SERIE EMERAUDE

RAFAËL SABATINI

LE FAUCON DES MERS

ROMANS D'ACTION

LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
(Série Émeraude)
créée et dirigée par
ALBERT PIGASSE

LE FAUCON DES MERS

RAFAËL SABATINI

LE FAUCON DES MERS

(The Sea Hawk.)

TRADUIT ET ADAPTÉ DE L'ANGLAIS PAR

E. MICHEL-TYL

PARIS

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

2 BIS, RUE DE MARIGNAN, 2 BIS

Copyright by LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1939.
Tous droits de traduction, reproduction, adaptation et représentation réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

AVANT-PROPOS

Lord Henry Goade, qui commanda sous le règne de la reine Elisabeth une escadre britannique, était un marin de grande réputation, mais son esprit d'intrigue lui fit perdre sa charge. Sa Majesté lui accorda, en compensation, le gouvernement de Cornouailles. C'est alors que Lord Henry écrivit ses Mémoires — dix-huit volumes in-folio — desquels nous avons tiré l'histoire de Sir Oliver Tressilian.

R. S.

LE FAUCON DES MERS

PREMIÈRE PARTIE

SIR OLIVER TRESSILIAN

CHAPITRE PREMIER

LA MAISON DE PENARROW

Sir Oliver Tressilian était assis dans l'immense salle à manger de Penarrow.

Au dehors, le soleil de septembre éclairait d'une lueur rosée la façade de briques rougeâtres, et de grands peupliers élancés achevaient de donner à ce coin de Cornouailles un air italien, ainsi que l'avait recherché l'architecte florentin qui, un demi-siècle auparavant, avait reconstruit la demeure des Tressilian.

Sir Oliver, seul, adossé au dossier d'un fauteuil monumental, considérait que la vie lui avait prodigué ses bienfaits. Il était jeune, noble, riche et amoureux. Ayant à peine dépassé la

trentaine, il avait conquis sur la mer, au service de la reine Elisabeth, une considérable fortune et le titre de chevalier que lui avait valu sa conduite lors de la défaite de l'Invincible Armada.

Cependant, ce rude marin, « aussi rusé que cent démons », écrit Lord Henry, s'était laissé prendre aux charmes d'une jeune fille noble du voisinage : Rosamonde Godolphin.

Tandis que Sir Oliver s'abandonnait ainsi à la douceur de vivre, quelqu'un passa devant les hautes portes-fenêtres qui s'ouvraient sur la terrasse : un homme coiffé d'un chapeau à plume rouge et qui portait à la main une canne ornée de rubans.

Le visage de Sir Oliver se tendit, ses sourcils noirs se contractèrent, puis, par degrés un sourire reparut sur ses lèvres, un sourire moqueur et méprisant à la fois.

La tenture qui masquait la porte se souleva, et Nick, le vieux valet, apparut. Sur les talons du valet qui annonça Peter Godolphin, le visiteur entra, le chapeau à la main. Il était grand et svelte. Son visage entièrement rasé, encadré de longs cheveux châtains, exprimait une assurance hautaine. Il paraissait un peu plus jeune que sir Oliver.

Celui-ci s'était levé et s'inclina.

— Nick, dit-il, un siège pour maître Godolphin. Soyez le bienvenu à Penarrow, Peter.

— Je regrette de ne pouvoir vous retourner ce compliment, dit Peter, d'un ton méprisant, et

sans accepter le fauteuil que Nick avançait. Je suis venu vous demander, monsieur, de cesser vos visites à Godolphin Court.

Sir Oliver pâlit mais fit effort pour garder tout son calme.

— Rosamonde vous a-t-elle dit, murmura-t-il, qu'elle m'avait fait hier l'honneur de consentir à devenir ma femme?

— Rosamonde n'a que dix-sept ans, répondit Peter. Elle est encore sous la tutelle de Sir John Killigrew, qui, tout comme moi, désapprouve cet engagement.

— Votre sœur sera majeure un jour, reprit patiemment Sir Oliver. J'attendrai.

— Vous manifesteriez une patience inutile. Nous avons décidé, avec Sir John...

— Que Sir John aille au diable! s'écria Sir Oliver. Pourquoi n'est-il pas venu lui-même me notifier ses intentions? Je lui aurais volontiers coupé les oreilles.

— Vous pourriez en attendant, répliqua Peter d'un air arrogant, tenter sur moi cette expérience.

Oliver le considéra d'un air de mépris amusé.

— Je ne suis pas un ogre, je ne dévore pas les enfants, répondit-il. D'ailleurs, vous êtes le frère de Rosamonde et je n'ai pas le désir d'accumuler, entre elle et moi, de nouveaux obstacles...

Sa voix s'adoucit brusquement.

— Allons, Peter, que se passe-t-il? Ne pouvons-nous nous entendre sans faire appel à Sir

John ? Pourquoi ne serions-nous pas bons amis ?

— Amis répéta Peter. Alors que nos pères se détestaient ?

— Ils avaient tort, certainement, répondit Sir Oliver.

— Le vôtre avait tort, insista Peter.

— Doucement, monsieur...

— Ralph Tressilian, coupa Peter, était un débauché...

— A qui votre père ne le cédait en rien...

Peter Godolphin fit un pas en avant, leva sa canne et en frappa légèrement Sir Oliver à l'épaule. Puis, tournant sur ses talons, il marcha vers la porte.

Avant de sortir, il se retourna.

— J'attends la visite de vos amis, monsieur, dit-il.

Sir Oliver éclata de rire.

— Vous les attendrez en vain, dit-il.

— Vous acceptez donc d'être bâtonné ?

— Qui l'a vu ? répondit Oliver, haussant les épaules. Et, si vous vous en vantez, qui vous croira ? Allons, Peter, soyez raisonnable : j'adore votre sœur.

— Ma sœur n'épousera jamais un pirate.

— Sir John vous a soufflé cela, jeune homme, ricana Oliver. J'ai servi notre reine sur les mers et elle m'a fait chevalier pour récompenser des services rendus. C'est donc la reine que vous insultez tous les deux.

— Les richesses que vous ont rapportées vos expéditions, riposta Peter, n'ont-elles pas eu

leur origine dans le pillage et la traite des esclaves ?

— C'est encore, sans doute, une affirmation de Sir John, répondit Oliver sans perdre son calme. Vous avez un excellent maître, mon garçon. Vous a-t-il aussi révélé la raison de l'animosité qu'il me porte, et comment je suis intervenu, à Londres, afin qu'il n'obtînt pas le privilège de creuser près de son château d'Arwenack un port de commerce qui ruinerait tous les autres bourgs de la côte ? Mais j'en demanderai moi-même raison à sir John Killigrew.

Il frappa du poing sur la table, et le serviteur entra.

— Nick, dit Sir Oliver, la porte pour maître Godolphin.

CHAPITRE II

LA RENCONTRE

Après le départ de l'arrogant visiteur, Sir Oliver recouvra son calme pendant quelques minutes, puis, à la pensée des obstacles que l'on s'efforçait d'accumuler entre Rosamonde et lui, sa colère éclata de nouveau. Puisque sir John lui cherchait querelle, il trouverait à qui parler.

Il frappa dans ses mains pour appeler Nick.

— Mes bottes, dit-il au valet. Où est Lionel ?

— Il vient à l'instant de mettre pied à terre dans la cour.

— Qu'il vienne me parler.

Lionel, le demi-frère d'Oliver — il était le fils de Ralph Tressilian et de sa seconde femme — un jeune homme de vingt ans, blond, frêle, l'air un peu efféminé, arriva presque aussitôt.

— Est-ce que ce drôle de Godolphin était venu pour te voir ? demanda-t-il aussitôt. Je l'ai rencontré près de la grille et il n'a pas répondu au salut que je lui adressais.

— C'est un drôle, en effet, dit Lionel, se

levant. Je vais à Arwenack échanger quelques compliments avec sir John.

— Tu ne vas pas... balbutia Lionel.

— Mais si, coupa Oliver. Sir John est trop bavard. J'ai l'intention de lui apprendre que le silence est une vertu.

— C'est dangereux, Oliver.

— Dangereux pour lui. Il m'a traité, par l'intermédiaire de son jeune ami, de pirate et de marchand d'esclaves. D'où viens-tu ?

— De Malpas.

— Tu vas trop souvent à Malpas, Lionel, dit sir Oliver prenant son jeune frère aux épaules, d'un air bourru et affectueux à la fois.

Et il sortit.

Resté seul, Lionel, pensif, s'assit devant la grande table et Nick le servit en silence. Le jeune homme se demandait quelle serait l'issue de la rencontre. Killigrew était un homme résolu. S'il arrivait malheur à Oliver !

Et Lionel se surprit à penser que la mort de sir Oliver bouleverserait la situation établie. Le père des deux jeunes hommes avait dissipé sa fortune : Oliver l'avait rétablie. Il avait vendu une propriété lui venant de sa mère et armant un schooner, il s'était fait corsaire, dans la mer des Antilles. Certes, Sir John Killigrew n'était pas très loin de la vérité en traitant Oliver de pirate, car celui-ci avait rapporté de ses croisières aux Caraïbes de l'or et des joyaux dont il eût été fort embarrassé d'expliquer l'origine.

Et qu'adviendrait-il si Oliver se mariait? Pourvoirait-il encore à la vie oisive de son demi-frère qu'il avait jusque-là considéré presque comme son fils?

Lionel tentait de se défendre contre le sentiment d'égoïsme qui le poussait à envisager — à désirer presque — que la rencontre se terminât à l'avantage de sir John Killigrew, lorsque le vieux Nick entra.

— Sir Oliver est allé à Arwenack provoquer Sir John, dit Lionel.

— Je le sais, répondit simplement Nicolas. Sir John est trop bavard.

Lionel, surpris par le calme du valet, ouvrait de grands yeux.

— Tu ne crains pas que... fit-il.

— Sir Oliver sera ici avant que la nuit tombe, coupa Nick, et il dînera de fort bon appétit.

Le vieux serviteur avait raison. Sir Oliver partit à cheval pour Arwenack, bien résolu à tuer celui qui l'avait insulté. Arrivé sous les murs du château des Killigrew, qui dominait l'estuaire de la rivière Fal, il rattrapa Peter Godolphin qui entrait à cheval dans la grande cour. Heureux de se justifier aux yeux du frère de Rosamonde, Oliver accusa nettement Sir John d'avoir menti.

Le châtelain d'Arwenack s'emporta et, quelques minutes plus tard, les deux hommes étaient en présence dans un coin reculé du parc, armés de l'épée et de la dague.

Killigrew, un homme svelte au visage pâle, avait à peine dépassé la trentaine. Il s'élança aussitôt à l'attaque avec une rage froide qui aurait pu surprendre un combattant moins expérimenté que Sir Oliver. Cette impétuosité fit sourire le châtelain de Penarrow et, trois minutes plus tard, Sir John tombait, la poitrine transpercée. Très pâle, agenouillé près de lui, Peter Godolphin s'efforçait d'étancher le sang qui coulait de la blessure, tandis qu'un valet, amené pour servir de témoin, courait au château chercher du secours.

Sir Oliver essuya lentement la lame de son épée, salua gravement et s'en fut sans hâte chercher sa monture qu'il dirigea vers Godolphin Court. Aussitôt qu'il eut franchi la grille il mit pied à terre et demanda qu'on annonçât sa visite à mistress Rosamonde.

La jeune fille était dans son appartement lorsqu'on annonça Sir Oliver. Elle se leva avec une exclamation de joie.

Rosamonde avait, comme son frère, des cheveux châtains ; elle était grande et svelte, quoiqu'elle atteignît à peine à l'épaule de Sir Oliver.

— Je ne vous attendais pas si tôt, dit-elle.

Puis, voyant son air grave :

— Que s'est-il passé ? s'écria-t-elle.

— Rien qui puisse vous alarmer, ma douce amie, répondit Oliver, quoique vous éprouviez quelque affection pour votre tuteur, Sir John Killigrew.

— Que lui est-il arrivé ?

— Je lui ai passé mon épée au travers du corps, déclara simplement Oliver, et je ne sais s'il en réchappera.

Elle fit un pas en arrière, pâlit, et son regard s'assombrit. Oliver s'empressa d'exposer les raisons qui avaient amené la rencontre.

— Ce qui importait, Rosamonde, conclut-il, ce n'étaient pas les accusations elles-mêmes, mais le fait que Sir John avait tenté de me calomnier auprès de votre frère. Peter est venu à Penarrow, aujourd'hui, avec l'intention de me chercher querelle, et il a mis ma patience à une rude épreuve.

Il s'interrompit et sourit en voyant trembler Rosamonde.

— N'ayez aucune crainte, reprit-il. Peter m'est sacré puisqu'il est votre frère. Il est venu m'annoncer que notre mariage était impossible ; que sa sœur n'épouserait pas un pirate. Je l'ai laissé parler et j'ai appris que Sir John Killigrew était l'instigateur de cette manœuvre ; c'est pourquoi je suis parti pour Arwenack avec l'intention de tuer votre tuteur. Il vivra peut-être. J'ai voulu vous apprendre la vérité avant qu'un autre tente de vous tromper sur ce qui s'est passé aujourd'hui...

— Voulez-vous parler de Peter ?

— Hélas !

Rosamonde regagna lentement son fauteuil et demeura longtemps immobile, sans prononcer un mot.

— On m'a toujours dit, murmura-t-elle enfin, que vous étiez un homme violent et cruel.

— Vous avez aussi écouté Sir John, répondit-il à mi-voix.

— Ce que l'on m'a dit, poursuivit-elle, j'ai refusé de le croire, parce que je vous aime. Et cependant, aujourd'hui même...

— J'ai fait preuve d'une extrême patience, coupa-t-il. Je n'aurais pas répondu aux insinuations de Sir John s'il n'avait pas tenté de me séparer de vous. J'ai considéré que votre frère n'était qu'un outil dans ses mains.

Rosamonde n'avait pas bougé.

Oliver s'approcha d'elle et courba sa haute taille.

— Rosamonde, dit-il d'une voix que l'émotion faisait trembler, si Lionel, mon frère, venait vous annoncer que vous ne pouvez m'épouser parce que vous n'en êtes point digne, que lui répondriez-vous? Ne tenteriez-vous pas de vous justifier?

Elle tourna enfin son visage vers lui.

— Jurez-moi, Oliver, que vous m'avez dit toute la vérité.

— Je vous le jure devant Dieu.

Elle s'était levée et elle posa sa tête sur la poitrine d'Oliver.

— Je vous crois, dit-elle. Maintenant, faites-moi une autre promesse, répétez-moi que vous supporterez la mauvaise humeur et les insolences de mon frère.

— Je vous le promets, Rosamonde. Je vous

promets que je supporterai toutes ses insultes, sans colère. Aujourd'hui même, il a levé la main sur moi.

— Et vous ne m'en aviez rien dit !

— J'ai pensé à celui qui l'avait envoyé.

— Peter avait certainement perdu la tête, Oliver. Il vous aimera un jour, comme vous le méritez.

Oliver sourit et repoussa doucement Rosamonde.

— Je pars, dit-il. Demain matin, je viendrai à cheval jusqu'à la pointe de Trefusis. Si ce doit être aussi le but de votre promenade...

— J'y serai, promit-elle.

Elle l'accompagna jusqu'au haut des marches du perron.

CHAPITRE III

A LA FORGE

Aussitôt que Peter Godolphin eut mis pied à terre dans la cour du château, il se présenta chez sa sœur.

— Sir John est mourant, déclara-t-il, sans préambule.

— Je le sais, dit Rosamonde. Celui qui calomnie ses voisins ne peut s'attendre à mourir de vieillesse. Sir Oliver m'a raconté ce qui s'est passé.

— Sir Oliver regrettera amèrement d'avoir provoqué mon ami, s'écria Peter. C'est moi qu'il voulait atteindre en provoquant Sir John. Il n'a pas voulu me faire l'honneur de croiser l'épée avec moi, parce que je suis votre frère et il s'est attaqué à Sir John. Mais si Killigrew meurt...

Il s'interrompit et eut un geste de menace. Puis il sortit.

Mais Sir John Killigrew devait survivre. Après avoir lutté pendant sept jours contre la mort, il sortit vainqueur de ce second duel et, lentement, entra en convalescence. En octobre, il pouvait

se lever, mais il n'était plus que l'ombre de lui-même.

Sa première visite fut pour Godolphin Court. A la requête de Peter, il s'efforça de dissuader Rosamonde d'épouser Tressilian, mais le cœur n'y était plus. Sir John, au cours des longues heures qu'il avait passées dans le silence de sa chambre de malade, avait réfléchi. Il avait compris que son inimitié pour les Tressilian et sa jalousie pour la splendeur que Sir Oliver avait rendue à sa maison, l'avaient poussé à prononcer des paroles injustes, qu'il regrettait sincèrement.

Cependant, Sir John n'allait pas jusqu'à reconnaître que Sir Oliver fût digne d'épouser Rosamonde : l'homme était violent et brutal ; il avait hérité le caractère intraitable des Tressilian, plus propres à commander à des hommes sur la terre ou la mer qu'à s'incliner respectueusement devant des femmes.

Rosamonde défendit habilement son fiancé et, constatant que l'attaque faiblissait, elle prit l'offensive à son tour sur un ton plaisant et affectueux auquel Sir John ne résista pas longtemps.

Il haussa finalement les épaules.

— Si Tressilian est jamais accusé de quelque méfait, grogna-t-il, je ne lui souhaite pas de meilleur avocat.

Killigrew devait plus tard se remémorer ces mêmes paroles.

Il prit congé et se rendit sur-le-champ à Penarrow, où Sir Oliver le reçut avec une par-

faite courtoisie. Sir John exprima ses regrets pour ce qui était des paroles qu'il avait prononcées concernant Sir Oliver, mais il refusa de donner son consentement au mariage.

— Cela ne signifie point que je m'y oppose, dit-il. Je le désapprouve. Rosamonde décidera elle-même lorsqu'elle aura atteint l'âge de sa majorité.

— J'espère, répondit Sir Oliver, que le frère de Mistress Rosamonde manifestera cette même sagesse. Je suis très sensible à votre franchise, Sir John, et je me réjouis d'apprendre que, si je ne puis vous compter au nombre de mes amis, vous refusez de vous ranger parmi mes ennemis.

Les deux hommes se quittèrent fort correctement, mais le ressentiment de Peter Godolphin n'était pas éteint : au contraire, il allait chaque jour s'accroissant. Une nouvelle occasion — que Sir Oliver ignorait — devait bientôt mettre le feu aux poudres.

Lionel se rendait presque tous les jours au bourg voisin de Malpas, où une fille d'honneur de la reine s'était retirée après avoir longtemps intrigué à Londres. Cette femme réunissait chez elle les jeunes seigneurs du voisinage en une sorte de cour d'amour. Lionel s'était laissé prendre au jeu. et, malgré les avertissements de son frère, il était tombé amoureux de l'intrigante.

L'hiver était venu. Depuis une semaine, un vent froid soufflait sur la côte de Cornouailles.

Puis, la tempête s'apaisa et quelques jours avant Noël, le soleil brilla sur les landes couvertes de neige. Sir Oliver, qui attendait le beau temps pour se rendre à la ville voisine de Helston, y alla à cheval. Dans l'après-midi, il revenait vers Penarrow, lorsque sa monture perdit un fer. Sir Oliver mit pied à terre, passa les rênes à son bras et marcha jusqu'à la forge de Smithick.

Un groupe était rassemblé devant la porte. Quelques paysans, des pêcheurs, sir Andrew Flack, le clergyman, et Gregory Baine, qui était juge du tribunal de paix.

Tandis que Sir Oliver s'entretenait avec eux, un cavalier, descendant les pentes d'Arwenack, se dirigea vers la forge. C'était Peter Godolphin. Lorsqu'il arrêta brutalement son cheval devant la porte, tous les assistants comprirent que le jeune homme était ivre.

Peter avait aperçu Oliver. Il ricana.

— Je viens d'Arwenack, lui dit-il. Nous avons parlé de vous.

— C'était un excellent sujet de conversation.

— Nous avons aussi parlé de ce coquin qui était votre père.

— Il ne le cédait sur ce point qu'au vôtre, je vous l'ai déjà dit, riposta Sir Oliver, qui regretta aussitôt ces paroles.

Peter Godolphin pâlit et poussa son cheval en avant.

— Chien ! cria-t-il.

Et, brandissant le fouet de chasse qu'il tenait à la main, il frappa Sir Oliver au visage.

Les assistants s'étaient jetés entre les deux hommes.

— Maître Godolphin ! cria le clergyman, votre conduite est indigne d'un gentilhomme...

— Allez au diable ! coupa Peter. Je frapperai Sir Oliver jusqu'à ce qu'il daigne m'envoyer ses amis ou passer pour un lâche.

Avant qu'Oliver ait pu répondre, le jeune homme piqua son cheval et s'éloigna au galop, soulevant un nuage de poussière neigeuse.

Sir Oliver, pâle de rage, échappa à ceux qui tentaient de le retenir, sauta en selle et lança sa monture sur les traces du cheval de Peter.

CHAPITRE IV

POUR LA DAME DE MALPAS

Le groupe rassemblé devant la forge se dispersa, convaincu qu'il y aurait bientôt du sang versé. Mais les événements devaient se dérouler d'une façon inattendue. Après avoir galopé pendant un quart d'heure derrière Peter, mieux monté que lui, Sir Oliver recouvra par degrés son sang-froid. Il pensa à la promesse qu'il avait faite à Rosamonde et il cessa de pousser son cheval. La bête prit le trot, puis se mit au pas et, dans la nuit qui tombait, Sir Oliver, pensif, tourna bride et dirigea sa monture vers Penarrow.

Qu'allait-il faire ? Comment éviter, pendant les huits mois qui devaient s'écouler avant la majorité de Rosamonde, l'occasion de rencontrer Peter et ses provocations ? Un seul moyen : partir. Aller à Londres, ou entreprendre une croisière. Il écrirait à Rosamonde. Il lui exposerait les raisons de ce départ soudain.

Il s'était arrêté à cette résolution lorsque les sabots de son cheval sonnèrent sur les pavés de la cour de Penarrow. Il mit pied à terre et,

se souvenant que son palefrenier était malade et qu'il lui avait ordonné de garder le lit, il dessella lui-même son cheval et le mena à l'écurie. Puis il entra dans le hall et pénétra dans la salle à manger où Nick s'apprêtait à servir le dîner.

— Vous êtes en retard, Sir Oliver, dit le valet, et maître Lionel n'est pas encore rentré.

Sir Oliver alla s'asseoir au coin du feu de bois qui brûlait dans l'immense cheminée et, sans mot dire, il fit signe à Nick de lui tirer ses bottes.

— Apporte-moi du vin chaud, grogna-t-il enfin.

Le valet quitta la pièce et revint quelques minutes plus tard, portant une grande coupe d'argent emplie de vin des Canaries aromatisé et fumant. Sir Oliver but, puis soudain pensa au palefrenier.

— Porte un peu de ce vin à Lewis, dit-il à Nick.

Au dehors, on entendit les sabots d'un cheval heurtant les pavés de la cour.

— C'est maître Lionel. Va, fais ce que je te dis.

Sir Oliver, sachant que son frère venait de Malpas, désirait mettre à profit l'absence de Nick pour reprocher à son frère les visites trop fréquentes qu'il rendait à l'ancienne fille d'honneur de la reine.

Après le départ du valet, il se leva, attendant que Lionel entrât.

La porte s'ouvrit. Oliver allait parler, mais il demeura bouche bée. Lionel avait repoussé le battant et s'y était adossé. Atrocement pâle, il portait à son flanc sa main nue couverte de sang. Du sang avait coulé sur son pourpoint jaune d'or.

— Qu'est-il arrivé, Lionel? cria Oliver, se précipitant.

— Peter Godolphin, répondit le jeune homme.

Oliver, un instant bouleversé, recouvra rapidement son sang-froid et soutint son frère jusqu'à un fauteuil.

— Où es-tu blessé? La plaie est-elle profonde?

— Non, ce n'est rien, mais j'ai perdu beaucoup de sang.

Sir Oliver tira sa dague, fendit le pourpoint et la chemise, puis il examina la blessure.

— Ce n'est pas grave, en effet, dit-il. Mais pourquoi n'as-tu pas arrêté le sang? Attends, je vais appeler Nick.

— Non, fit Lionel, sursautant. Personne ne doit savoir, ou je suis perdu. J'ai rendu coup pour coup, Oliver, et Peter Godolphin est aussi froid que la neige sur laquelle je l'ai étendu.

Un nuage voila le regard d'Oliver qui s'appuya un instant contre le fauteuil.

— Que s'est-il passé? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Je l'avais prévenu de ne jamais se trouver sur mon chemin, murmura Lionel avec effort. Et c'est lui qui est venu me provoquer...

Il s'interrompit, épuisé.

— Je vais d'abord panser ta blessure, dit Oliver.

— N'appelle pas Nick, murmura Lionel. Nous nous sommes battus dans la nuit, sans témoins. On m'accuserait de l'avoir assassiné...

Oliver comprenait maintenant. Il poussa un long soupir.

— Il est venu sur moi, l'épée nue, poursuivit Lionel. Il était ivre. J'ai dû me défendre. Je n'avais pas l'intention de le tuer. Que Dieu me pardonne !

Sans un mot, Oliver pansa la blessure. Lorsqu'il eut fini, il rassembla les fragments de la chemise et du pourpoint tachés de sang et les jeta au sein de l'énorme brasier qui étincelait dans la cheminée. Puis il alla jeter l'eau rougie de sang et monta dans la chambre de son frère, d'où il revint avec une chemise et un pourpoint qu'il aida le blessé à revêtir.

Lorsque Nick rentra, les deux hommes étaient assis à table. D'un geste, Oliver remercia le valet : ils n'avaient besoin de rien. Lionel tournait le dos à la porte. Nick se retira.

— Quelle était la raison de cette querelle? demanda Oliver après un silence.

— Rien... rien.

— Tu m'as dit tout à l'heure que tu avais prévenu Peter de ne jamais traverser ton chemin.

Lionel ne répondit pas tout de suite. Enfin, sous le regard perçant de son frère, il avoua :

— C'est à cause de la dame de Malpas.

Oliver hocha tristement la tête.

— Je t'avais mis en garde, grogna-t-il. Elle ne sait rien, au moins ?

— Hélas ! dit Lionel, elle connaît notre rivalité. J'ai dit devant elle, aujourd'hui même, que je demanderais raison à Peter Godolphin de ses insolences...

— Elle n'osera pas parler, dit Oliver. Elle tient à sa réputation. Quelqu'un d'autre a-t-il pu vous voir ?

— Personne.

Les deux frères demeurèrent longtemps silencieux. Oliver porta, un peu plus tard, Lionel jusqu'à sa chambre, puis il revint s'asseoir devant le feu qui mourait, songeant à Rosamonde et aux graves conséquences de la mort du frère de celle qu'il aimait.

CHAPITRE V

LE PARCHEMIN

Le lendemain matin, Lionel refusa de garder le lit et descendit pour déjeuner avec son frère. Ils étaient à peine assis que Nick, bouleversé, entra et annonça que l'on avait trouvé Peter Godolphin assassiné.

— On dit, ajouta-t-il d'une voix qui chevrotait, on dit que c'est vous qui l'avez tué, sir Oliver !

— Moi !

Et soudain, Oliver comprit les raisons de cette accusation.

Il se leva, très pâle. Puisqu'on l'accusait, il irait immédiatement à Godolphin Court se justifier.

Il demanda ses bottes, un cheval et, quelques minutes plus tard, il galopait vers le manoir de Rosamonde.

Lorsqu'il franchit la grande porte, un groupe d'hommes était assemblé dans la cour. Ils regardèrent le cavalier d'un air étonné et gêné à la fois.

Sir Oliver sauta de son cheval et monta en courant les degrés du perron. Il se dirigeait vers l'appartement de Rosamonde lorsqu'un valet vint se placer devant la porte.

— Où est votre maîtresse ?

— Je vais la prévenir que vous êtes ici, Sir Oliver, dit le serviteur, d'une voix mal assurée.

Il revint après quelques secondes.

— Mistress Rosamonde refuse de vous recevoir, déclara-t-il.

Oliver le prit aux épaules et le poussa de côté, comme il aurait fait d'un enfant.

Il trouva la jeune fille debout, vêtue de blanc. Elle lui jeta un regard exprimant une telle horreur que, pendant quelques secondes, il fut incapable de parler.

— Je m'aperçois, murmura-t-il enfin, que l'on vous a rapporté la rumeur mensongère qui circule dans le pays... et que vous y avez prêté foi.

Sans répondre, elle le considérait du même air d'horreur et de mépris.

— Rosamonde ! cria-t-il, c'est un mensonge.

— Retirez-vous ! dit-elle enfin.

— Vous me renvoyez sans consentir à m'entendre ?

— Je vous ai trop longtemps écouté, refusant d'écouter les autres, dit-elle.

Atrocement pâle, Oliver connut la peur pour la première fois de sa vie.

— Il ne s'agit pas seulement d'une rumeur, daigna ajouter Rosamonde. J'ai la preuve que vous avez menti.

— Rosamonde, je vous jure...

— Ne jurez pas, coupa Sir John Killigrew qui venait d'entrer. On a découvert sur la neige des traces de sang qui allaient du lieu de l'assassinat jusqu'à Penarrow.

— Des... traces de sang... répéta Oliver d'un air stupide.

— Oui, que répondrez-vous à cela ?

— Je n'y puis rien répondre, murmura Oliver. Cela prouve-t-il que je suis un assassin ?

— Sir Oliver, dit Rosamonde, je vous aurais peut-être pardonné, sachant que vous avez été plusieurs fois provoqué par mon frère. Je vous aurais pardonné, quoique je ne puisse plus songer à vous épouser ; c'est désormais impossible après le mensonge que je viens d'entendre.

— Vous m'accuserez donc devant la justice d'avoir assassiné Peter ?

— Je le ferai.

— Que Dieu vous pardonne ! dit Oliver.

Et il sortit.

Il retourna chez lui, en proie à un ressentiment si violent qu'il étouffait son désespoir. Il se défendrait, il lutterait jusqu'au bout.

Brusquement, il pensa à Lionel. Il n'avait pas songé un instant à se justifier en accusant son frère. Mais celui-ci avait fait preuve d'une telle imprudence que les faits incriminaient le maître de Penarrow. Et, plus calme, Oliver comprit pourquoi Rosamonde l'avait accusé si nettement. C'était une croix lourde à porter. Oliver la porterait pour sauver son frère.

Il trouva celui-ci qui tremblait de crainte, et il dut le réconforter.

Quelques heures plus tard, Nicolas vint annoncer que le juge Baine refusait de dresser l'acte d'accusation incriminant Sir Oliver.

Cependant, après deux jours d'attente fiévreuse, l'opinion publique se souleva et protesta contre la décision du juge. Alors, Oliver, accompagné du pasteur, ce même Andrew Flack qui avait assisté à la scène de la forge, se rendit à Truro où siégeait d'ordinaire maître Andrew Baine.

— Je me présente devant vous, lui dit-il, pour vous remercier tout d'abord d'avoir refusé de m'inculper, mais aussi pour vous apporter la preuve que je ne suis pas le meurtrier de Peter Godolphin.

Le juge, étonné, haussa les sourcils.

— Ce n'est pas vous qui l'avez tué ? demanda-t-il, étonné.

— Je répète que je viens vous en administrer la preuve, répondit Sir Oliver. Je ne désire pas que vous rendiez publics les faits que j'ai décidé de vous révéler. Je vous demanderai seulement d'en dresser un acte sous seing privé que sir Andrew signera à titre de témoin.

Le juge approuva de la tête.

— Le fait sur lequel Rosamonde Godolphin et son tuteur sir John Killigrew appuient leur accusation, poursuivit Oliver, c'est que, entre le lieu où Peter a été assassiné et ma maison, on a relevé des traces nettes de sang sur la neige. Ce

n'était pas le sang de la victime, mais celui de l'assassin. Celui-ci a été blessé puisque l'on a retrouvé l'épée de Peter tachée de sang. Je vais me déshabiller en votre présence et vous pourrez constater que mon corps ne porte même pas une égratignure. Après cet examen, je vous demanderai d'en consigner le résultat par écrit et de signer tous les deux cette attestation.

Une heure plus tard, Sir Oliver regagnait Penarrow. Il avait glissé sous son pourpoint le parchemin signé et scellé qui prouvait son innocence.

CHAPITRE VI

JASPER LEIGH

On ne célébra Noël ni à Penarrow, ni à Godolphin Court.

Sir Oliver, plus sombre que jamais, demeurait chez lui, assis devant le feu, tantôt furieux, tantôt attristé. Son frère ne le quittait plus, mais il n'osait parler à Oliver.

Un jour, cependant, à bout de résistance, il dit à son frère :

— Pourquoi ne pas raconter ce qui s'est passé ?

— Tu perds la raison, répondit Oliver, on te pendrait.

— Ce n'est pas certain. Et je préférerais n'importe quoi à la vie que nous menons.

Sir Oliver haussa les épaules.

— Nous trouverons bien un moyen de tout arranger, dit-il. Et puis, lorsque le fardeau sera trop lourd à mes épaules, je m'en débarrasserai.

Il avait parlé d'une voix sèche et dure, et Lionel frissonna. Que voulait dire son frère ? Lorsque le fardeau serait trop lourd, dirait-il la

vérité ? Accuserait-il ? Il aimait si profondément Rosamonde qu'il ne résisterait pas toujours à la force de cet amour. Si on l'arrêtait ? Si les juges l'interrogeaient avec insistance, ne se trahirait-il pas ?

Et le faible Lionel, qui avait, quelques instants auparavant, poussé son frère à parler, sachant bien qu'il refuserait, eût peur de la mort.

Il ne dormit pas cette nuit-là, ni celles qui suivirent. Il était devenu pâle, les yeux hagards, et il sursautait au moindre bruit. Il considérait son frère avec une sourde méfiance et, déjà, dans son cœur, il cherchait un moyen de l'empêcher de parler.

Un matin, en entrant dans la salle à manger, il trouva son frère assis, comme à l'accoutumée, devant le feu qu'il regardait fixement.

— Pourquoi ne sors-tu pas, Oliver ? demanda-t-il.

— Il pleut.

— Il ne pleuvait pas hier.

Oliver releva la tête.

— Je ne veux pas me promener dans un pays où tout le monde chuchote sur mon passage, dit-il.

— Tu regrettes donc ce que tu as fait ?

Oliver s'était levé.

— Je ne regrette rien, dit-il, mais toi-même, pourquoi es-tu si inquiet ? Ecoute, Lionel, j'ai pensé à un moyen de sortir de cette triste situation. Il y a, dans le port de Smithick, un brick solide, en état de prendre la mer. Je connais son

capitaine, Jasper Leigh, un homme bon à tout et qui ne craint aucune aventure. On le trouve tous les jours à l'unique taverne du port. J'armerai son navire, il recrutera un équipage, et nous partirons, au printemps, pour les mers ensoleillées. Qu'en penses-tu, Lionel ?

— J'y réfléchirai, répondit le jeune homme, sans enthousiasme.

Mais, peu à peu, l'idée de ce départ devait cheminer dans son esprit et il alla un jour, à cheval, jusqu'à Smithick où il rencontra Jasper Leigh. Il y retourna souvent et s'intéressa au récit des voyages du corsaire.

Un soir, lorsque Lionel se remit en selle, devant la taverne, Jasper, qui l'avait accompagné pour lui tenir l'étrier, retint un instant le cheval.

— Maître Lionel, dit-il, savez-vous ce que l'on complote contre sir Oliver ?

— Contre mon frère ?

— Oui, à cause de la mort de maître Godolphin. Le juge local a refusé d'intervenir, mais sir John Killigrew a envoyé une pétition à la Reine pour lui demander justice et votre frère sera bientôt arrêté.

Lionel, anéanti, ne répondait pas.

— J'ai voulu vous prévenir afin que votre frère se tienne sur ses gardes.

Lionel tira sa bourse et la laissa tomber dans la main du forban, aussitôt tendue. Il poussa son cheval vers Penarrow. L'heure de l'expia-

tion allait donc sonner : Oliver serait forcé de parler.

En mettant pied à terre, Lionel apprit avec stupeur que son frère s'étant rendu à Godolphin Court. Avait-il appris la nouvelle ? Avait-il désiré se justifier sur-le-champ ?

Sir Oliver, dans un sursaut d'impatience, s'était rendu chez Rosamonde afin de lui présenter le parchemin qui le disculpait. Mais la jeune fillle avait refusé de le recevoir. Désespéré, il regagna Penarrow, où Lionel l'attendait avec impatience.

— Eh bien, que vas-tu faire maintenant ? demanda Lionel.

— Pourquoi maintenant ? Que veux-tu dire ?

Lionel lui rapporta ce qu'avait dit Jasper Leigh.

— Je comprends pourquoi Rosamonde m'a fermé sa porte, dit Oliver. Elle me croit coupable, mais par Dieu, je me justifierai !

— Comment ? demanda Lionel, inquiet.

— En disant la vérité.

— La vérité ?

— Pour ce qui est de mon innocence, seulement. Tu ne supposes pas que je vais te dénoncer ?

Sir Oliver expliqua à son frère qu'il s'adresserait à Sir John Killigrew et saurait bien le forcer à considérer la preuve de son innocence.

Lorsque les deux frères se séparèrent pour la nuit, Lionel réfléchit que, si Oliver se disculpait, on rechercherait l'habitant de Penarrow

qui avait répandu son sang sur la neige. On l'accuserait, lui. On interrogerait la dame de Malpas.

Le lendemain, Lionel repartit pour Smithick.

Lorsque le jeune homme fut assis en face de Jasper Leigh, dans le coin le plus obscur de la taverne, il n'eût pas le courage de lui parler de l'idée qui lui était venue pendant la nuit. Il savait que l'on pouvait acheter l'aventurier, mais comment lui présenter la chose? Ce fut Jasper qui lui en fournit l'occasion.

— Vous avez prévenu votre frère? demanda-t-il.

— Oui, mais Sir Oliver s'obstine à rester.

— Alors, il se balancera bientôt au bout d'une corde, ricana le capitaine.

— Il y aurait peut-être un moyen de le sauver... malgré lui, murmura Lionel. Si mon frère est condamné, je serai déshonoré...

— Oui, oui, allez... pressa Jasper.

— Il faudrait trouver quelqu'un qui consentît à l'enlever... par la force... à l'emmener très loin.

— Sur la mer, par exemple, suggéra le capitaine.

— Oui, approuva Lionel, à condition qu'il ne puisse revenir.

— On peut le vendre en Alger, déclara tranquillement Jasper. Mais cela coûterait très cher.

— Dites votre prix.

— Cent livres.

— C'est convenu.

Lionel avait répondu si promptement que l'aventurier, se repentant de n'avoir pas demandé le double, ajouta :

— Cent livres pour moi. Il en faudra autant pour l'équipage qui participera à l'enlèvement. Votre frère est un rude lutteur.

— Je ne puis vous payer la somme immédiatement. Vous aurez les deux cents livres lorsque mon frère sera à bord de votre brick. Quant aux moyens...

— Laissez-moi faire, coupa Jasper. Cela me regarde. Je vous demande seulement de l'envoyer sur le point de la côte que je vous désignerai.

CHAPITRE VII

L'ENLÈVEMENT

Lionel quitta Penarrow de bonne heure, le lendemain matin, et ne rentra qu'au crépuscule. Il rencontra Sir Oliver dans le hall.

— J'ai un message pour toi, dit Lionel, un message de Godolphin Court. J'ai rattrapé le vieux Davis en chemin. Il venait te dire que Mistress Rosamonde veut te parler.

Sir Oliver, comme paralysé, pâlit affreusement.

— Que Dieu te bénisse ! dit-il enfin. J'y vais immédiatement.

Il sortit en criant qu'on lui amenât un cheval. Sa hâte était telle qu'il oublia d'emporter le parchemin qui devait faire éclater son innocence.

Lionel, bouleversé, fut sur le point de courir après son frère pour lui dire la vérité. Mais la crainte fut la plus forte. D'un pas mal assuré, le jeune homme gagna la salle à manger et s'effondra dans un fauteuil. Il tendit vers le feu ses mains tremblantes sans arriver à les réchauffer.

Nick entra pour servir le dîner. Il n'avait pas

entendu partir Sir Oliver et demanda où était le maître.

— Il est sorti, dit Lionel, pour aller je ne sais où, mais il ne saurait tarder, puisqu'il n'a pas dîné avant de partir.

Il renvoya le vieux serviteur et s'abîma de nouveau dans ses réflexions, s'accusant d'ingratitude, puis songeant qu'il avait agi pour sauver sa vie.

L'horloge sonna huit heures et Lionel sursauta. C'était l'heure qu'avait fixée Jasper. Et le jeune homme imaginait l'embuscade. Le capitaine et une douzaine de ses ruffians se jetant à la bride du cheval, immobilisant le cavalier furieux et surpris. Un bâillon, des liens et le prisonnier était emporté vers la chaloupe qui attendait, au bord de l'eau.

Une demi-heure coula lentement. Ce devait être fini.

Nick entra, impatient. Lionel se fit servir, puis le valet sortit de nouveau dans la cour, écoutant s'il n'entendait pas le bruit des sabots du cheval de son maître.

En vain. La nuit s'écoula. A l'aube, un paysan ramena le cheval qui errait sur la lande. Lionel se rendit aussitôt à Arwenack pour demander à Sir John Killigrew s'il n'avait pas vu son frère.

Sir John ne cacha pas sa surprise, mais il se défendit d'avoir vu Sir Oliver. Il parla à Lionel avec douceur. Le jeune homme n'avait ni l'apparence brutale, ni la réputation de violence de son frère.

Lionel s'excusa d'un air affligé.

— Le drame de Godolphin Court m'a profondément affecté, dit-il. Je ne suis pas venu vous accuser, mais la mort de Peter hante mon esprit. Oliver est mon frère. Quand je songe qu'il a commis un crime...

— Vous le croyez coupable ? s'écria Sir John, surpris.

Lionel feignit la confusion et Sir John se laissa prendre à ce manège.

— Je comprends, soupira-t-il. Vous n'ignorez pas que nous attendions d'un jour à l'autre un ordre royal prescrivant l'arrestation de votre frère. Sir Oliver le savait-il ?

— Je le lui ai appris moi-même, avant-hier.

— C'est là qu'il faut sans doute chercher les raisons de sa fuite, dit Sir John.

— Mon Dieu, s'écria Lionel, vous croyez qu'il a fui ?

— J'en suis convaincu.

Lionel retourna à Penarrow et fit part à Nick de l'opinion de Sir John, mais il n'était pas facile de convaincre le vieux serviteur.

— C'est impossible, déclara-t-il. Sir Oliver ne craint ni homme, ni démon. S'il avait tué Maître Godolphin, il ne l'aurait pas nié.

Mais Nick était seul à croire en son maître. La rumeur publique avait accusé Sir Oliver et sa disparition, au moment où son arrestation s'annonçait imminente, confirmait les paysans dans leur idée.

Ce même jour, Jasper Leigh se présenta à

Penarrow et demanda Sir Oliver. Nick vint prévenir Lionel et amena le capitaine.

Celui-ci, dès qu'ils furent seuls, eut un large sourire et déclara :

— C'est fait, il est à bord du *Swallow*.

— Pourquoi l'avez-vous demandé tout à l'heure ? interrogea Lionel.

— Parce que l'on savait dans le pays que Sir Oliver m'avait fait proposer d'affréter mon brick. Je pouvais venir m'informer de ce qu'il était advenu de lui, mais il ne m'était pas possible de m'adresser à vous. Ce n'aurait pas été prudent. Avez-vous préparé la somme ?

— Je n'ai pu réunir que cent cinquante livres en pièces d'or, dit Lionel. Je vous donne, pour les cinquante livres qui restent, tous mes bijoux qui valent plus du double.

Jasper Leigh empocha le tout et prit congé de Lionel.

Dès le lendemain, le bruit courut dans le pays que Sir Oliver avait depuis plusieurs semaines affrété le brick de Leigh et que le capitaine, apprenant sa disparition, mettrait à la voile le jour suivant.

Par degrés, Lionel recouvra sa tranquillité à mesure que les jours s'écoulaient. Il était trop tard pour défaire ce qui avait été fait. L'ordre royal d'arrêter Oliver arriva une semaine après sa disparition. Le juge Baine fut mandé à Londres pour justifier sa conduite. Malheureusement, Sir Andrew Flack, le pasteur, était mort un mois auparavant et Baine ne bénificia d'au-

cun témoignage pour appuyer ses dires. On l'accusa d'avoir négligé les devoirs de sa charge et le tribunal le destitua.

Une nouvelle existence commença pour Lionel. On le considéra désormais comme une sorte de victime de son terrible frère et tout le monde s'efforça de le consoler. Sir John Killigrew lui accorda son amitié, et la fortune sembla désormais disposée à prodiguer ses faveurs à celui qui avait trahi son frère.

CHAPITRE VIII

L'ESPAGNOL

Le *Swallow*, qui avait essuyé une violente tempête dans la baie de Biscaye, doubla enfin le cap Finistère. Ce fut comme le passage brusque de l'hiver au printemps et sous un ciel d'azur, sur une mer calme, le brick cingla vers le sud, poussé par une légère brise d'est.

Le capitaine Leigh avait eu, dès le départ, l'intention de parlementer avec son prisonnier, mais le mauvais temps l'en avait empêché. Le brick était à la hauteur des côtes du Portugal lorsque Jasper Leigh fit amener Sir Oliver dans sa cabine. Le prisonnier avait les vêtements en désordre, une barbe de huit jours, et les yeux hagards d'un homme qui est demeuré longtemps dans l'obscurité. Lorsqu'on le poussa dans la chambre du capitaine, les poignets liés derrière le dos, Oliver dut courber sa haute taille. Un marin poussa un tabouret vers lui, et il s'assit, très calme. Jasper Leigh congédia les deux matelots et se leva pour aller fermer la porte.

— Sir Oliver, dit-il en grattant son menton

mangé par une barbe rousse, vous avez été honteusement trompé.

— Je le sais, coquin, répondit Oliver, il est inutile que tu insistes.

— Vous pensez, reprit l'aventurier, que je suis votre ennemi, Sir Oliver. C'est une erreur.

Oliver allongea ses jambes et daigna sourire.

— Tu finiras par me raconter que je suis ton débiteur, grogna-t-il.

— C'est vous-même qui en conviendrez. Savez-vous ce que l'on m'a demandé de faire de vous? Je devais vous vendre aux pirates barbaresques et j'ai feint d'accepter cette mission.

— Et tu m'as laissé huit jours à fond de cale.

— Le mauvais temps. Je ne pouvais, dans ces conditions, virer de bord et mettre le cap sur l'Angleterre. Aussi ai-je remis notre explication. Mais je suis prêt à vous ramener chez vous.

— Coquin! grogna Sir John ; tu acceptes de l'argent pour m'enlever, puis tu m'en demandes pour me sauver. Tu n'es fidèle à personne.

— J'ai trop d'expérience pour demeurer fidèle à un coquin, ce serait une faute. Je suis franc avec vous, Sir Oliver : votre frère m'a versé deux cents livres en or et en bijoux ; promettez-moi la même...

Oliver avait sursauté.

— Mon frère? coupa-t-il.

— Maître Lionel, répondit tranquillement Jasper.

— Il t'a donné de l'argent pour m'enlever?

murmura le prisonnier, d'une voix basse et rauque.

Puis en un sursaut, il cria :

— Tu mens !

Sans répondre, Jasper prit sur la table un sachet de cuir et en renversa le contenu devant lui.

— A qui ont appartenu ces bijoux ? demanda-t-il.

Oliver reconnut les bijoux de Lionel : des bagues, des médaillons, une chaîne d'or qu'Oliver avait récemment offerte à son frère.

— Mon Dieu ! gémit-il.

Et deux grosses larmes coulèrent sur son visage basané, se perdirent dans la barbe courte.

Tête baissée, Oliver demeura un long moment immobile, sans prononcer un mot. Lorsqu'il releva enfin la tête, son regard brillait d'un éclat étrange.

— Combien veux-tu pour me ramener en Cornouailles ? demanda-t-il.

— Deux cents livres.

— Tu en auras cinq cents une heure après m'avoir débarqué à la pointe de Tréfusis.

— Vous ne tenterez pas de vous venger ? demanda Jasper inquiet.

— Je te donne ma parole que tu auras ton or et que tu ne seras pas inquiété. Coupe ces liens !

Le capitaine tira son poignard et, se levant, vint trancher la corde qui liait les poignets

d'Oliver. Celui-ci se leva et il s'étirait, lorsqu'un matelot heurta à la porte, appelant le capitaine. Leigh sortit et Oliver le suivit sur le pont.

L'équipage, rassemblé à bâbord, observait un grand voilier qui sortait de l'estuaire du Tage. Le *Swallow* cinglait droit vers le navire espagnol.

Jasper Leigh jura sourdement et se précipita vers la barre, écartant le timonier d'un violent coup de coude.

— J'ai gardé la route, capitaine, bégaya l'homme.

— Je t'ai dit de rester à même distance de la côte. Tu n'as pas vu le cap Roca, idiot ?

Le *Swallow*, dont la moitié des voiles étaient carguées, ne pouvait prétendre à distancer l'Espagnol qui l'avait aperçu et manœuvrait pour lui couper la route.

— Il est trop tard, dit Oliver qui avait suivi Jasper à la barre, et ce galion a dix fois plus de canons que vous.

— Eh bien ! nous nous battrons, grogna Jasper, qui était brave.

Il fit signe au maître d'équipage qui ordonna le branle-bas de combat.

Le galion avait lofé à bâbord, exécutant une manœuvre qui rapprochait sa route de celle que le *Swallow* venait de prendre. La distance diminuait entre les deux navires et, soudain, un nuage de fumée blanche apparut au flanc de l'Espagnol et un boulet vint tomber à une encâblure du beaupré du *Swallow*. Les deux coulevrines du

brick anglais étaient prêtes à tirer. Les canonniers, mèche en main, tournés vers leur capitaine, attendaient ses ordres.

— Pas encore, dit Jasper, laissons-les approcher, c'est la seule chance qui nous reste. Tribord, la barre !

Les deux navires se présentaient le flanc. Alors seulement, Jasper donna l'ordre de tirer. Les deux boulets passèrent trop haut, brisant quelques vergues.

Avant que Jasper ait eu le temps de jurer, l'Espagnol tira sa bordée tribord. Le *Swallow* vibra sous les boulets qui crevèrent sa coque. Le navire pencha sur bâbord pendant quelques secondes, puis sombra lentement.

L'Espagnol attendait, mettant à la mer des embarcations pour recueillir les survivants. Sa Majesté Catholique avait besoin d'esclaves pour ramer sur ses galères.

DEUXIÈME PARTIE

SAKR-EL-BAHR

CHAPITRE PREMIER

LE PRISONNIER

Sakr-el-Bahr, le Faucon des Mers, fléau de la Méditerranée et terreur de l'Espagne chrétienne, était couché sur la falaise qui domine le cap Spartel.

Derrière lui, des bosquets d'orangers couvraient la crête onduleuse. A sa droite, vers l'est, un campement de Bédouins avait dressé ses tentes blanches sur les pâturages verts qui s'étendaient à perte de vue jusqu'à Ceuta.

Sakr-el-Bahr était couché à plat ventre, sur un manteau de poil de chameau posé au bord même de la falaise. De chaque côté du pirate un esclave nègre était accroupi, agitant au-dessus de la tête du maître des feuilles de palmiers, afin d'écarter les mouches importunes.

Sakr-el-Bahr était un homme d'une trentaine d'années, très grand, dont les formes harmonieuses révélaient une force herculéenne. Son

visage au nez d'aigle, allongé par une barbe à deux pointes, apparaissait d'autant plus basané que le haut de la tête était enveloppé dans un turban d'une blancheur éclatante, et que les yeux étaient singulièrement clairs. Il était vêtu d'une longue tunique de soie verte brodée d'or, d'un caleçon de calicot laissant découverts ses mollets musclés. Ses pieds étaient chaussés de souples brodequins de cuir rouge dont la pointe aiguë se relevait au bout. Il était armé d'un poignard à lame large, à la garde enrichie de pierreries, et qui était glissé dans une ceinture de cuir plissé.

A deux pas de lui, un autre homme était couché à plat ventre. Les coudes reposant sur le sol, les deux mains en abat-jour au-dessus des yeux, il considérait la mer. Lorsqu'il bougeait, la cotte de mailles dont son torse était enveloppé étincelait au soleil. Son turban vert était enroulé autour d'un casque d'acier. Près de lui, un cimeterre était posé dans son étui de cuir aux ornements d'argent. Cet homme était encore plus basané que le maître, et le dessus de ses longues mains fines était presque noir.

Sans échanger un mot, ils surveillaient la mer qui s'étendait au-dessous d'eux. Vers l'est, un promontoire rocheux s'avançait dans l'eau bleue, formant une sorte de port naturel qui abritait deux galères mâtées, chacune de cinquante rames, et une galiote, plus petite, de vingt-cinq rames. Les trois navires, immobiles, se balançaient doucement au gré du flot, leurs

rames jaunes tendues horizontalement, comme les rémiges d'oiseaux gigantesques. Au-dessus, tournoyait un vol de mouettes criardes.

Sakr-el-Bahr regardait, vers Tarifa, vers la côte d'Europe, à peine visible, un navire aux voiles blanches qui, cinglant au plus près, manœuvrait pour franchir le détroit. Le vent soufflait de l'est. Toutes voiles déployées, le navire avançait, bâbord amures, vers la côte d'Afrique.

Lentement, insensiblement, la caraque aux voiles blanches se dirigeait vers le promontoire. Là, le capitaine virerait de bord... s'il en avait le temps.

Lorsque le navire ne fut plus qu'à une demi-mille de la pointe, l'homme à la cotte de mailles d'acier se souleva à demi et se tourna vers Sakr-el-Bahr.

— Il donne dans le piège, cria-t-il.

— Son sort est entre les mains d'Allah, répondit le chef.

Le silence retomba. Une main au-dessus des yeux, Sakr-el-Bahr considérait le pavillon carré flottant au haut du grand mât. Il reconnut le château et le lion d'Espagne sur le fond écartelé de rouge et de jaune.

— Une caraque espagnole, Briskaine, dit-il.

Briskaine tremblait d'impatience contenue.

— Pas encore, dit tranquillement Sakr-el-Bahr. Attendons qu'elle vire de bord.

Il se tourna vers un des nègres.

— Abiad, donne-moi à boire.

L'esclave prit dans une touffe de fougères une cruche de terre poreuse et versa de l'eau dans un gobelet. Le chef but lentement, sans quitter des yeux le navire.

Tout soudain, l'Espagnol manœuvra. Sakr-el-Bahr sauta sur ses pieds et, le bras levé, agita une écharpe verte. Du pont des galères, une sonnerie aigre de trompettes s'éleva, suivie par les coups de sifflets des maîtres d'équipage. Les rames jaunes s'abaissèrent, battirent l'eau. Des hommes armés apparurent sur la poupe : des pirates enturbannés dont les armes étincelaient au soleil. D'autres, grimpés sur les vergues basses du grand mât, apprêtaient leurs arcs et leurs flèches.

La soudaineté de l'attaque frappa l'Espagnol de confusion. Les hommes couraient sur le pont vers leurs postes de combat, abandonnant la manœuvre, et le navire tournoyait lentement, les voiles battant mollement contre les vergues.

Sakr-el-Bahr, suivi par Briskaine et les deux nègres, s'était lancé sur la pente abrupte. Sautant de rocher en rocher, parmi les chênes rabougris, il atteignit la plage et courut vers la mer où la galiote attendait. Les quatre hommes se mirent à l'eau, puis, s'aidant des rames, sautèrent sur le pont. Aussitôt le léger bâtiment se dirigea vers le lieu du combat.

Le chef, à qui l'on avait tendu son cimeterre, se tenait debout, seul, à l'avant. Son pavillon écarlate frappé d'un croissant vert montait au mât.

Déjà, les deux galions avaient jeté leurs grappins sur le voilier. Les archers portés dans les vergues lançaient leurs flèches contre ces chiens de chrétiens qui avaient chassé leurs ancêtres des riches plaines d'Andalousie. Puis ce fut l'abordage : un combat rapide et meurtrier. Les Espagnols, surpris, ne se défendirent pas longtemps.

Lorsque la galiote de Sakr-el-Bahr accosta le voilier, le pavillon du pirate remplaçait déjà à la pomme du grand mât les couleurs de Castille.

Sur le pont couvert de sang, Sakr-el-Bahr s'avança, enjambant les morts que, déjà, on jetait à la mer. Les Espagnols survivants s'étaient groupés sur le gaillard d'arrière.

Sakr-el-Bahr s'arrêta à quelques pas du capitaine, un Castillan en pourpoint lacé d'or, dont le chapeau à haute coiffe était orné d'une croix de drap d'or.

Le pirate s'inclina légèrement.

— La fortune de la guerre, señor, dit-il en espagnol. Quel est votre nom ?

— Don Paulo de Guzman, répondit l'hidalgo d'un ton méprisant.

— J'en suis particulièrement heureux, ricana Sakr-el-Bahr. Au souk d'Alger, on vous vendrait au moins deux cents pièces d'or. Je fixe votre rançon à cinq cents.

L'Espagnol, pâle de rage, invoqua le nom de la Madone.

— Qu'on l'emmène, dit le pirate, se tournant vers Briskaine. Il paiera.

Les autres prisonniers suivirent, tête basse, puis le maître d'équipage alla chercher dans la cale les esclaves du bord : trois juifs, sept musulmans et deux hérétiques.

Les Musulmans, découvrant qu'ils étaient délivrés par leurs frères, poussèrent des clameurs de joie, exaltant le nom d'Allah le Miséricordieux.

Les Juifs, en tunique noire et calotte ronde, se contentèrent de sourire d'un air résigné.

Les deux hérétiques, indifférents, comprenaient qu'ils étaient tombés de Charybde en Scylla. L'un d'eux, un homme au visage tanné, aux cheveux roux et aux yeux bleus, baissait les yeux et regardait fixement le pont ensanglanté.

Sakr-el-Bahr, immobile, le considéra longuement.

Comme si cette attention persistante agissait inconsciemment sur lui, le prisonnier leva les yeux, son regard morne s'alluma, demeura longtemps fixé sur le visage du pirate.

— Par la Mort-Dieu ! grogna-t-il enfin, en anglais. Je vous salue, Sir Oliver, je suppose que vous éprouverez quelque plaisir à me faire pendre.

Sakr-el-Bahr ne répondit pas et tourna sur ses talons.

CHAPITRE II

LE RENÉGAT

Comment Sakr-el-Bahr, le Faucon des Mers, lieutenant du pacha d'Alger, pouvait-il être le même homme que Sir Oliver Tressilian, gentilhomme de Cornouailles et seigneur de Penarrow ? L'histoire de Lord Henry Goade expose tous les détails de cet extraordinaire avatar en deux volumes de ses chroniques.

Nous nous contenterons de les résumer.

Lorsque Sir Oliver fut pris, au large des côtes d'Espagne, avec les survivants du *Swallow*, dont le capitaine Jasper Leigh était capitaine, il fut emmené avec les autres à Cadix et livré au Tribunal du Saint-Office. Les frères de Saint Dominique entreprirent aussitôt de convertir cette poignée d'hérétiques. Sir Oliver appartenait à une famille qui ne s'était jamais fait remarquer par son ardeur dévote, et il ne se souciait pas de monter sur le bûcher pour une légère différence d'opinion en matière religieuse. Il accepta donc le baptême catholique, avec une indifférence méprisante. Jasper Leigh s'était

également laissé convertir sans la moindre hésitation.

Mais l'Eglise, satisfaite, n'en déféra pas moins les Anglais au bras séculier et ils comparurent devant une cour maritime. Jasper Leigh se défendit de son mieux et Sir Oliver poussa la franchise jusqu'à révéler qu'il n'était point membre de l'équipage. Il raconta son enlèvement. Sans discrétion, la Cour lui demanda son nom et l'accusa aussitôt d'avoir, au cours des années précédentes, coulé de nombreux galions, lorsqu'il était lieutenant du corsaire anglais Hawkins.

Sir Oliver regretta sa franchise : il avait perdu son temps, évité le bûcher pour finir au bout d'une corde.

Cependant, il ne devait pas être pendu, car les galères espagnoles avaient un besoin urgent de rameurs. Un mois plus tard, sir Oliver était enchaîné sur une galère de cinquantes rames qui devait mener jusqu'à Naples l'infante d'Espagne.

Jour après jour, brûlé par l'impitoyable soleil méditerranéen, ou frissonnant sous la brume matinale, il vécut la misérable existence de la chiourme. Six heures, parfois huit heures durant, il fallait tirer sur l'aviron géant, sans un instant de repos, à la même cadence, marquée par le fouet de l'argousin circulant sur la coursive.

A mener cette vie exténuante, les galériens mouraient vite. Mais sir Oliver était bâti à chaux

et à sable, et cette épreuve endurcit ses muscles. Il survécut.

Six galériens manœuvraient la même rame, enchaînés au même banc. Le voisin immédiat de sir Oliver était un jeune Maure vigoureux, impassible, qui ne se plaignait jamais. Il n'adressait jamais la parole aux deux chrétiens qui l'encadraient.

Un jour que la galère transportait un cardinal, le prince de l'Eglise fut incommodé par l'odeur infecte qui s'élevait des bancs des rameurs. Le prélat, son mouchoir parfumé sur la bouche, jeta sur la chiourme un regard si froid et si méprisant que Sir Oliver, perdant son sang-froid, dit à voix haute, tourné vers son voisin :

— L'enfer est certainement fait pour les prêtres, puisqu'ils s'efforcent de le faire régner sur la terre.

Le Musulman répondit, sans élever la voix :

— Un feu dévorant leur sera réservé, ô mon frère ! Mais n'es-tu pas toi-même chrétien ?

Il s'exprimait dans ce langage des pirates que l'on appelait « lingua franca », mélange de dialectes méditerranéens farci de termes arabes. Sir Oliver comprit et répondit en espagnol, d'un ton passionné :

— Je renonce à être chrétien ; je renonce à la religion au nom de laquelle de pareils crimes sont commis.

— Allah seul est Dieu ! murmura le Maure.

Ainsi commença l'amitié qui devait lier Sir Oliver et Yusuf-ben-Moktar. Le Musulman fana-

tique, que le prosélytisme enflammait, entreprit la conversion de son compagnon d'infortune. Celui-ci l'écoutait d'un air indifférent. Cependant, après quelques mois, il parlait la lingua franca aussi bien qu'un Barbaresque.

Et le jour vint où sir Oliver devait recouvrer la liberté.

La galère revenait de Gênes lorsque, au large de Minorque, elle fut surprise par quatre galères d'Alger.

A bord du vaisseau espagnol, un cri terrible s'éleva : « Asad-ed-Din ! », le nom du redoutable pirate musulman. Cependant, les trompettes résonnaient ; les piquiers apparaissaient sur la plate-forme, en morion et corselet ; les canonniers chargeaient les coulevrines.

Mais, avant que le premier coup de feu ait été tiré, la première galère ennemie fonçait sur l'Espagnol. L'éperon de fer du vaisseau d'Asad-ed-Din creva la coque, fracassant une dizaine de rames.

Une clameur s'éleva de la chiourme, suivie de gémissements. Une quarantaine de galériens avaient été tués ou blessés. Sir Oliver dut son salut à Yusuf qui, accoutumé aux batailles navales, avait lâché l'aviron et s'était jeté à plat ventre sous le banc, tirant son ami avec lui.

Lorsque les deux hommes se relevèrent, le combat se poursuivait sur le pont. Les pirates étaient guidés par un vieillard à barbe blanche, au nez d'aigle, qui, le torse couvert d'une cotte de mailles, maniait un grand cimeterre à la

façon d'une gigantesque faucille, en criant : « Din ! Din ! Ya Allah ! »

Tandis que les Espagnols lâchaient pied devant la fougue barbaresque, Yusuf et Sir Oliver tentaient de se délivrer de leurs fers. L'Anglais, en un effort surhumain, arracha le crampon de fer enfoncé dans le bois et libéra Yusuf.

Puis, il en fit de même pour sa propre chaîne et, à l'aide du crampon arraché, il écarta les branches du maillon fixé au fer qui entourait son pied. Lorsqu'il se releva, il tenait en main sa propre chaîne et il se rua au combat en brandissant cette arme terrible.

Il attaqua les piquiers espagnols par derrière, manœuvrant sa lourde chaîne à la façon d'un fléau, fracassant des mâchoires, brisant des membres et criant plus fort que les Musulmans : « Din ! Din ! Ya Allah ! » Derrière lui, Yusuf, armé d'un fragment de rame de quatre pieds, tuait et assommait.

Ensemble, ils achevèrent la déroute espagnole.

Asad-ed-Din, appuyé sur son cimeterre, regarda d'un air d'admiration cet homme nu, couvert de sang, qui, le combat terminé, se tenait immobile devant lui, sa lourde chaîne à la main.

Le pacha s'appuya sur l'épaule de Yusuf.

— Quel est ce démon ? demanda-t-il. Par Allah ! Il est habité par la force du Prophète ! Il a tué plus de trente de ces chiens de chrétiens.

— J'avais une dette à payer ! ricana sir Oliver.

Sur la galère d'Asad-ed-Din, des esclaves

lavèrent le corps de l'Anglais et lui rasèrent le crâne, à l'exception de la mèche traditionnelle par laquelle l'ange du Prophète emporte les fidèles au Paradis. Sir Oliver ne protesta pas. Vêtu d'une tunique blanche et coiffé d'un turban, il se laissa conduire vers la poupe où il constata avec une certaine surprise que son ami Yusuf était assis aux pieds du pacha.

Yusuf-ben-Moktar était en réalité le neveu d'Asad, qui se réjouissait de sa délivrance. Le Maure présenta son compagnon de chiourme comme un fruit mûr pour la main du Prophète. La grâce d'Allah était sur lui et, dans son cœur, il était déjà Musulman.

Ainsi parla Yusuf et le pacha, qui estimait au-dessus de tout la bravoure, annonça à Sir Oliver que, s'il se convertissait à la vraie foi et consacrait sa vie à poursuivre les infidèles, il acquerrait honneurs et richesses, en sus de la protection d'Allah le Miséricordieux.

Cette proposition ne pouvait laisser indifférent un homme qui avait ramé sur un banc de galérien. Il importait peu à Sir Oliver de devenir Musulman, non pas qu'il reniât le fond de la religion chrétienne, mais il désirait ardemment se venger des Espagnols et autres catholiques romains qui l'avaient persécuté. D'ailleurs, il fallait choisir entre le banc de galérien et le gaillard d'arrière, entre la rame et le cimeterre.

Ainsi, Sir Oliver Tressilian embrassa la religion de Mahomet. Reçu parmi les fidèles, il devint lieutenant de Yusuf à qui Asad rendit le

commandement d'une galère. Le nouveau converti fit preuve d'un courage et d'une habileté qui le rendirent fameux parmi les corsaires barbaresques. Six mois plus tard, au large des côtes de Sicile, à la fin d'un combat livré contre une galère de la Religion — c'était ainsi que l'on nommait les galères des chevaliers de Malte — Yusuf, mortellement blessé, confia à Sir Oliver le commandement du navire. Le pacha ratifia cette nomination in extremis et confirma Oliver-Reis dans son nouveau grade. Mais le capitaine devait recevoir bientôt un nom plus glorieux : sa fougue et son audace ne tardèrent pas à le rendre célèbre sous le nom de Sakr-el-Bahr, le Faucon des Mers, jusqu'aux rivages des pays chrétiens. Lieutenant d'Asad, il commandait en réalité la flotte des galères, car le pacha vieilli demeurait presque toujours à terre, confiant le sort de ses armes à celui sur qui s'étendaient la faveur et la protection d'Allah.

Ainsi, à l'exemple de Barberousse et d'Ochiali, Oliver-Reis semblait être destiné, comme ces deux fameux renégats, à devenir prince de l'Islam.

En dépit d'une certaine hostilité manifestée par l'entourage du pacha à l'égard d'Oliver-Reis, son influence s'était solidement affirmée. En une seule occasion, elle fut un instant menacée : lorsque le Reis ordonna de délivrer six prisonniers anglais condamnés aux galères. Appelé par Asad qui lui reprocha son acte, Sir Oliver jura par la barbe du Prophète qu'il combattrait

jusqu'à la mort les ennemis de l'Islam à condition qu'on lui permît de libérer ses compatriotes que l'on rencontrait fort rarement d'ailleurs sur les eaux méditerranéennes. Il s'engageait à payer la rançon des Anglais en capturant à chaque fois dix Espagnols pour un insulaire.

Le pacha, apaisé, proposa que le Reis achetât de ses deniers ses compatriotes tombés en esclavage. Ainsi, il pourrait disposer d'eux à sa guise. La part des prises du nouveau capitan s'élevait à un nombre considérable de dinars et le riche Oliver-Reis pouvait sans difficulté sauver ceux de sa race.

Il apparaît, lorsqu'on lit les chroniques de Lord Henry Goade, que Sir Oliver avait absolument oublié sa vie passée, son pays de Cornouailles, la femme qu'il avait aimée, celle-là même qui l'avait accusé du meurtre de son frère. Cependant, le chroniqueur rapporte qu'Oliver-Reis sauva un jour des galères un jeune homme de Helston, nommé Pitt, dont il avait connu le père.

Il fit venir Pitt dans son palais de Bab-el-Oued et l'interrogea longuement sur ce qui s'était passé en Cornouailles au cours des deux années écoulées.

Le lendemain, il écrivit une longue lettre, relatant son histoire, depuis son enlèvement. Non seulement il protesta de son innocence, mais il réfuta les accusations de son frère Lionel. Une preuve existait : un document sur parchemin, signé par Maître Baine et le pasteur de Penarrow. Ce parchemin serait remis à Rosa-

monde en même temps que la lettre. Sir Oliver demandait que sa justification fût présentée à la reine afin de ménager au corsaire la possibilité d'un retour dans son pays natal.

Pitt, chargé de la lettre, reçut des instructions lui permettant de retrouver le parchemin dans la bibliothèque de Penarrow, et il fut conduit à Gênes — alors en paix avec les Barbaresques — où il s'embarqua sur un vaisseau anglais.

Trois mois plus tard, Oliver-Reis recevait une lettre de Pitt. Le jeune homme avait accompli sa mission. Il avait retrouvé le document et l'avait présenté en personne, en même temps que la lettre, à Rosamonde Godolphin qui vivait au château de Sir John Killigrew, à Arwenack. En présence du messager, la jeune fille avait brûlé lettre et parchemin sans en prendre connaissance.

Les esclaves de Sakr-el-Bahr entendirent cette nuit-là, dans le jardin d'été, leur maître gémir et pleurer. Le lendemain, Oliver-Reis avait endurci son cœur. Il ne libéra plus, à partir de ce jour, un seul prisonnier anglais.

Le capitan courait les mers, victorieusement, lorsqu'il reçut une seconde lettre de Pitt. Cette lettre rouvrit la vieille blessure. Pitt avait dû, malgré qu'il en eût, déposer devant les juges, à la requête de Sir John, et déclarer que Sir Oliver Tressilian avait embrassé la religion musulmane. La Cour avait prononcé la déchéance et la mort civile du renégat. Son demi-frère, Lionel Tressilian, héritait tous ses biens. Il était

fiancé à Rosamonde Godolphin qu'il devait épouser dans deux mois.

Oliver-Reis déchira la lettre en menus fragments et reprit la mer. Deux semaines plus tard, il capturait, au cap Spartel, la caraque espagnole sur laquelle il devait rencontrer Jasper Leigh.

CHAPITRE III

LA MER OCÉANE

Dans la grand'chambre du navire espagnol, Jasper Leigh comparut devant Sakr-el-Bahr. Les deux Nubiens encadraient le prisonnier qui, baissant les yeux, s'attendait au pire.

— Les rôles sont bien changés, Maître Jasper, depuis que nous avons causé dans la cabine d'un navire, dit lentement le corsaire.

— J'espère que vous n'avez pas oublié mes bonnes intentions, répondit le marin.

— Oui, tu voulais de l'or. Je vais t'offrir l'occasion d'en gagner.

— Que faut-il faire? demanda Jasper, grisé par un espoir soudain. Je suis à votre service. Cinq ans de galère pendant lesquels j'ai appelé la mort!

— Châtiment largement mérité, murmura Sakr-el-Bahr. Tu étais prêt à me vendre pour deux cents livres.

— Non! cria Jasper. Je vous ai offert de vous ramener en Angleterre.

— Pour de l'or. Mais j'ai besoin de toi aujourd'hui. Il me faut un navigateur. Ce que tu aurais

fait, il y a cinq ans, pour deux cents livres, tu le feras pour sauver ta vie.

— Je vous mènerai où vous voudrez, répondit le marin sans hésiter.

— A l'estuaire du Fal, déclara Sir Oliver. Je ne connais pas l'Océan. Tu me débarqueras en Angleterre, puis tu me ramèneras en Méditerranée. A cette condition, tu auras la vie sauve, ta liberté et un peu d'or. Jusqu'à l'accomplissement de cette mission, je te confie à mes deux Nubiens. Ils ne te quitteront plus. Au moindre signe de trahison, ils t'étranglent. Va !

Jasper Leigh sortit à reculons, heureux de s'en tirer à si bon compte.

Derrière lui, Briskaine entra. Le lieutenant de Sakr-el-Bahr avait visité la caraque espagnole. Elle contenait des armes, de la poudre et un peu d'argent. Aucune marchandise, puisque le vaisseau avait quitté quelques jours auparavant la côte espagnole.

— Prends les prisonniers à bord de l'une de nos galères, Briskaine, dit le chef, et tu conduiras les trois navires à Alger. Je reste à bord de l'Espagnol, avec deux cents hommes que tu vas choisir avec soin.

— Tu ne reviens pas avec nous à Alger ? demanda le lieutenant, surpris.

— Pas encore. Je dois accomplir auparavant un long voyage. Dis à Asad-ed-Din — qu'Allah le garde et étende sa main sur lui — que je suis son indigne serviteur et que je reviendrai dans six semaines.

La brusque décision de Sakr-el-Bahr intéressa vivement les corsaires. Rares étaient ceux qui avaient navigué sur la mer océane. La plupart n'avaient jamais dépassé le cap Spartel. Mais, lorsque Briskaine demanda des volontaires, il dut refréner l'enthousiasme de ses hommes et procéder à un tirage au sort.

Sir Oliver n'avait pas pris sa décision à la légère. Lorsque, du haut de la falaise, il observait la caraque espagnole, il avait pensé qu'avec un navire de ce genre, il pourrait descendre brusquement sur la côte de Cornouailles, surprendre son frère et lui faire payer cher sa trahison. La capture de Jasper Leigh avait hâté la résolution de Sakr-el-Bahr. Peut-être même pourrait-il voir Rosamonde, tenter de se justifier, convaincre Sir John Killigrew. Celui-ci était-il son ami ou son ennemi? S'il en jugeait par sa dernière initiative, Sir Oliver devait considérer comme un ennemi l'homme qui avait demandé sa déchéance et préparé l'union de Lionel et Rosamonde.

Sir Oliver était homme d'action. Le lendemain, la caraque franchissait le détroit et cinglait vers le nord, tandis que les trois galères, sous le commandement de Briskaine, regagnaient Alger en longeant la côte d'Afrique.

Poussé par des vents favorables, Sir Oliver aperçut la côte d'Angleterre dix jours après que son navire eût doublé le cap Saint-Vincent.

CHAPITRE IV

LE COUP DE MAIN

Au fond de l'estuaire de la rivière Fal, non loin du cap Land's End qui est la pointe extrême de la Cornouailles anglaise, un superbe navire à l'ancre se balançait au gré du flot, à l'abri des hauteurs où s'élevait le château d'Arwenack. Le petit village de pêcheurs que Sir John Killigrew avait l'intention de transformer en un port de commerce faisait preuve d'une activité fébrile. Des barques allaient et venaient, transportant des vivres et des munitions à bord du navire qui allait partir pour un long voyage, de l'autre côté de la terre.

L'opposition manifestée jadis aux projets de Sir John par Sir Oliver Tressilian était désormais remplacée par l'entière approbation de Lionel. Les deux maisons d'Arwenack et Penarrow s'accordaient depuis qu'une solide amitié s'était crée entre leurs représentants.

Lionel comprenait, certes, quels avantages futurs Arwenack recueillerait de l'établissement d'un port sous les murs de son château, mais il désirait par-dessus tout épouser Rosamonde

Godolphin et recueillir le riche patrimoine de l'héritière. Ce gain immédiat lui suffisait.

Cependant, la cour assidue qu'il faisait à la jeune fille ne parut pas tout d'abord devoir être couronnée de succès. Rosamonde évitait Lionel. Elle obtint même de son tuteur, Sir John, l'autorisation d'accompagner en France la sœur de celui-ci, dont le mari était ambassadeur au Louvre.

Lionel, découragé par ce brusque départ, sentit renaître son espoir lorsque Sir John lui assura qu'il ne s'embarquerait pas pour sa longue croisière à travers le monde avant que le mariage ait été célébré.

Le jeune homme se rendit plusieurs fois en France pour présenter ses hommages à la jeune héritière. Par degrés, la résistance hautaine de Rosamonde allait s'affaiblissant. Cependant, elle ne pouvait oublier que Lionel était le frère de Sir Oliver, le frère de l'homme qui avait assassiné Peter, le frère de l'homme qu'elle avait aimé.

Lorsqu'elle revint de France, elle tenta de se défendre contre les démarches pressantes de son tuteur qui insistait, réfutant inlassablement toutes les objections, tandis que Lionel, patient et respectueux, attendait son heure.

Rosamonde, de guerre lasse, finit par céder. Elle résolut de se délivrer d'un sentiment qu'elle n'avait jamais avoué à Sir John : elle craignait que son amour pour Sir Oliver ne fût point mort. Elle songeait tous les jours à l'absent

elle le comparait à Lionel. En vain, tentait-elle de penser que Sir Oliver avait assassiné Peter. Elle lui trouvait des excuses. Elle souhaitait son retour, quoiqu'elle sût qu'il ne pourrait jamais devenir son mari.

La lettre apportée par Pitt précipita les événements. Rosamonde, en un sursaut d'indignation, l'avait jetée au feu, mais elle le regrettait au fond de son cœur. Sir John avait interrogé le messager. Puisque Sir Oliver était désormais un renégat, les tribunaux anglais pouvaient le déclarer mort civilement et transmettre ses biens à son demi-frère. Rosamonde comprit que l'absent ne reviendrait jamais plus et accepta que les fiançailles fussent rendues publiques, que le mariage fût célébré avant que le *Silver-Heron*, le navire de Sir John, mît à la voile.

C'était le soir du premier juin. Le couvre-feu venait de sonner. Les flambeaux s'allumaient dans la grand'salle du château d'Arwenack. Sir John, Lord Henry Goade, Rosamonde et Lionel étaient assis devant la table richement servie alors que, à deux milles de là, Sir Oliver Tressilian sautait sur la grève.

La caraque avait jeté l'ancre à la nuit tombante dans la baie de Stanpool. Aussitôt, Oliver-Reis avait fait transporter à terre, dans les deux chaloupes, une centaine de ses hommes : les autres assureraient la garde du navire. Oliver emmenait une troupe nombreuse afin de l'emporter sans lutte, sans effusion de sang.

Il s'engagea le premier sur le sentier qu'il connaissait depuis son enfance. Dans l'obscurité silencieuse, il songeait à l'étrangeté de ce retour au pays natal : un renégat, à la tête d'une troupe d'infidèles.

N'importe ! Ne l'avait-on pas injustement accusé ? Il irait d'abord à Arwenack, pour se justifier. Ensuite à Penarrow, pour demander à Lionel d'expliquer sa conduite.

Les portes massives du château de Sir John étaient fermées. Oliver heurta au lourd battant garni de ferrures. Un panneau s'ouvrit à demi ; une lanterne apparut dans l'entre-bâillement. Oliver sauta à l'intérieur et, saisissant le portier à la gorge, il le passa à ses hommes qui le bâillonnèrent, et il ouvrit l'une des portes. Puis il se dirigea rapidement vers les grandes fenêtres éclairées.

Les serviteurs atterrés que les pirates rencontrèrent dans le hall furent en un clin d'œil ligotés et bâillonnés, et Sir Oliver poussa le battant de la porte de la salle à manger.

Lord Henry Goade, qui a raconté avec force détails la vie de Sir Oliver — et qui était présent — rapporte qu'il imagina tout d'abord qu'une surprise avait été machinée par Sir John en l'honneur des fiancés. D'autant que la troupe des hommes grimés et travestis ne paraissait pas armée.

Mais l'attitude grave et menaçante de celui qui paraissait être le chef eut vite fait de dissiper les doutes du chroniqueur : les yeux bleus du

géant barbu et enturbanné avaient l'éclat froid de l'acier.

Lionel Tressilian, le premier, reconnut son frère. Il sursauta et s'affaissa contre le dossier de sa haute chaise de bois sculpté.

— Je constate que vous m'avez reconnu, ricana Sakr-el-Bahr. La voix du sang, sans doute ?

Sir John s'était levé, rouge de colère. Rosamonde, les pupilles dilatées, regardait Oliver sans pouvoir bouger. Ils le reconnaissaient aussi, et la crainte se glissait dans leur cœur.

— Sir Oliver Tressilian ! murmura John Killigrew.

—Non, répondit Oliver. Je suis Sakr-el-Bahr, le Faucon des Mers. Vos mensonges, votre cupidité, ont fait de moi le pirate qui vient demander justice.

Sir John s'élança vers le mur pour saisir une arme dans une panoplie. Oliver poussa un cri bref, et Sir John fut immédiatement entouré et maîtrisé.

Rosamonde demeurait immobile, comme paralysée. Lionel, effondré, cachant son visage de ses mains, attendait la mort.

Oliver, d'un geste, le désigna à ses hommes qui l'enlevèrent et l'emportèrent dans le hall.

— Allez-vous assassiner votre frère comme vous avez assassiné le mien ? dit brusquement Rosamonde.

Elle s'était levée. Elle vit frissonner Oliver. Il demeura un instant silencieux.

— Vous aimez sans doute Lionel, ricana-t-il enfin. Je serais curieux de savoir si vous l'aimerez tout autant lorsque vous connaîtrez la vérité. Quoi qu'il en soit, je tiens à vous rassurer sur-le-champ : je n'ai pas l'intention de vous séparer. Venez, madame.

Il avait fait un pas vers elle.

Lord Henry, qui avait jusque-là observé la scène, tenta alors d'intervenir.

— Je vous interdis, au nom de la Reine, pour qui je gouverne la Cornouailles, d'enlever de vive force des sujets libres de Sa Majesté, dit-il.

Sakr-el-Bahr sourit.

—Vous, murmura-t-il, vous avez l'intention de commander au Faucon des Mers ?

Il poussa une seconde fois le cri guttural et, l'instant d'après, le gouverneur se débattait, impuissant, entre les bras vigoureux de deux nègres.

— Venez, madame, répéta gravement Oliver.

Rosamonde le considéra un instant d'un air de haine et de mépris, puis, tout soudain, elle prit un couteau posé sur la table. Mais Oliver saisit le poignet de la jeune fille. Elle ouvrit les doigts, lâcha le couteau et se mit à pleurer.

Instinctivement, il la prit dans ses bras. Un instant, il la serra contre sa poitrine. Puis, comme s'il sortait d'un rêve, il la souleva, la jeta sur son épaule et donna le signal du départ.

D'un pas léger et rapide, portant son fardeau comme un manteau jeté sur son épaule, Oliver

descendit vers la grève. Derrière lui, ses hommes amenaient Lionel.

Le pirate s'arrêta une seule fois, pour regarder la crête boisée derrière laquelle s'élevait son château de Penarrow. Et il entendit deux de ses officiers, Othmani et Ali, qui grommelaient. Le premier, voyant le chef s'arrêter, lui montra du geste les lumières du port.

— Maître, murmura-t-il, il y a là des hommes et des femmes qui se vendraient cher au Souk-el-Abeed.

— Ils sont de ma race et de mon sang, répondit Oliver à voix basse.

Othmani insista, mais Sakr-el-Bahr l'interrompit d'un geste et entraîna la petite troupe vers les chaloupes.

Une heure plus tard, la caraque, toutes voiles dehors, cinglait vers le large. Lorsque le jour se leva, la côte d'Angleterre n'était plus visible. Lionel était prisonnier, à fond de cale, Rosamonde installée dans une cabine de pont gardée par une sentinelle.

Sakr-el-Bahr s'était retiré dans la grand'chambre. Il ne trouvait pas le sommeil et arpentait la spacieuse cabine. Il songeait à la façon dont le pacha Asad l'accueillerait à Alger. Il avait fourni des armes à ses ennemis en entreprenant ce long voyage d'où il ne ramenait que deux captifs. La favorite d'Asad, une esclave sicilienne, ne manquerait pas de le faire remarquer au pacha, car elle avait voué à Sakr-el-

Bahr une vigoureuse haine féminine fondée sur une profonde jalousie.

Ce fut peut-être cette pensée qui poussa le pirate, une heure plus tard, à donner la chasse à un grand trois-mâts hollandais. C'était folie : les Musulmans ignoraient tout de cette guerre spéciale contre un vaisseau armé de canons. Mais le Hollandais ne tira pas longtemps. Habilement manœuvrée par Jasper Leigh, la caraque courut à l'abordage et, derrière leur chef, les pirates se jetèrent sur le pont du navire ennemi.

Lord Henry a raconté ce combat avec force détails : il avait recueilli le récit de la rencontre, plus tard, de la bouche même de Jasper Leigh. Mais cet engagement ne différa guère de ceux du même genre ; il fut meurtrier, et Sakr-el-Bahr, comme à l'accoutumée, se lança le premier dans la mêlée, encourageant ses hommes de son exemple.

Les Hollandais comprirent tout de suite que ce démon enturbanné était l'âme de l'attaque et ils tentèrent à tout prix de l'abattre. Un groupe l'entoura. Une pique hollandaise rompit sa cotte de mailles. Une épée se glissa par la brèche, Oliver tomba.

En un effort surhumain, il se releva, brandissant une hache qu'il avait ramassée, et il réussit à se frayer un passage jusqu'à une cloison contre laquelle il s'adossa. Pâle, couvert de sang, il encouragea ses hommes de la voix tandis qu'il se défendait contre la meute des assaillants. Les pirates, ivres de rage, balayèrent le

pont. Oliver laissa glisser sa hache et s'affaissa lentement.

On l'emporta à bord de la caraque.

Allait-il mourir ? A quoi aurait servi la victoire si l'Ange d'Allah emportait le glorieux serviteur de l'Islam ? Le médecin examina le blessé et déclara qu'il vivrait.

Cependant, le navire avait déjà franchi le détroit de Gibraltar lorsque Oliver cessa de délirer. La fièvre tomba. Sakr-el-Bahr apprit qu'il n'avait pas versé son sang en vain. Le Hollandais, manœuvré par Ali et une vingtaine d'hommes, suivait, dans le sillage de la caraque. Une centaine de marins étaient prisonniers à fond de cale. Le navire portait de l'or, de l'argent, des perles, de l'ivoire, de l'ambre, des épices et des tissus de soie.

Les deux prisonniers du Reis avaient reçu le traitement prescrit par le chef.

A voix haute, Sakr-el-Bahr remercia Allah le Miséricordieux, le Maître du Jour du Jugement.

CHAPITRE V

LE PACHA

Au crépuscule, dans son jardin odorant de la Kasbah, le pacha Asad-ed-Din, se promenait lentement, une main sur l'épaule de sa femme préférée, Fenzileh.

Dix-huit ans auparavant, Asad-Reis, au cours d'une incursion en Sicile, avait capturé une prisonnière de seize ans dont il était tombé éperdument amoureux. Elle s'était convertie à la religion du Prophète et Asad l'avait épousée. Elle était depuis la plus chérie de ses nombreuses femmes.

Fenzileh, à l'encontre des femmes d'origine musulmane, exerçait sur son seigneur et maître une influence considérable. Elle poursuivait, depuis l'arrivée d'Oliver-Reis, une sourde campagne de calomnies auprès du pacha, car elle craignait que le renégat devînt l'héritier de la gloire et de la fortune d'Asad, au détriment du jeune Marsak, le fils qu'elle avait donné au pacha.

Le vieillard allait à pas lents, lissant sa barbe parfumée et hochant la tête.

— Des mots, des mots, murmura-t-il. Je juge cet homme sur ses actes, ô femme !

— O fontaine de sagesse, répondit Fenzileh d'un air soumis, ta servante n'a d'autre ambition que ta gloire. Pourquoi tourner un visage de colère vers celle qui craint pour toi l'intrigante ambition d'un renégat...

— Tais-toi, ô mère des mensonges, coupa le pacha. Cet homme est la javeline de l'Islam.

— Et il délivre les prisonniers de sa race, répondit hardiment Fenzileh.

— Il ramène douze Espagnols pour un Anglais.

— Peut-être, mais il marque ainsi qu'il demeure attaché à son pays et à sa foi. Et ce voyage qu'il a entrepris, au loin, risquant un navire qui t'appartient, qu'il a capturé en ton nom ? N'est-ce pas pour revoir ses amis infidèles ? Il risque de perdre le navire.

— Et de se perdre lui-même ! Tu serais enfin apaisée, ô mère de la rancune.

— Il y a aussi ton fils, ô père de Marsak. Ton fils dont cet étranger a pris la place dans ton cœur.

— Marsak pourrait-il remplacer Sakr-el-Bahr ? demanda le pacha d'un air de mépris amusé.

Le cri du muezzin les interrompit. Asad se prosterna.

Il venait à peine de se relever lorsqu'un de

ses janissaires, vêtu d'une ample robe noire, descendit les marches de l'escalier de marbre et s'inclina devant le pacha, annnonçant la visite du vizir Tsamani.

Une douzaine de Nubiens armés de javelines précédaient le ministre qui s'arrêta à son tour devant le maître.

— La paix et la bénédiction du Prophète sur toi, ô puissant Asad.

— Et la paix sur toi, ô Tsamani. M'apportes-tu quelque nouvelle ?

— Une excellente nouvelle, ô mon maître. Sakr-el-Bahr est de retour.

— Allah en soit remercié !

Le pacha détourna son regard pour voir celui qui était venu se placer à son côté, et il reconnut Marsak : un adolescent imberbe, au visage arrondi, dont le cafetan de drap d'or brillait à la lueur des lampes que les esclaves portaient.

Asad sourit, comprenant que Fenzileh avait envoyé le jeune homme.

— Tu as entendu, lui dit-il, Sakr-el-Bahr est de retour.

— Victorieux ? demanda Marsak.

— Au delà des limites que ton imagination peut fixer à la victoire, répondit Tsamani. Il vient d'entrer dans le port avec deux navires chrétiens, dont l'un est chargé de merveilleux trésors.

— Allah soit loué ! s'écria Asad. Pourquoi Sakr-el-Bahr n'est-il pas venu lui-même m'apporter la bonne nouvelle ?

— Il est encore retenu à bord, ô mon maître ; mais voici Othmani qui te fera le récit de l'expédition.

Le pacha frappa dans ses mains. Sur les coussins apportés par les esclaves il s'accroupit et invita Marsak à s'asseoir près de lui.

— Parle, dit-il à Othmani.

CHAPITRE VI

LE SOUPÇON

Le récit d'Othmani, rapporté à l'épouse favorite du pacha par son fils Marsak, décupla la colère de cette âme jalouse. Non seulement Sakr-el-Bahr était revenu, mais il triomphait, ramenant un butin considérable. Sa victoire le confirmerait dans l'affection d'Asad et l'admiration enthousiaste des habitants de la ville.

Muette et consternée, la Sicilienne demeura longtemps interdite. Lorsqu'elle recouvra son sang-froid, elle songea aussitôt à poursuivre la lutte. Un argument subsistait : le fait que Sakr-el-Bahr avait entrepris un long voyage en Angleterre pour y capturer deux prisonniers, alors qu'il aurait pu en ramener une centaine.

Elle renvoya son fils et attendit la visite d'Asad. Le pacha tiendrait certainement à défendre son protégé. Les nouvelles apportées par Othmani lui fourniraient une excelllente occasion de triompher.

Le jeune homme était à peine sorti de la pièce qu'une des femmes de Fenzileh annonça la visite du maître.

Asad entra, souriant, caressant sa barbe.

— Tu as appris les nouvelles, ô Fenzileh, dit-il. Répondent-elles aux sottes questions que tu avais posées ?

— Répondre ? murmura la favorite d'un air d'indifférence et de mépris. Sakr-el-Bahr a risqué la vie de deux cents Musulmans, sur un navire qui ne lui appartenait pas, pour aller chercher en Angleterre deux esclaves. Deux... alors qu'il aurait pu en ramener deux cents.

— Est-ce là tout ce que l'on t'a rapporté ? ricana Asad.

— L'on m'a dit aussi qu'il avait — par hasard — rencontré un navire hollandais, et que — par hasard — ce navire portait une riche cargaison.

— Par hasard ? répéta le prince d'un air interrogateur.

— Certainement, assura-t-elle, d'un air d'insolence. Prétendras-tu qu'il avait, avant de partir, l'intention de capturer ce navire ?

Asad ne répondit pas. Les sourcils froncés, il réfléchissait. Fenzileh mit à profit cet avantage et insista :

— Il est bien heureux pour Sakr-el-Bahr qu'un vent favorable ait jeté ce navire sur sa route. Il a pu ainsi, en ramenant un précieux butin, éviter les questions que tu aurais pu lui poser sur le réel objet de son voyage.

— Quel était cet objet ? demanda Asad d'une voix assourdie.

Fenzileh sourit d'un air entendu, quoiqu'elle ignorât tout des intentions d'Oliver.

— N'es-tu point le père de la perspicacité, ô mon maître ? dit-elle. Sakr-el-Bahr aurait-il jeté sur toi un enchantement ?

Il marcha brusquement vers elle et la prit aux poignets.

— Parle !

Elle le regarda d'un air de défi, sans répondre.

— Tu refuses de parler ! s'écria Asad tremblant de colère. Tu défies ton maître. Dis ce que tu caches dans ton âme noire, ou par Allah, je te fais fouetter jusqu'au sang.

La Sicilienne usa du seul argument qui demeurait : celui d'éclater en sanglots.

Le pacha la repoussa d'un air irrité.

— Quel fléau que la langue d'une femme ! s'écria-t-il.

Et, tournant sur ses talons, il quitta la place.

Mais le poison faisait lentement son chemin. Le vieillard se demandait avec une irritation qui allait augmentant quelle secrète raison avait poussé son favori à entreprendre ce voyage.

Sur le pont de la caraque hollandaise, Sakr-el- Bahr arpentait la poupe et s'arrêtait par intervalles, pour considérer les lumières de la ville.

Sa blessure était fermée et sa force revenue. Depuis deux jours, il avait quitté sa couche, mais il n'avait vu qu'une fois ses prisonniers. Rosamonde l'avait reçu d'un air de mépris, puis elle avait détourné son regard et refusé de répondre aux paroles qu'il lui adressait.

Interdit, puis irrité, il avait quitté la cabine. Quant à Lionel, défait, les yeux hagards, il avait caché son visage dans ses mains en apercevant son frère.

Tandis qu'Oliver poursuivait ses allées et venues, une ombre surgit près de lui.

— Sir Oliver !

Il sursauta et aperçut Jasper Leigh.

— Je t'ai dit que Sir Oliver était mort, fit-il. Appelle-moi Oliver-Reis ou Sakr-el-Bahr. Que désires-tu ?

— Vous demander si vous estimez que je vous ai servi fidèlement.

— Je ne l'ai pas nié, répondit Oliver.

— Non, certes, mais vous ne l'avez jamais ouvertement reconnu. Lorsque vous étiez blessé, j'aurais pu vous trahir, cingler vers l'embouchure du Tage.

— Tu n'aurais pas vécu longtemps après cet exploit, ricana le Reis.

— Qui sait ? Peut-être aurais-je réussi à rendre le navire aux Espagnols.

— Qui t'auraient renvoyé ramer sur les galères de Sa Majesté Catholique, dit Oliver. Mais il ne s'agit pas de cela. Tu as tenu ta promesse, je tiendrai la mienne. Je te ferai conduire dans un port franc d'où tu pourras regagner l'Angleterre.

Jasper Leigh se grattait la tête d'un air penaud.

— J'aimerais autant n'y pas retourner, dit-il.

— Tu crains aussi qu'on t'y pende ?

— On ne sait jamais. Je préfèrerais demeurer avec vous. Je puis manœuvrer un navire sur l'Océan. Peut-être mes services...

— Tu deviendrais un renégat, tout comme moi ? coupa Oliver.

— Un renégat, grogna le marin, le mot ne veut pas dire grand'chose. Cela dépend de quel côté de la barricade on se trouve lorsqu'on le prononce.

— Tu ne pourrais plus boire de vin ou de liqueurs spiritueuses.

— Il y a des compensations, répondit Jasper.

Sakr-el-Bahr réfléchissait. Certes, il ne lui déplaisait pas d'avoir auprès de lui un homme de sa race, cet homme fût-il un fieffé coquin.

— Soit, dit-il enfin. Tu seras Musulman et tu deviendras l'un de mes lieutenants. Tout ira bien si tu es fidèle, Jasper. Au premier soupçon de trahison, tu te balanceras au bout d'une vergue.

Le marin, ému, se pencha et porta à ses lèvres la main de Sir Oliver.

— Vous avez eu pitié de moi, quoique je ne l'aie point mérité, dit-il d'une voix rauque. Je vous serai fidèle et, désormais, ma vie vous appartient.

Sakr-el-Bahr serra la main du capitaine. Jasper s'éloigna, touché jusqu'au fond du cœur et jurant de payer un jour la dette de reconnaissance qu'il venait de contracter.

CHAPITRE VII

MARSAK-BEN-ASAD

Il ne fallut pas moins de cent chameaux pour transporter la cargaison du navire hollandais du môle à la Kasbah.

Sakr-el-Bahr avait organisé le cortège.

Il n'ignorait pas à quel point la foule musulmane se plaisait à contempler de somptueux défilés. Les habitants d'Alger éprouvaient d'ailleurs une admiration enthousiaste pour le corsaire qui, abandonnant la Méditerranée, s'était risqué sur la mer océane et revenait vainqueur.

Un groupe de corsaires ouvrait la marche. En cafetan court et cotte de mailles, les hommes de Sakr-el-Bahr portaient le casque d'acier dont la pointe émergeait de l'enroulement du turban. Leurs ceintures étaient garnies de coutelas.

Derrière, chargés de chaînes, venaient les cent prisonniers hollandais, puis un autre détachement de corsaires précédant immédiatement les chameaux.

Enfin, suivi de ses lieutenants, Sakr-el-Bahr, en turban de drap d'or, chevauchant un étalon blanc.

Dans les rues étroites, bordées de maisons blanchies à la chaux, aux murs nus percés de meurtrières, les habitants s'étaient rassemblés sur le seuil des portes pour voir passer le cortège. Mais, sur les quais, les places, la foule se pressait pour acclamer les corsaires.

Tandis que les prisonniers étaient conduits à l'intérieur du souk des esclaves, le reste de la colonne se dirigeait vers la Kasbah. Après la grande porte, dans la cour, un dais avait été élevé, sous lequel se tenait le pacha Asad-ed-Din. Les corsaires s'immobilisèrent, les chameaux s'agenouillèrent devant le maître dont le turban blanc était orné d'un croissant taillé dans une grosse émeraude. A droite et à gauche d'Asad se tenaient le vizir Tsamani et Marsak.

Le pacha considérait d'un air sombre et pensif les richesses accumulées devant lui. Il songeait aux paroles de Fenzileh. Cependant, lorsqu'il aperçut Sakr-el-Bahr, ses yeux s'allumèrent, et il se leva pour lui souhaiter la bienvenue.

Le Reis avait mis pied à terre. Il marcha vers le pacha, suivi par son lieutenant Ali et un autre corsaire à la barbe rouge qui ressemblait étrangement au capitaine Leigh.

Le Faucon des Mers se prosterna devant le prince.

— La bénédiction d'Allah et la paix sur toi, ô mon maître, dit-il.

— Sur toi la bénédiction et la paix, répondit le vieillard, qui se pencha pour relever le Reis et le féliciter de sa victoire.

On déchargeait les chameaux. A mesure, les coffres et les couffins étaient apportés aux pieds du pacha qui en admirait le contenu. Puis, toutes ces richesses rejoignirent le trésor, et Tsamani fut invité à les inventorier, afin que les corsaires qui avaient participé au combat pussent recevoir leur part du butin, ainsi qu'il était arrangé par une sorte de contrat de partage. Un vingtième des prises revenait à Sakr-el-Bahr.

Lorsque les corsaires et la caravane eurent quitté la cour de la Kasbah, le pacha demeura avec Marsak et ses janissaires, Sakr-el-Bahr, Ali et Jasper. Le corsaire présenta son nouvel officier à Asad, comme un infidèle sur qui la grâce d'Allah était descendue. Combattant courageux et marin habile, il offrait ses services à l'Islam, Sakr-el-Bahr les avait acceptés et priait son maître de confirmer le nouveau lieutenant dans la charge de son grade.

Tout de suite, Marsak protesta, s'exclamant qu'il y avait déjà trop d'Infidèles parmi les soldats de la vraie Foi, et que Sakr-el-Bahr se révélait présomptueux en engageant lui-même de nouveaux renégats.

Le Reis jeta sur le jeune homme un regard de mépris.

— Tu prétends qu'il est présomptueux de gagner un homme à la Foi, répéta-t-il. Ignores-tu les prescriptions du Livre, ô fils d'Asad ? Non seulement tu blasphèmes, mais tes paroles sont des injures à l'égard de ta propre mère.

Interdit, Marsak ne répondit pas, et Asad

hocha la tête d'un air de satisfaction. Puis il confirma Jasper Leigh dans sa charge et le renvoya avec Ali, tandis que les janissaires allaient monter la garde à l'entrée de la Cour.

Asad resta seul avec son fils et Oliver-Reis qu'il invita à s'asseoir près de lui pour partager son repas. Il demanda alors à Sakr-el-Bahr de raconter lui-même son voyage.

Lorsque Oliver eut terminé son récit, Marsak posa immédialement une question.

— Etait-ce seulement pour enlever ces deux prisonniers que tu as entrepris ce périlleux voyage ?

— C'était dans mes intentions, répondit Oliver, mais je cherchais aussi l'occasion de servir mon maître. Le résultat de mon expédition en fournit la preuve.

— Tu ne savais pas que ce navire hollandais couperait ta route, insista Marsak.

— Allah ne l'ignorait pas, et Allah est plus savant, répondit Oliver, très calme.

Asad approuvait de la tête.

— Cependant, poursuivit Marsak, qui avait retenu les recommandations de sa mère, il est une chose que je ne comprends pas. Pourquoi n'as-tu pas capturé cinquante fois plus de prisonniers ? Othmani t'a pressé de le faire et tu as refusé.

Asad releva la tête, d'un air méfiant.

— Est-ce vrai ? demanda-t-il.

Sakr-el-Bahr répondit du tac au tac :

— Et si c'était vrai, ô mon maître ? Othmani

était-il autorisé à me donner des ordres ? Alors, qu'il commande à ma place.

— Tu es prompt à te laisser aller à la colère ! dit Asad.

Oliver s'était levé.

— Pourquoi aurais-je obéi à Othmani ? répéta-t-il, feignant l'indignation. N'es-tu pas satisfait du résultat de mon expédition ? Est-ce que je ne connais pas mieux qu'Othmani les hommes de mon pays ? Qui aurait encouru le blâme si nous avions échoué ? Dois-je être critiqué, après une victoire, par un homme qui n'a pas encore un poil de barbe au menton ?

Le prestige du Reis était tel qu'Asad céda tout de suite et l'apaisa du geste. Oliver attendait ce signe de réconciliation et lorsqu'il parla de nouveau, ce fut à voix basse, sur un ton respectueux.

— Pardonne-moi, ô mon maître. Je me suis laissé emporter par la colère parce que j'ai le sentiment de t'avoir servi fidèlement, parce que j'ai versé mon sang dans cette expédition et que ma poitrine porte une plaie à peine fermée, reçue pour la gloire d'Allah et la tienne. Où sont tes blessures, Marsak ?

Le jeune homme ne répondit pas, et le vieillard se mit à rire doucement.

— Apaise-toi, dit-il au corsaire, et reprends ta place auprès de moi. Je n'ai pas été très juste à ton égard.

— Tu es une source de justice, ô mon maître, répondit Oliver. Aussi te dirai-je pourquoi j'ai

enlevé ces deux prisonniers. Ils étaient mes ennemis avant que j'aie quitté mon pays pour entreprendre le long voyage qui m'a mené jusqu'à toi. J'ai voulu me venger. Ces prisonniers n'ont pas été conduits au souk des esclaves. Ils sont encore à bord de la caraque espagnole, et j'ai l'intention de te demander une faveur, si tu juges que je la mérite au nom des services que je t'ai rendus.

— Parle, mon fils, dit le pacha.

— Je voudrais, demanda Oliver, que ces prisonniers me fussent laissés.

Asad fronça les sourcils.

— Je voudrais qu'il me fût possible de le permettre, dit-il, mais tu connais la loi ; personne ne peut s'approprier la moindre part du butin commun avant que le partage traditionnel ait été fait.

— La loi ? dit le Reis. N'es-tu pas la loi, ô mon maître ?

— Non. La loi est au-dessus du pacha, qui doit être le premier à l'observer. Fais conduire ces deux esclaves au souk. Ils seront vendus demain à la criée, avec les autres.

Sakr-el-Bahr allait insister lorsqu'il vit, dans l'ombre, briller le regard de Marsak, et il prit un air d'indifférence.

— Fixe toi-même, ô Asad, dit-il, le prix que je dois payer et je verserai la somme au trésor commun.

Le pacha secoua la tête.

— Je ne puis fixer un prix. S'il était trop

élevé, ce ne serait point juste à ton égard ; trop bas, ce ne serait point juste pour ceux qui auront demain le droit d'enchérir. Fais conduire tes prisonniers au souk, Sakr-el-Bahr.

— Il en sera fait comme tu le désires, ô mon maître, répondit Oliver.

Il prit congé du pacha, quelques minutes plus tard, pour donner l'ordre que Rosamonde et Lionel fussent conduits au souk, mais gardés à part, jusqu'à l'heure de la criée, par les deux Nubiens.

CHAPITRE VIII

MÈRE ET FILS

Très tôt le lendemain matin, Briskaine — qui avait été longtemps le premier lieutenant de Sakr-el-Bahr — se présenta au pacha. Il venait d'aborder au port, avec une galère qui ramenait un jeune Maure établi en Espagne et capturé sur une barque de pêche. Le cousin du Maure, employé au service du Trésor Espagnol, à Malaga, lui avait révélé qu'une galère de Sa Majesté Catholique se préparait à prendre la mer pour transporter à Naples l'or destiné à la solde des troupes qui y tenaient garnison. La galère ne serait pas escortée. Elle suivrait les côtes d'Espagne, de France et d'Italie afin d'éviter une attaque des Barbaresques. Elle quitterait Malaga dans une semaine.

Asad remercia Briskaine et le jeune Maure à qui il promit une récompense si la galère était capturée, puis il manda aussitôt Sakr-el-Bahr, tandis que Marsak, présent à l'audience, se hâtait d'aller informer sa mère que le pacha allait confier au renégat une importante et fructueuse mission.

La Sicilienne, suivie de son fils, se hâta vers la pièce où Asad s'était retiré.

— Que m'a-t-on annoncé, ô mon maître? s'écria-t-elle. Vas-tu envoyer Sakr-el-Bahr contre cette galère d'Espagne?

Le pacha releva lentement la tête.

— Connais-tu quelqu'un qui soit capable de le remplacer? demanda-t-il d'un ton de mépris.

— Je connais quelqu'un que tu devrais préférer à un aventurier étranger, répliqua-t-elle. Quelqu'un de ton sang, quelqu'un qui ne tentera pas de retenir indûment une part du butin.

— Qui est ce héros? demanda Asad sans s'émouvoir.

— Marsak! cria-t-elle, saisissant le bras de son fils. Souffriras-tu qu'il passe sa jeunesse dans la mollesse et l'oisiveté? Hier soir, ce renégat l'a humilié en le défiant de montrer des cicatrices. Ton fils sera-t-il blessé dans les jardins de la Kasbah? Pourquoi n'apprendrait-il pas le métier des armes afin d'être digne de succéder à son père?

— Le Sultan de Stamboul désignera mon successeur, et il choisira le plus digne, remarqua tranquillement Asad.

— Comment le Sultan pourrait-il désigner ton fils si tu n'as rien fait pour l'instruire du gouvernement et de la guerre? La honte sur toi, ô père de Marsak!

— La patience sur moi, grogna le vieillard, afin que je supporte tes criailleries. Marsak est encore jeune.

— A son âge, tu courais les mers, sous Ochali-Reis.

— A son âge, par la faveur d'Allah, j'étais plus grand et plus vigoureux que lui. Je ne veux pas l'envoyer sur la mer avant que la force d'un homme lui soit venue.

— Regarde-le, cria Fenzileh. Il est un homme, Asad. Il est temps qu'il porte un cimeterre et qu'il s'accoutume à arpenter la poupe d'une galère.

— Il doit apprendre à obéir, dit Asad, avant de prétendre à commander.

— Comment apprendrait-il le métier des armes, si tu refuses de lui confier une mission ?

Asad, excédé, perdait patience.

— Prétends-tu qu'il est capable, à sa première sortie, de remporter une victoire pour l'Islam ? Réponds ?

— Non, ô mon maître !

— Alors il partira sous les ordres du meilleur de mes lieutenants : Sakr-el-Bahr.

— Et ton fils sera le serviteur de cet homme ?

— Non, l'élève.

— Si j'étais le père d'un fils, ô mon maître, dit amèrement Fenzileh, je ne laisserais à personne le soin de l'instruire. Prends le commandement de cette expédition et Marsak sera ton lieutenant.

Le pacha, un instant interdit, fronça les sourcils.

— Je suis trop vieux, dit-il enfin. Voici deux ans que je n'ai pas mis le pied sur la poupe

d'une galère. Non, Sakr-el-Bahr commandera. Si Marsak veut partir, il partira avec lui.

— O mon maître... dit Fenzileh.

Mais elle s'interrompit : un Nubien venait d'entrer, annonçant que Sakr-el-Bahr attendait, dans la cour, les ordres du pacha. Asad se leva, écarta d'un geste Fenzileh et sortit de la pièce, laissant la Sicilienne interdite et furieuse. Elle s'approcha de la fenêtre et, contre les persiennes, elle entendit la conversation des deux hommes.

— Quand peux-tu partir, ô mon fils ? demanda Asad.

— Aussitôt que ton service et celui d'Allah l'exigeront, répondit Oliver.

Le pacha posa la main sur l'épaule du corsaire en un geste d'affection.

— Sois prêt à quitter le port demain, au lever du soleil.

Le Reis s'inclina.

— Je vais immédiatement donner des ordres, dit-il.

— Combien emmènes-tu de galères ?

— Une seule ; ma galère capitane. Elle suffit pour capturer une galère espagnole. Ainsi, je pourrai mieux la surprendre qu'avec une escadre.

— Bien, mon fils, tu es aussi avisé que courageux. Que la bénédiction d'Allah te suive et te protège. Mais il est une chose dont je voulais te parler. Mon fils Marsak approche de l'âge d'homme. Je désire qu'il t'accompagne dans

cette expédition afin que tu l'instruises des choses de la mer, comme je l'ai fait pour toi, naguère.

— Pourquoi, ô mon maître, demanda humblement Oliver, n'instruirais-tu pas toi-même ton fils, ô bouclier de l'Islam ?

— Toi aussi ? dit Asad, pensif.

— D'autres y ont donc pensé ? répondit Oliver. Il n'est pas de plus grand honneur pour ton fils que d'aller au combat sous tes ordres.

Le pacha, les paupières à demi fermées, lissait sa barbe blanche.

— Tu me tentes, par Allah ! murmura-t-il.

— Je ferai plus... répondit le Reis.

— Non, coupa soudain Asad : je suis trop vieux. Le lion décrépit ne chasse pas la jeune gazelle, et le soleil s'est couché sur mon dernier combat. Tu emmèneras Marsak, tu le ramèneras sain et sauf.

— Je ne reviendrai pas sans lui, répondit Oliver.

Il prit congé du pacha et, malgré son dépit à la pensée du voyage et du compagnon qu'on lui imposait, il alla ordonner à Othmani d'armer la galère capitane : trois cents rameurs et trois cents corsaires.

Asad-ed-Din regagna lentement la pièce que Fenzileh et son fils n'avaient pas quittée et il leur répéta ses ordres.

— O soleil de ma vie... commença Fenzileh, tel est donc le poids de mes conseils : il est aussi léger que celui de la poussière de tes babouches.

— Il est beaucoup plus léger, répondit Asad, en un brusque accès d'humeur. Demain, à l'aube, Marsak s'embarquera avec Sakr-el-Bahr, le rempart et la javeline d'Allah.

Marsak, très pâle, s'était levé. Il fit un pas vers son père.

— Lorsque je prendrai la mer en compagnie de ce fils de chien, dit-il, il sera à la place qui lui convient : au banc des rameurs.

Asad poussa une sorte de rugissement et son visage se transforma soudain en un masque de colère terrible.

— Par la barbe du Prophète ! cria-t-il. Ai-je bien entendu ?

Il marcha sur son fils. Fenzileh se jeta entre les deux hommes, comme une lionne qui défend son petit. Le pacha, tremblant de rage, la saisit aux épaules et l'écarta brutalement. Elle alla tomber sur un divan.

— La malédiction d'Allah sur toi ! cria-t-il. Cette chatte d'enfer qui t'a porté t'a donc appris à résister à la volonté de ton père ? Tu dis ce que tu veux faire, ce que tu ne veux pas faire ! Par le Koran, j'ai supporté trop longtemps vos insolences. Demain tu partiras. Un mot de plus et tu seras enchaîné au banc des rameurs où le fouet t'enseignera l'obéissance.

Terrifié, Marsak avait reculé jusqu'au mur, mais Fenzileh n'avait pas abandonné l'espoir de gagner une nouvelle bataille.

— Je prierai Allah d'éclairer ton esprit, ô père de Marsak, gémit-elle. Il te fera voir la dif-

férence entre ceux qui t'aiment et ceux qui abusent de ta confiance.

— Te tairas-tu ?

— Je ne me tairais pas même sous le fouet, protesta la Sicilienne. Ce fils de chien n'a-t-il pas ramené deux esclaves qu'il n'a pas envoyés au souk, parce qu'il a l'intention de les garder ? Et il y a une femme très belle, de cette beauté diabolique des filles du nord. Et tu continues de protéger cet homme qui viole la loi ?

Il marcha vers elle et la prit aux poignets. Elle se tut.

— Ayoub ! appela le pacha.

Livide de peur, Fenzileh comprit qu'elle était allée trop loin.

— O mon Seigneur ! gémit-elle. O source de ma vie ! Ne te laisse point aller à la colère ! Que vas-tu faire ?

— Ce que j'aurais dû faire dix ans plus tôt, grogna Asad : te faire fouetter jusqu'au sang. Ayoub !

Elle se traînait à ses pieds, embrassant ses genoux et, touché par cette humilité, le vieux pacha sentit fondre sa colère. Lorsque Ayoub, l'intendant de Fenzileh, se présenta, il le renvoya du geste.

— Voici l'attitude qui te convient, ô mère de Marsak ! dit-il.

Se dégageant de l'étreinte de Fenzileh, il tourna sur ses talons et sortit de la pièce.

La Sicilienne demeura longtemps immobile,

accroupie. Enfin, elle leva la tête et regarda son fils, qui n'avait pas bougé.

— Qu'allons-nous faire ? gémit-elle. Ce chien l'a enchanté. Il triomphe.

— Pour triompher, il faut qu'il vive, murmura le jeune homme. Pourquoi n'envisagerions-nous pas le seul moyen qui nous reste ?

— J'y ai pensé, dit-elle à voix basse. Mais le risque est grand... ô Marsak ! On sait que nous souhaitons sa mort et on nous accusera. Le peuple l'aime, ce fils de chien. Il demandera justice. Si ton père mourait demain, Sakr-el-Bahr serait proclamé pacha d'Alger par acclamation populaire.

Marsak voua le renégat à toutes les horreurs de l'enfer et prononça toutes les malédictions qu'il savait.

— Il est inutile de le maudire, interrompit enfin la Sicilienne. Il y a peut-être un moyen.

Elle frappa dans ses mains et demanda que l'on préparât sa litière.

— Nous allons au souk, dit-elle, voir les esclaves qu'il a ramenés. Peut-être trouverons-nous là le moyen de perdre ce fils de chien.

CHAPITRE IX

CONCURRENTS

La petite place qui s'étend devant les portes du souk des esclaves était couverte d'une foule nombreuse et bruyante. Berbères en manteaux de poil de chèvre, Arabes en burnous blancs, Kabyles, Maures, Juifs et Levantins. Un vendeur d'eau fraîche, son outre sur l'épaule, agitait sa clochette. A l'ombre du mur du souk, des mendiants et des infirmes demandaient l'aumône.

Ceux qui étaient connus du gardien de la porte et susceptibles d'acheter des esclaves étaient admis dans la cour intérieure du souk : un espace au sol nu, enclos entre quatre murs couleur de poussière.

La criée n'avait pas encore commencé, et les rares marchands qui avaient eu le privilège d'être admis à l'intérieur tentaient de vendre de la laine, des fruits, des épices et des vases de cuivre martelé.

Au centre de la cour, un puits était creusé, entouré d'une margelle élevée composée de trois

marches sur lesquelles des acheteurs éventuels étaient assis.

Le mur qui faisait face au nord était percé d'ouvertures fermées de rideaux, devant lesquelles des corsaires armés montaient la garde. On entendait, derrière, le murmure des esclaves qui allaient être vendus à la criée.

Soudain, sur la place extérieure, une rumeur s'éleva. Un groupe de six gigantesques Nubiens débouchait de la rue de la Kasbah en criant : « Place ! Place ! » Armés de bâtons, ils repoussaient les curieux, frayant un chemin à ceux qui les suivaient.

— Place à Asad-ed-Din, l'exalté d'Allah !

La foule se serra contre les murs et le pacha, monté sur une mule blanche, apparut, accompagné de son vizir Tsamani et entouré de ses janissaires en robe noire, armés de cimeterres nus.

Soumis à la loi comme le plus obscur de ses sujets, le pacha mit pied à terre devant la porte du souk. Il entra et aussitôt appela du geste Ali, le lieutenant de Sakr-el-Bahr chargé de la surveillance des prisonniers. Asad manifesta son intention de voir les captifs.

On tira les rideaux de poil de chameau et les prisonniers apparurent, massés sur des gradins : plusieurs centaines de misérables, capturés par Sakr-el-Bahr et Briskaine : Anglais blonds, Français, Italiens et Espagnols bruns et basanés ; Nègres et Levantins. Quelques-uns portaient de riches vêtements, mais la plupart

étaient en loques. Tous paraissaient indifférents et découragés.

Le regard du pacha se déplaça lentement le long des gradins, se posa un instant sur une jeune Espagnole aux cheveux de jais, puis s'arrêta brusquement.

Sur le gradin supérieur, Asad vit une femme d'une beauté éblouissante : grande et svelte, elle avait une peau blanche comme le lait, et ses yeux étaient pareils à deux sombres saphirs ; ses cheveux blonds avaient l'éclat de l'or sous les rayons ardents du soleil. Elle portait une robe blanche.

Asad-ed-Din se tourna vers Ali.

— Quelle est cette perle ? Et qui l'a jetée sur ce fumier ? demanda le pacha.

— C'est la femme que mon maître Sakr-el-Bahr a ramenée d'Angleterre, répondit le corsaire.

Lentement, les yeux d'Asad vinrent se poser de nouveau sur Rosamonde dont les joues s'enflammèrent sous l'insistance de ce regard insultant.

— Qu'on l'amène ! dit enfin le pacha.

Ecartant les nègres qui allaient la saisir aux poignets, elle descendit les degrés, la tête haute et s'arrêta devant Asad, pensif, que Fenzileh avait sournoisement poussé à aller voir la belle prisonnière du Reis. D'abord attiré par la curiosité, le pacha, subjugué, contemplait la fille du Nord.

— Les voies d'Allah sont mystérieuses, sou-

pira-t-il. Comment a-t-Il pu souffrir qu'une fleur si belle naquît dans le jardin des Infidèles ?

— Dans l'espoir qu'elle serait un jour cueillie par un Musulman, murmura l'astucieux Tsamani.

— Le Livre dit que les croyants ne doivent point frayer avec les filles des Infidèles, soupira Asad.

— Allah est grand, répondit le vizir ; ce qui a été peut être encore...

— Tu parles de Fenzileh, coupa Asad ; mais je l'ai convertie à la vraie Foi.

— Pourquoi n'en serait-il pas encore ainsi ? murmura l'insidieux ministre qui détestait la Sicilienne et espérait voir remonter son crédit si le pacha choisissait une autre favorite.

— Elle est blanche comme les neiges de l'Atlas, douce comme les dattes du Tafilalet, murmura le vieil Asad, les yeux brillants.

Puis, soudain :

— Mais tout le monde a vu son visage découvert ! dit-il d'une voix sèche.

Une autre voix, dure elle aussi, s'éleva, tout près du pacha : celle de Fenzileh.

— Qui est cette femme ? demanda-t-elle.

Le pacha et son vizir se retournèrent. La Sicilienne, voilée, était suivie de Marsak et d'Ayoub, l'intendant de sa maison.

Asad, les sourcils froncés, furieux que Fenzileh ait osé venir le braver au souk, ne répondit pas à la question.

— Est-ce l'esclave ramenée par Sakr-el-Bahr ?

poursuivit la Sicilienne. Non, sans doute, car on m'avait parlé d'une femme très belle et celle-ci est trop grande et sa peau est jaune.

Asad se laissa prendre au piège, mais il répondit d'une voix que la colère faisait trembler.

— J'avais déjà observé, dit-il à Fenzileh, que tu devenais dure d'oreille et voici que ta vue baisse, maintenant. Assurément, tu vieillis. Regagne ta litière. Il n'est pas convenable que tu te mêles à la foule. Rentre dans ta maison que tu n'aurais pas dû quitter sans ma permission.

Elle obéit sans murmurer et regagna sa litière.

Asad attendit impatiemment que la Scilienne ait quitté le souk, puis il se pencha vers son vizir.

— Elle devient chaque jour plus présomptueuse à mesure qu'elle vieillit, dit-il, et Allah ne détournerait point ses faveurs de nous si nous la remplacions.

Il jeta un long regard vers les gradins.

— As-tu observé, ô Tsamani ! reprit-il, avec quelle grâce elle marche ? Elle a la noblesse de mouvements d'une jeune gazelle.

— Tout est possible à Allah, dit sentencieusement le vizir. Ce qui est écrit est écrit.

— Reste, Tsamani, pour la criée, et achète-la. Nous la convertirons à la vraie Foi.

— Et le prix, ô mon maître ? demanda le vizir.

— Je t'ai ordonné de l'acheter, même si les enchères devaient monter jusqu'à mille sequins.

Ebloui, Tsamani vit s'éloigner son maître et

demeura un instant comme paralysé par l'importance de la somme. Mais il importait de se procurer les pièces d'or. Le « dalal » — fonctionnaire chargé de la vente — ne délivrerait pas d'esclave avant d'avoir reçu la somme fixée par les enchères : c'était la loi, et le pacha lui-même y devait obéir. Mais la criée ne commencerait pas avant une heure et Tsamani, fendant la foule, se dirigea vers la Kasbah pour y aller prendre les mille sequins.

Dans la grande cour du palais, il rencontra Ayoub, l'intendant de Fenzileh, un eunuque ventru que la Sicilienne avait apposté afin qu'il attendît Tsamani pour s'informer de l'humeur d'Asad.

— Sur toi la faveur d'Allah, ô Tsamani, dit Ayoub. Quelles sont les nouvelles ?

— Elles ne sont pas de nature à réjouir ta maîtresse, dit le vizir qui détestait autant Ayoub que la favorite. Va lui dire que mon maître m'a chargé d'acheter la femme infidèle. Il la convertira à la vraie Foi, et il l'épousera. Je payerai jusqu'à mille sequins pour ce joyau. Va et porte ce message à ta maîtresse, ô père du vent, et qu'Allah arrondisse encore ta panse.

Atterré et tremblant de rage impuissante, Ayoub se rendit dans l'appartement de Fenzileh. A la nouvelle de l'intention d'Asad, la Sicilienne s'emporta, puis, abattue, elle s'accroupit sur un divan.

— Il faut agir, Ayoub, dit-elle, après un long silence, ou je suis perdue avec mon fils, et tu

seras perdu avec nous. Par Allah, je me demande si Sakr-el-Bahr n'a pas amené cette fille en songeant qu'elle plairait à Asad ? Il faut déjouer cette manœuvre. Va a la criée et renchéris sur l'offre de Tsamani. Je vais te remettre un sac d'or avec mille deux cents sequins. Le vizir n'en aura apporté que mille et il ne pourra interrompre les enchères pour prévenir son maître. Lorsque nous tiendrons cette fille de l'enfer...

— Mais, ô ma maîtresse, que dira Asad ?

— C'est à moi que tu obéis, coupa Fenzileh. Sur moi pèsera la responsabilité. Je vais te donner l'or, en réunissant tout ce que je possède.

Ayoub se tut, étendit les mains en signe d'obéissance.

CHAPITRE X

LA CRIÉE

Une aigre sonnerie de trompettes annonça la criée.

Les marchands, pliant rapidement leurs légers éventaires, laissèrent aux acheteurs les degrés de marbre du puits central. La foule se rangea contre le mur du fond, opposé au bâtiment où l'on avait enfermé les captifs.

Des nègres aspergeaient le sol d'eau, avec de grosses bottes de feuilles de palmiers qu'ils trempaient dans des baquets. Le « dalal » et ses deux assesseurs s'avancèrent au centre de la cour : ils étaient vêtus de djeballahs blanches et coiffés d'un turban blanc. Le fonctionnaire qui allait remplir la charge de vendeur au nom du pacha étendit les bras et, les mains ouvertes, chanta une sorte de mélopée appelant la bénédiction d'Allah sur la criée des esclaves. La foule, muette, respectueuse et figée, attendit la fin de la prière, puis se remit à murmurer.

Aussitôt le dalal se tourna vers les gradins où se tenaient les prisonniers, et la vente commença.

Deux vigoureux Nubiens qui se ressemblaient comme des frères jumeaux furent amenés au centre de la cour et le dalal les présenta aussitôt, vantant leur force, leur santé, le parti qu'en pourrait tirer un acheteur éventuel.

Ali, le lieutenant de Sakr-el-Bahr, annonça qu'il était preneur : il manquait de rameurs pour les galères du Reis.

— Ils sont nés pour ramer vigoureusement, répondit le dalal d'un ton solennel. Quelle est ton offre, ô Ali ?

— Deux cents sequins pour les deux.

Le dalal se mit à marcher dignement autour de la cour, suivi par les deux Nubiens.

— Qui offre cinquante sequins de plus ? répétait-il.

Un Maure sortit de la foule et arrêta le cortège d'un geste de sa main levée, puis il tâta longuement les muscles des deux nègres, examina leurs dents.

— Deux cent vingt, déclara-t-il.

Le dalal se remit en marche, criant la dernière enchère. Lorsqu'il eut accompli un tour complet il s'arrêta devant Ali.

— Par le Koran, dit-il, ô vaillant Ali, ces hommes valent bien davantage. Offres-tu trois cents sequins ?

— Deux cent trente !

— O Hamet ! poursuivit le dalal, tourné vers le Maure, il offre deux cent trente.

Sans répondre, Hamet rentra dans la foule, marquant ainsi qu'il abandonnait la partie.

— Les deux Nubiens sont à toi, ô Ali ! dit le dalal.

Aussitôt les deux scribes qui suivaient se présentèrent devant Ali pour obtenir le règlement de la vente.

— Attendez, dit Ali. J'ai l'intention d'acheter d'autres esclaves. Je paierai tout ensemble. Je veux aussi celui-là.

Du geste, il montrait Lionel qui se tenait debout près de Rosamonde.

Le dalal considéra le jeune Anglais d'un air méprisant, puis il ordonna qu'on l'amenât au centre de la cour. Lionel tenta de protester puis céda rapidement.

— Veux-tu aussi celui-là pour manier une rame, ô Ali ? cria Ayoub, l'intendant de Fenzileh, tandis qu'un gros rire s'élevait de la foule.

— Pourquoi pas ? répondit Ali, mais je n'ai pas l'intention de le payer cher.

— Il est jeune et en excellente santé. Quelle est ton offre, ô Ali ? Cent sequins ?

— Cent sequins pour cette peau et ces os ? répondit Ali. O père des illusions, j'offre cinq sequins.

La foule rit de nouveau, mais le dalal, roidi dans sa dignité, feignit d'ignorer le sarcasme.

— Tu plaisantes, ô mon maître, répondit-il gravement. Regarde-le.

Il fit un signe au corsaire qui gardait Lionel. L'homme fendit le pourpoint d'un coup de poignard et les épaules du jeune Anglais apparurent. Lionel tenta de se dégager de l'étreinte.

— Vois comme il est solide, cria le dalal. Et il est jeune.

— Il n'est pas très docile, répondit froidement Ali. Cinq sequins.

Sans répondre, le dalal se mit en marche pour présenter Lionel.

— Cinq sequins ! disait-il ; on m'offre cette somme dérisoire pour ce jeune Franc. O Ayoub ! O Hamet ! n'offrez-vous pas dix sequins ?

Personne ne bougea. L'attitude de Lionel, ses yeux hagards, en disaient long à des acheteurs expérimentés : ils n'en auraient pas pour leur argent ; l'esclave serait difficile à soumettre.

Le dalal, découragé, revint s'arrêter devant Ali.

— Il est à toi, ô Ali ! dit-il. Qu'Allah te pardonne ton avarice !

Tandis que l'on entraînait Lionel vers le coin où attendaient les deux Nubiens, le gros Ayoub s'approcha du dalal et lui murmura quelques mots à l'oreille. Le dalal approuva de la tête et ordonna que Rosamonde fût amenée dans l'enceinte.

Elle ne se défendit pas. Elle marchait comme une somnambule.

Aussitôt le dalal entonna les louanges de la prisonnière.

Le Maure qui avait marchandé les deux Nubiens sortit de la foule et, tout de suite, offrit cent sequins.

— C'est trop peu ! cria le dalal. Regarde son visage de lait, ô Hamet !

— Cent cinquante sequins.

— Dérisoire, ricana le dalal. Une femme digne du harem du Sultan. Sa bouche est plus rouge que la fleur sanglante du grenadier, ô Hamet !

Tsamani jugea que le moment d'intervenir était venu.

— Trois cents sequins, dit-il, avec l'intention d'en finir.

— Quatre cents ! cria Ayoub, furieux.

Le Maure secoua la poussière de ses babouches et rentra dans la foule.

— Quatre cents sequins pour une fille franque ! grogna-t-il. Ils sont fous !

Cependant, les enchères montaient, poussées par Ayoub et Tsamani. Elles atteignirent rapidement huit cents sequins.

— Neuf cents ! cria Ayoub.

— Mille ! dit le vizir.

— Mille cent ! renchérit Ayoub.

Tsamani demeura interdit, comme pétrifié. Il n'avait pas prévu une offre qui dépasserait mille sequins, contenu du sac d'or qu'il avait apporté. Asad avait fixé ce prix. Si le vizir quittait le souk pour consulter son maître, la femme serait vendue avant qu'il revînt. D'autre part, la loi voulait que l'acheteur payât avant de quitter le marché.

Le vizir se tourna brusquement vers le dalal.

— Par la barbe du Prophète, cette vessie gonflée de vent n'a pas l'intention d'acheter. Qui a

jamais entendu parler d'une offre dépassant mille sequins, pour une femme ?

Ayoub ne daigna pas répondre : il jeta aux pieds du dalal un sac d'or.

— Voici qui prouve mon intention d'acheter et de payer sur-le-champ, dit-il enfin, comme le veut la loi. Dois-je compter mille cent sequins, ô dalal ?

— Oui, si le vizir Tsamani se déclare satisfait.

— Sais-tu au nom de qui j'ai voulu acheter, ô Ayoub ? dit Tsamani. Pour le pacha Asad-ed-Din, l'exalté d'Allah. Que diras-tu pour te défendre lorsqu'il t'accusera d'avoir surenchéri sur l'offre de son représentant ?

Ayoub étendit les bras et agita ses mains grasses.

— Je l'ignorais, dit-il. et ce sera ma seule défense.

Cependant, le dalal, soucieux des devoirs de sa charge, criait :

— Mille cent sequins pour la fille franque. Es-tu satisfait, ô vizir ?

— Puisque Allah le veut ! soupira Tsamani.

— Alors, la fille franque est...

Une voix forte sortit de la foule, vers la porte du souk, et cette voix cria :

— Mille deux cents sequins pour la fille franque !

Le dalal avait considéré que la limite de la folie était atteinte et cette nouvelle enchère lui fit perdre son sang-froid. Il s'interrompit et, les yeux écarquillés, la barbe tremblante, il se

tourna en même temps que la foule vers l'endroit d'où la voix s'était élevée. Les spectateurs s'écartaient, livrant passage à Sakr-el-Bahr.

Rosamonde n'avait, jusqu'alors, manifesté aucun intérêt pour les enchères qui décidaient de son sort, mais elle reconnut la voix d'Oliver et elle comprit qu'il avait attendu le moment propice pour l'emporter sur le dernier enchérisseur et faire d'elle son esclave.

Elle ferma les yeux, et pria que le renégat ne réussît pas dans sa cruelle entreprise.

Le dalal avait maîtrisé son émotion. Eperdu, il cria la gloire d'Allah qui envoyait au souk de riches acheteurs.

— Tu as entendu, ô Ayoub ! ajouta-t-il. Mille deux cents sequins.

— Mille trois cents ! dit Ayoub, inquiet.

— Cent sequins de plus, dit tranquillement le Reis.

— Mille cinq cents ! hurla Ayoub d'une voix aiguë.

Il atteignit ainsi la limite fixée par Fenzileh. Le sac ne contenait pas un sequin de plus.

—Encore cent, ô dalal ! dit Oliver.

Tsamani se frottait les mains, oubliant sa défaite à la pensée que le gros Ayoub était vaincu à son tour.

— Mille six cents sequins d'or, cria le dalal. Que dis-tu, ô Ayoub ?

— Je dis, ricana Ayoub, qu'il l'emporte par la faveur des démons et que je dois m'incliner.

A peine l'insulte avait-elle passé les lèvres

épaisses de l'intendant que la main de Sakr-el-Barh s'abattait sur son épaule. Sous la pression de cette main de fer, Ayoub tituba, puis s'agenouilla dans la poussière.

— Dois-je t'étrangler, ô père de la calomnie? dit le Reis. Ou vas-tu renier les mensonges que tu as prononcés?

— Pitié, ô Sakr-el-Bahr, ô bouclier de l'Islam, ô vainqueur des Infidèles!

Le Reis lâcha sa victime huée par la foule et le dalal prononça la phrase sacramentelle.

— Pour mille six cents sequins d'or, la fille franque est à toi, ô Sakr-el-Bahr, ô gloire de l'Islam! Qu'Allah multiplie tes victoires!

Oliver s'arrêta devant Rosamonde qui, atrocement pâle, eut un sursaut d'horreur.

Le Reis eut un sourire : un sourire cruel, à peine dessiné.

— Suivez-moi, dit-il en anglais.

Elle tenta de reculer, mais il la saisit aux poignets et la jeta presque à ses deux Nubiens accourus.

— Couvrez son visage et emmenez-la dans ma maison, dit-il.

CHAPITRE XI

LA VÉRITÉ

Le soleil baissait vers l'horizon lorsque Rosamonde et Lionel arrivèrent, sous la garde des deux Nubiens, à la maison de Sakr-el-Bahr, bâtie hors des murs de la cité, sur une petite éminence.

Après avoir traversé la cour intérieure, les deux nègres conduisirent leurs prisonniers par un étroit escalier, jusqu'à la terrasse qui formait le toit de la maison, partie réservée aux femmes musulmanes, mais dont aucun pied féminin n'avait frôlé les dalles dans la maison de Sakr-el-Bahr.

Cette terrasse était entourée d'un parapet haut de quatre pieds. La vue s'étendait sur la ville, le port, la mer et les collines verdoyantes de l'arrière-pays.

Une sorte de dais supporté par deux longues piques protégeait un divan bas, garni de coussins, appuyé contre l'un des quatre côtés du parapet. Les autres côtés supportaient des lattis où s'entrelaçaient des rosiers grimpants dont

les fleurs rouges apparaissaient presque noires dans le crépuscule.

Lionel et Rosamonde se regardèrent. Les Nubiens s'étaient retirés vers l'entrée de l'escalier où ils se tenaient debout, les bras croisés, immobiles et silencieux.

Le jeune homme poussa un gémissement et serra les poings.

— Quelle honte ! murmura-t-il. Par quelle cruauté barbare a-t-il osé vous traiter ainsi ?

Elle posa une main sur son bras.

— Ne vous ai-je pas dit que les Godolphin étaient courageux ? murmura-t-elle avec un pâle sourire. Ne me plaignez pas, Lionel. Mes souffrances seront de courte durée.

— Comment ? fit-il.

— Il est toujours un moyen de se débarrasser du fardeau de la vie, lorsqu'il devient trop lourd à nos épaules.

Lionel répondit par un gémissement. Il n'avait guère fait que gémir depuis qu'on avait débarqué les prisonniers.

Sans bruit, des esclaves venaient de pénétrer sur la terrasse, portant des torches enflammées qu'ils fixèrent dans des griffes de fer forgé scellées dans le mur. Elles jetèrent sur la terrasse grise une lueur rougeâtre et vacillante. Les esclaves disparurent puis, de nouveau, les Nubiens s'écartèrent pour laisser entrer Sakr-el-Bahr.

Le Reis demeura un instant immobile sur le seuil, puis il avança lentement. Il était vêtu d'un

cafetan de soie blanche qui lui venait au genou, découvrant ses jambes nues. Il était chaussé d'escarpins turcs, en cuir rouge. Il portait un turban blanc orné d'une aigrette fixée par une agrafe enrichie de pierreries. Autour de sa taille, une ceinture en mailles d'or semblait brûler de mille feux en reflétant la lueur rouge des torches.

Sakr-el-Bahr étendit le bras : les deux Nubiens s'inclinèrent et disparurent.

Oliver s'inclina légèrement devant Rosamonde.

— Voici ce qui sera désormais votre appartement. Vous y serez traitée plus comme une épouse que comme une esclave.

Il feignit d'ignorer Lionel qui, très pâle, avait reculé dans un coin d'ombre.

Mais Rosamonde, méprisante, fit face à son ravisseur.

— Quelles sont vos intention à mon égard ? demanda-t-elle d'un air hautain.

— Elles ne regardent que moi, répondit froidement le Reis. Il fut un temps, Rosamonde, où j'étais moi-même votre esclave. Vous avez brisé les chaînes d'or de cette servitude volontaire. Celles dont je vous chargerai seront plus solides. Vous êtes désormais mon esclave. Je vous ai achetée au marché, et vous m'appartenez, corps et âme.

Il parlait d'une voix si dure et si sèche que Rosamonde recula.

— Que Dieu vous pardonne ! murmura-t-elle.

— J'espère qu'il vous pardonnera aussi, répondit-il.

Dans le coin d'ombre où il s'était retiré, Lionel poussa un gémissement étranglé. Sans hâte, Oliver se tourna vers lui et regarda fixement son demi-frère.

— Voilà celui que vous m'avez préféré, Rosamonde, dit-il. Voyez avec quel stoïcisme il supporte l'infortune, celui que vous avez choisi pour mari.

Lionel, oubliant sa peur, en un soudain accès de rage, bondit, se jetant sur Oliver qu'il tenta de saisir à la gorge. Le Reis d'un mouvement rapide prit son frère par le bras et le força à s'agenouiller.

— Je suis trop vigoureux pour toi, ricana-t-il. J'ai ramé pendant six mois sur une galère et mes muscles se sont endurcis.

D'un geste il releva Lionel et le repoussa vers le parapet.

— Tu ne connais pas la torture incessante du misérable enchaîné à son banc, sous la pluie, le soleil brûlant et le fouet du comite. Patience. C'est le sort que je te réserve.

Il s'interrompit, attendant un sursaut, mais Lionel, hébété, écroulé au pied du parapet, ne répondit pas.

— Mais auparavant, poursuivit le Reis, il est une autre chose pour laquelle je t'ai fait amener ici. Non seulement tu as causé toutes les souffrances physiques que j'ai supportées, et déshonoré mon nom, mais tu as aussi usurpé ma place

dans le cœur de celle que j'aimais. Lorsque tu seras enchaîné à bord de ma galère tu pourras à loisir imaginer le sort de celle qui est désormais mon esclave.

— Démon ! ricana Lionel.

— Oui, répondit Oliver, vous avez fait de moi un démon.

— Nous n'avons pas fait de vous un menteur et un lâche ! cria Rosamonde.

— Un lâche ? répéta lentement le Reis surpris. Encore un mensonge inventé par Lionel, j'imagine. En quoi ai-je manifesté ma lâcheté ?

— En torturant deux êtres sans défense.

Sakr-el-Bahr eut un geste irrité.

— Il ne s'agit pas de l'homme que je suis devenu, dit-il. Je veux parler de l'homme que j'étais. Je veux parler du passé.

Elle le considéra fixement, d'un air méprisant.

— Vous osez parler du passé ? demanda-t-elle.

— C'est pour cela même que j'ai entrepris un long voyage, que je vous ai enlevés, afin que nous puissions reprendre la conversation que vous avez interrompue, il y a cinq ans en me faisant jeter à la porte.

— J'aurais dû, sans doute, murmura-t-elle, d'un ton d'amère ironie, ouvrir les bras à l'assassin de mon frère.

— Je vous ai juré que je n'étais pas coupable, dit-il d'une voix qui chevrotait un peu.

— Et j'ai répondu que vous mentiez. Lorsque je vous avais donné ma foi, je ne vous connaissais pas. J'ai durement expié cette légèreté.

— Mensonges ! cria-t-il ; j'étais digne de vous.

— Epargnez-moi cet outrage, protesta-t-elle, et ne ravivez pas la honte que j'éprouve à la pensée que je vous ai aimé.

Il sourit.

— Vous éprouverez une honte bien plus grande quand vous connaîtrez la vérité. Vous m'entendrez et vous répondrez. Je saurai pourquoi, sur une légère présomption, vous m'avez cru coupable du meurtre de votre frère.

— Une présomption ! protesta-t-elle, indignée.

— Si légère que les juges de Truro ont refusé de me poursuivre.

— Parce qu'ils ont considéré que vous aviez été provoqué, répliqua-t-elle. Ils ignoraient le serment que vous m'aviez fait de demeurer indifférent à toute provocation. Ils ignoraient que vous étiez parjure.

Il la considéra un moment sans rien dire, puis il se mit à arpenter la terrasse.

— Que Dieu me donne la patience de vous écouter, dit-il ; j'en aurai grand besoin. Je veux que vous compreniez beaucoup de choses, ce soir. Le juge Baine et un autre — qui est mort depuis — me savaient innocent.

— N'avaient-ils pas été témoins de votre querelle avec Peter ? N'avaient-ils pas entendu les menaces de mort que vous avez proférées contre lui ?

— J'ai prononcé ces paroles sous l'empire de la colère. Aussitôt après, je me suis souvenu que Peter était votre frère.

— Aussitôt après son assassinat ?

— Je répète, déclara Oliver très calme, que je ne suis pas coupable.

— Et je répète que vous mentez.

Il éclata de rire : un rire effrayant.

— Avez-vous jamais entendu parler d'un homme qui mentît sans intention ? dit-il enfin. On ment par cupidité, par lâcheté, par vanité. (Il se tourna vers Lionel.) On ment aussi pour couvrir une mauvaise action commise par l'un des siens. Aucun de ces mobiles ne me pousse en ce moment à altérer la vérité. J'éprouve pour vous le mépris que mérite votre trahison ; c'est pour vous punir que je vous ai amenée ici. Pourquoi mentirais-je ?

— S'il en est ainsi, à quoi peut servir la vérité que vous paraissez rechercher si ardemment ?

— A vous convaincre de l'injustice que vous avez commise ; à vous persuader que le châtiment qui vous attend est mérité ; à vous interdire de vous poser en martyre.

— Sir Oliver, me prenez-vous pour une sotte ?

— Oui, madame, pis encore.

Elle haussa les épaules d'un air méprisant.

— Vos paroles et vos sarcasmes ne sauraient rien changer aux faits, dit-elle. Des mots n'effaceront pas le souvenir des taches de sang qui ont souillé la neige du parc...

— Vous pensez sans doute qu'il m'est impossible de donner des preuves de mon innocence ?

— Des preuves ? C'est sans doute parce que

vous aviez des preuves que vous avez fui devant le prévôt de la Reine ?

— Fui ? dit-il, interdit. Quelle est cette nouvelle fable ? Ainsi, l'on a cru que je me dérobais ?

Tout soudain, la lumière se fit dans son esprit. Simple, lumineuse, la vérité apparut. Sa disparition avait été expliquée par le fait qu'il fuyait devant la justice de son pays. Alors, l'inexplicable conduite de Rosamonde apparaissait plausible. Pouvait-il la blâmer de l'avoir cru coupable, d'avoir brûlé la lettre apportée par Pitt ?

— Mon Dieu ! murmura-t-il.

— N'était-ce point la vérité ? demanda Rosamonde.

Il sursauta, comme s'il sortait d'un rêve.

— La vérité ? Vous l'entendrez, ricana-t-il, et elle ne vous enchantera point, madame.

« Votre frère a été assassiné par un misérable que j'aimais, qui est venu me demander de le protéger. La blessure qu'il avait reçue avait laissé dans la neige cette trace sanglante qui allait jusqu'à la porte de ma maison. Personne n'a songé à vérifier que mon corps ne portait aucune blessure. Je me suis présenté au juge Baine, il m'a examiné, il a constaté que je n'avais pas une égratignure et il a rédigé un procès-verbal attestant ce fait. Le prévôt de la Reine aurait rapidement repris le chemin de Londres après cette constatation.

Rosamonde, immobile, écoutait et songeait

que le juge Baine avait fait allusion à l'existence de ce document, mais il n'avait pas insisté du fait que Sir Oliver avait fui. On avait pensé que le magistrat cherchait quelque raison qui pût expliquer sa négligence. D'autant que le second témoin, le pasteur Flack, était mort depuis. Mais Oliver poursuivait :

— Revenons aux faits. J'ai donné asile au criminel, attirant sur moi les soupçons. Je ne pouvais me disculper qu'en dénonçant l'assassin. Je ne l'ai pas fait. La femme que j'aimais, en rompant ouvertement nos fiançailles, m'a désigné à la justice royale. Voilà les faits, et voici ma justification. L'assassin, craignant que je le dénonce, m'a fait enlever et transporter à bord d'un navire qui devait m'emmener sur la côte d'Afrique et me vendre comme esclave. En outre, le misérable a profité de ma disparition pour s'emparer de mes biens... et du cœur de celle qui avait promis de devenir ma femme.

Rosamonde avait sursauté.

— Prétendez-vous... dit-elle d'une voix que l'indignation étouffait... que Lionel...

— Il ment ! cria Lionel. Rosamonde, ne l'écoutez pas.

Le Reis avait bondi. Il saisit son frère au poignet.

— Il me faut la vérité, ricana-t-il ; ce soir même, dussé-je employer la torture.

Il avait lâché Lionel qui demeurait accroupi à ses pieds. Il frappa dans ses mains et Jasper

Leigh, vêtu à la musulmane, apparut en haut de l'escalier.

— Regarde, dit Oliver à son frère. Reconnais-tu cet homme ?

Lentement, Lionel leva la tête.

— Les Chrétiens l'appelaient Jasper Leigh, reprit le Reis. Il était capitaine du navire qui devait m'amener sur la côte de Barbarie. Il a été capturé par les Espagnols. Un peu plus tard, il est tombé en mon pouvoir et, parce que j'ai épargné sa vie, il est devenu l'un de mes lieutenants. (Il se tourna vers Rosamonde.) Je lui demanderais de raconter les faits si je croyais que vous puissiez admettre la vérité, mais ce serait sans doute inutile. Jasper, fais préparer un brasier.

Jasper s'inclina et sortit.

— Tu parleras, Lionel, poursuivit Oliver. Tu nous donneras des détails très précis afin que les derniers doutes de Rosamonde s'évanouissent. Tu diras comment tu t'es caché, ce soir-là, dans Godolphin Park, comment tu as frappé Peter, par derrière...

— C'est faux ! coupa Lionel d'un air de sincérité.

C'était faux, et Oliver ne l'ignorait pas, mais il tendait un piège à son frère, afin de le pousser à un aveu.

— Faux ? ricana-t-il. N'est-ce pas ainsi que tu m'as rapporté l'événement ? Tu l'as frappé avant qu'il ait pu dégainer...

— Les faits prouvent que tu mens, interrompit Lionel. On a trouvé l'épée nue de Peter près de son cadavre.

— Tu l'avais toi-même tirée du fourreau.

Lionel s'était relevé, emporté par son indignation, et le Reis comprit que son frère était perdu.

— Dieu m'est témoin ! s'écria Lionel, que tu as menti. Tu sais que nous nous sommes battus loyalement...

Il s'interrompit soudain et frissonna.

Dans le silence qui suivit, ils étaient tous les trois immobiles comme des statues : Rosamonde atrocement pâle, Oliver dur et méprisant, Lionel bouleversé.

Rosamonde parla la première, d'une voix qui chevrotait :

— Qu'avez-vous dit, Lionel ? bégaya-t-elle.

— Il allait poursuivre, répondit Oliver, et vous dire que les traces de sang étaient celles de la blessure qu'il avait reçue. Il a donné dans le piège quand j'ai insinué qu'il avait frappé Peter par derrière.

Rosamonde, les yeux hagards, se tordait les mains.

— Lionel, cria-t-elle, est-ce vrai ?

Le misérable ne répondit pas. Rosamonde, éperdue, se jeta sur le divan et, la tête dans les mains, elle se prit à pleurer.

Sakr-el-Bahr frappa de nouveau dans ses mains et Jasper Leigh reparut.

— Emmène-le, dit le Reis, montrant Lionel.

Qu'on l'enchaîne à un banc, à bord de ma galère.

Lionel ne résista pas lorsque le pirate le poussa vers l'escalier.

Rosamonde et Oliver restaient seuls sur la terrasse, sous le ciel parsemé d'étoiles.

CHAPITRE XII

LA RUSE DE FENZILEH

Oliver considéra sans rien dire, pendant un long moment, la jeune fille accroupie sur le divan, puis il poussa un soupir et, tournant sur ses talons, il alla s'accouder au parapet. Au-dessous de lui, la ville blanche s'étendait, baignée par le clair de lune. Il en montait un murmure ininterrompu.

L'exaltation du Reis était brusquement tombée en même temps qu'il avait révélé la vérité à Rosamonde, et il ressentait une sorte de tristesse vague : il n'avait pas éprouvé de joie à vider cette coupe de vengeance qu'il avait si avidement désirée. Il demeurait dans sa bouche comme un goût de cendres.

Après être resté longtemps immobile, il se retourna et marcha lentement vers le divan. Il abaissa son regard sur la femme à demi couchée à ses pieds.

— Vous avez entendu la vérité, dit-il, vous avez vu que l'homme vous m'avez préféré.

Elle répondit, après un peu de temps, d'une voix basse et un peu rauque :

— J'aurais dû songer qu'il était votre frère et me méfier. Vous ne valez pas mieux que lui. Quant aux sentiments que j'ai cru naguère éprouver pour vous, je vous prie de m'en épargner désormais le souvenir. Vous m'avez prouvé ce soir que vous n'aviez pas assassiné Peter, mais vous avez usé de moyens déloyaux pour arracher l'aveu du coupable...

Tout en parlant, elle s'était levée.

— Vous vous êtes révélé ce soir, poursuivit-elle, avide de vengeance. D'ailleurs, rien ne saurait m'étonner d'un homme qui, élevé dans la religion chrétienne, a renié son Dieu.

Il s'était roidi et, de nouveau, son regard se durcit.

— Est-ce là tout ce que vous avez à dire? Il vous faudra trouver des arguments plus solides.

Il se retourna comme un esclave entrait, portant un vase de terre.

— Voici votre dîner, dit le Reis ; j'espère que votre appétit est meilleur que votre logique.

L'esclave avait posé le plat sur une petite table d'ébène incrustée de nacre. A côté d'un pain minuscule, un peu de viande dans une écuelle de terre cuite et un vase plein d'eau. L'esclave s'inclina et sortit.

— Mangez, dit Oliver.

— Je ne veux pas manger, répondit-elle.

Il la regarda froidement.

— Il ne s'agit plus désormais de ce que vous voulez, mais de ce que je veux.

— Je ne mangerai pas ! cria-t-elle, marchant vers lui. Tuez-moi si vous voulez. Je préfère cela.

— Je vous tuerais si j'en avais l'intention, dit-il d'une voix sèche, mais je ne le ferai pas sous prétexte que vous le demandez. Vous êtes mon esclave, ma chose. Mangez, ou mes Nubiens vous fouetteront jusqu'au sang pour exciter votre appétit.

Elle le défia encore pendant quelques secondes, puis, tout soudain, comme si sa volonté se brisait, elle s'abattit sur le divan et, lentement, elle se mit à manger. Relevant la tête, elle sembla chercher quelque chose du regard.

— Est-ce que je dois déchirer cette viande avec mes doigts ? demanda-t-elle.

Il lui jeta un regard méfiant, mais répondit d'une voix très calme :

— C'est ainsi que mangent les Musulmans.

— Je me moque des coutumes des Musulmans, répliqua-t-elle. Je mange comme une chrétienne.

Il tira son poignard de sa ceinture et, sans rien dire, il le jeta aux pieds de Rosamonde. Elle le saisit vivement.

— Enfin, dit-elle, voici au moins une chose pour laquelle je vous remercierai sincèrement.

Et elle tourna la pointe de la lame vers sa poitrine.

Avec la rapidité de l'éclair, le Reis s'était jeté à genoux, sa main saisit le poignet de la jeune fille avec une telle violence que Rosamonde ouvrit les doigts et lâcha l'arme. Sakr-el-Bahr souriait.

— Me jugez-vous assez sot pour donner dans un piège aussi grossier ? ricana-t-il.

Il reprit son poignard, le glissa dans sa ceinture et se releva. Elle le regardait d'un air de défi.

— Croyez-vous, dit-elle, qu'il est difficile de rompre le fil de la vie ? Il est d'autres façons de mourir. Vous prétendez que je suis votre esclave, que mon corps et mon âme vous appartiennent ? Quelle présomption ! Vous vous dites maître de ma vie et de ma mort ? La mort, rien que la mort.

Des pas rapides résonnaient dans l'escalier. L'un des Nubiens entra sur la terrasse, annonçant qu'une femme demandait à parler à Sakr-el-Bahr.

— Une femme ? demanda-t-il, les sourcils froncés. Une Infidèle ?

— Non, maître, une Musulmane.

Il parlait encore lorsqu'une femme voilée apparut à l'entrée de la terrasse. Elle était enveloppée des pieds à la tête dans une ample robe noire.

Le Nubien, stupéfait de son audace, courut à elle.

— Ne t'ai-je pas dit d'attendre en bas, ô fille

de la honte ! s'écria-t-il. Elle m'a suivi dans l'escalier, maître ! Dois-je la chasser ?

— Non, dit Oliver, laisse-nous.

Le Reis considérait d'un air soupçonneux la femme voilée. Il songea brusquement à l'insistance d'Ayoub pour acheter Rosamonde. L'inconnue demeura immobile jusqu'à ce que l'on n'entendît plus le bruit des pas de l'esclave, puis, d'un geste rapide qui révélait son origine européenne, elle écarta son voile. C'était la Sicilienne.

Quoique Oliver eût pensé à elle, il ne réussit pas à garder son calme.

— Fenzileh ! cria-t-il. Quelle est cette nouvelle folie ?

Elle rajusta son voile.

— Toi, dans ma maison ! poursuivit le Reis. Si Asad en est informé, que pensera-t-il ? Veux-tu me perdre en même temps que toi ? Va-t'en !

— Asad ne saura rien si tu ne me trahis pas, répondit-elle. Si je suis venue hardiment, c'est que je me suis souvenue que, toi et moi, nous avions les mêmes origines.

— As-tu oublié que, comme moi, tu es désormais Musulmane ?

Elle l'interrompit :

— Tes paroles nous font perdre un temps précieux.

— Alors, parle, au nom d'Allah.

Fenzileh montra Rosamonde.

— C'est au sujet de cette esclave, dit-elle. J'ai envoyé aujourd'hui mon intendant au souk pour

acheter cette femme et c'est toi qui l'as emporté.

— Eh bien ?

— Veux-tu me la céder pour la somme que tu as payée ?

— Non, Fenzileh. Elle n'est pas à vendre.

— Mais je la veux, dit la Sicilienne, frappant du pied. Je te la payerai trois mille sequins d'or.

— Pourquoi ? demanda froidement le Reis.

— Pour satisfaire un caprice. Veux-tu me la vendre pour cette somme ?

— Non, répondit-il. Je ne la vendrais pas pour trente mille sequins. Ainsi, tu peux partir.

— Si tu refuses de la vendre, il est quelqu'un qui la prendra par force : Asad.

— Asad ?

— Oui, Asad. Oserais-tu lui résister ?

— Je comprends, dit lentement Sakr-el-Bahr, les paupières à demi fermées. Tu trembles qu'une autre plus jeune et plus belle attire les regards du pacha.

— Et s'il en était ainsi, répondit-elle, que t'importe ?

— Il m'importe, murmura-t-il, pensif.

— N'ai-je pas été toujours ton amie ? insista la Sicilienne. N'ai-je pas toujours exalté ta valeur en présence du pacha ?

Il éclata de rire.

— As-tu vraiment fait cela, ô mère de l'astuce ! s'écria-t-il.

— Ris ! répondit-elle, une autre épouse favorite se montrera peut-être plus cruelle. Cette fille franque que tu as enlevée ne t'aime pas...

— Il ne s'agit point d'elle, coupa Oliver. Elle n'usurpera jamais ta place.

— O père de la crédulité, Asad la prendra, de gré ou de force. Vends-la-moi. Lorsque Asad viendra la réclamer elle sera au fond d'un bassin du port, une pierre au cou. Asad me fera fouetter. Puis, il s'apaisera... et je le consolerai.

Sakr-el-Bahr, enfin renseigné sur les intentions de la Sicilienne, haussa les épaules.

— Tu peux partir en paix, ô Fenzileh, dit-il ; je ne la céderai à personne... fût-ce au pacha.

— Alors, épouse-la, répondit vivement la Sicilienne ; épouse-la sur-le-champ. Asad est pieux, il n'osera pas enfreindre la loi du Prophète...

— Et tu serais satisfaite, coupa Oliver, doublement satisfaite, ô mère de l'astuce ! Non seulement Asad ne pourrait plus la prendre, mais cette union me brouillerait irrémédiablement avec lui.

Fenzileh allait protester de sa bonne foi lorsque, dans la tranquillité de la nuit, des cris s'élevèrent. La Sicilienne courut au parapet.

— C'est Asad-ed-Din ! cria-t-elle.

Le Reis marcha vers le parapet et, se penchant, il vit une petite troupe qui franchissait la porte de la grande cour.

— Pour ce qui est de la venue du pacha, tu as dit la vérité, ô Fenzileh, murmura Sakr-el-Bahr.

— Il ne faut pas qu'il me surprenne ici, dit-elle froidement.

— Descends et cache-toi dans la cour. Tu partiras lorsqu'il sera ici.

Elle se dirigea rapidement vers l'escalier. Avant de quitter la terrasse, elle se retourna :

— Tu ne céderas pas, dit-elle, tu ne...

— Non, dit-il, résolu.

CHAPITRE XIII

SOUS L'ŒIL D'ALLAH

Sakr-el-Bahr, immobile, attendait qu'un esclave vînt lui annoncer que le pacha était dans la cour et désirait le voir. Mais, lorsque le Nubien pénétra sur la terrasse, ce fut pour annoncer qu'Asad-ed-Din montait l'escalier derrière lui.

— La paix sur toi, mon fils ! dit le pacha, un peu essoufflé.

— Et la paix sur toi, ô mon maître ! répondit le Reis. Ta présence honore ma maison.

D'un geste, il congédia le Nubien.

— Je viens te voir en quémandeur, dit aussitôt Asad.

— En quémandeur ? O mon maître, ma volonté n'est-elle pas comme l'écho de la tienne ?

Le regard du pacha s'était posé sur Rosamonde.

— Je viens te demander, dit-il, cette perle franque, cette captive au visage de houri que tu as ramenée de ton dernier voyage. Je n'étais pas

à la Kasbah lorsque ce chien de Tsamani est revenu du souk, mais lorsque j'ai appris qu'il n'avait pas réussi à acheter cette esclave, j'en aurais pleuré de rage. J'ai craint tout d'abord que quelque marchand l'ait achetée pour l'emmener aussitôt, puis j'ai appris — loué soit Allah ! — que tu étais l'acheteur. J'ai pensé que tu me céderais cette femme, mon fils.

Il parlait avec une telle assurance, qu'Oliver cherchait en vain les mots qui décevraient son maître.

— Je te donnerai deux mille sequins d'or en compensation, poursuivit le pacha. Réponds, car je bous d'impatience.

— J'ai connu ce même sentiment d'impatience, ô mon maître ! pour ce qui est de cette femme, et cela a duré cinq ans. C'est pour y mettre un terme que j'ai entrepris le voyage d'Angleterre...

Le pacha sourit.

— Tu es plus rusé que les marchands du souk, ô Sakr-el-Bahr ! dit-il. Dis ton prix. Quel qu'il soit, je l'accepterai.

— Cette femme n'est pas à vendre, déclara le Reis, les yeux baissés.

— Pas à vendre ! répéta Asad, interloqué.

— Quand même tu m'offrirais le pachalik pour l'acheter, répondit gravement le Reis.

Puis d'une voix adoucie :

— Demande-moi n'importe quelle autre des choses que je possède, ô mon maître ! et je te la donnerai.

— C'est celle-là que je veux, dit le pacha, d'un ton irrité.

— Je ne puis te l'accorder.

Le silence tomba. Le visage d'Asad s'était assombri ses yeux brillaient de colère.

— Sans doute ai-je eu tort de ne point croire à ce que disait Fenzileh, fit-il d'un ton de rage mal contenue. Qui t'a fait ce que tu es, Sakr-el-Bahr ? Qui t'a fait mon premier lieutenant ? Est-ce ainsi que tu comprends la reconnaissance ? Le Livre a raison : « L'homme est ingrat. »

En un brusque changement d'attitude, il adopta de nouveau un ton de bonhommie et posa une main sur l'épaule du Reis.

— Allons, mon fils, sois généreux ; j'oublierai ton refus et je te récompenserai magnifiquement.

Oliver secoua la tête.

— Tu refuses, reprit Asad, furieux. Prends garde de lasser ma patience. Je t'ai sorti de la fange et je puis t'y replonger d'un seul mot.

— Sois généreux, ô mon maître ! Cette femme m'appartient par droit de capture, et parce que je l'ai régulièrement achetée au souk...

— Je devrai donc m'emparer d'elle par la force, coupa Asad.

Sakr-el-Bahr sursauta et regarda fixement le pacha.

— On ne la prendra pas tant que je serai vivant, répondit-il.

— Tu résistes à ton maître, chien ! cria Asad.

— J'espère qu'il se montrera juste et généreux, dit Oliver.

— Ainsi, c'est ton dernier mot? demanda le vieillard.

— Sauf que pour toutes les autres choses, je suis ton esclave, ô Asad!

Le pacha marcha vers l'escalier et disparut sans dire un mot.

Un instant immobile, le Reis haussa les épaules et se tourna vers Rosamonde qui le regardait fixement. Et il sentit de nouveau le remords s'emparer de lui, en même temps qu'un autre sentiment dont il cherchait vainement à se défendre : il ne pouvait la détester ; l'amour qu'il éprouvait pour elle n'était pas mort.

— Pourquoi l'avez-vous bravé? demanda-t-elle.

— Vous avez donc compris nos paroles?

— Non, certes. Mais le sens de votre entretien.

— Alors, pourquoi m'avez-vous posé cette question? Imaginez-vous à quel sort je vous condamne si je vous cède au pacha?

Elle frissonna.

— Est-ce pire que de demeurer l'esclave d'Oliver-Reis? murmura-t-elle.

— Si c'est ainsi que vous considérez l'événement, répondit-il d'une voix sèche, vous pouvez accepter de faire partie de son harem. Si j'ai résisté, c'était que cette pensée m'était insupportable, et non dans un esprit de vengeance.

— Vous devriez éprouver cette même hor-

reur en songeant à ce que vous avez fait vous-même, dit-elle.

— Et si je l'éprouvais ? dit-il, à voix très basse.

Rosamonde, bouleversée, fut sur le point de parler, mais, avant qu'elle ait prononcé un seul mot, Oliver poursuivait :

— Cette épreuve m'a révélé l'indignité de ma conduite. Encore avais-je des raisons d'agir ainsi. Mais lui... O Dieu...

Elle se leva, le cœur battant, mais le Reis était trop ému pour s'apercevoir de son trouble. Il songea brusquement au moyen extrême que lui avait suggéré Fenzileh. Détournant son regard, il dit :

— Il n'est plus qu'une seule façon de vous sauver : c'est que je vous épouse.

Ce fut comme s'il l'avait frappée au visage. Elle recula.

— M'épouser ?

— Oui.

Il lui expliqua comment elle deviendrait sacrée et inviolable, selon la loi musulmane, si elle était la femme d'un croyant. Asad était très pieux et se garderait de violer la sainte loi du Prophète.

— C'est un remède pire que le mal, dit-elle.

— Si vous refusez, vous entrerez dès ce soir au harem d'Asad ! s'écria-t-il. Acceptez de m'épouser. Ayez confiance en moi.

— Confiance en vous ! s'écria-t-elle d'un ton de dérision.

— Oui, je sais, concéda-t-il, je comprends votre répugnance. Mais songez qu'il s'agit de vous sauver, c'est pour vous sauver que je vous demande de m'épouser.

Il tira son poignard de sa ceinture et le lui tendit.

— Si vous exigez une preuve de ma bonne foi, dit-il, prenez cette arme. Vous pourrez en user contre moi ou contre vous-même, selon les événements.

Elle prit le poignard très lentement.

— Ne craignez-vous pas que j'en use immédiatement ? demanda-t-elle.

— Je vous fais confiance, dit-il, et je vous arme contre le pire. Si vous êtes appelée à choisir entre Asad et la mort, je ne vous blâmerai point d'avoir choisi cette dernière. Mais il serait stupide d'envisager la mort tant qu'il demeure une chance de vie.

— Celle de vivre avec vous ? fit-elle d'un air redevenu méprisant.

— Non. Si vous me faites confiance, je vous jure que je m'efforcerai de vous sauver. Je pars demain à l'aube, à bord de ma galère, pour une expédition sur la côte d'Europe. Je vous cacherai à bord et je vous débarquerai en France ou en Italie, d'où vous pourrez regagner l'Angleterre.

— Je n'en serai pas moins devenue votre femme, observa-t-elle.

Il sourit.

— Craignez-vous encore un piège ? Un ma-

riage musulman ne saurait lier une chrétienne. Il s'agit seulement d'une formalité qui vous sauvera.

— Comment puis-je croire que vous tiendrez parole ? insista-t-elle.

— Vous avez le poignard.

— Mais ce mariage, comment pourra-t-il être célébré ?

Il expliqua que la loi musulmane se contentait d'une déclaration faite devant le cadi, ou un magistrat supérieur au cadi, et en présence de témoins.

Comme il parlait, on entendit des bruits de voix dans la cour.

— Asad revient, dit le Reis. Consentez-vous à m'épouser ?

— Mais... le cadi... ?

— Le cadi, ou un magistrat supérieur au cadi, répondit Oliver. Asad est le chef suprême de la communauté musulmane d'Alger. Ceux qui l'accompagnent seront nos témoins.

— Mais il peut refuser.

— Je ne lui en laisserai pas l'occasion.

— Il sera furieux. Il cherchera à se venger.

— C'est un risque que nous devons courir, dit-il, et il vous restera toujours le poignard.

Le Nubien, très agité, pénétrait sur la terrasse.

— Maître, maître ! dit-il, le pacha revient avec une troupe de janissaires.

— Ne crains rien, murmura Oliver, très calme.

Asad apparut au haut de l'escalier. Derrière lui se pressaient les janissaires en robes noires, le cimeterre nu à la main.

Le pacha s'arrêta devant Sakr-el-Bahr, croisa les bras et, agressif, la barbe en avant, déclara :

— Je suis revenu, décidé à employer la force, mais je prie Allah qu'il t'éclaire et t'épargne le crime de rébellion.

— Allah m'a inspiré, ô mon maître, dit le Reis.

— Qu'il soit glorifié ! s'écria Asad d'une voix émue.

Il fit un pas vers Rosamonde, mais Oliver l'avait déjà prise par la main, et déjà il prononçait la formule consacrée :

— Sous l'œil d'Allah, le Tout-Puissant et le Miséricordieux, devant toi, Asad-ed-Din, et devant ces témoins, je prends cette femme pour mon épouse.

Lorsque le pacha comprit, son visage pâle s'empourpra ; ses yeux jetèrent des flammes, mais Sakr-el-Bahr poursuivait :

— Qu'Allah frappe de pourriture la main de celui qui, au mépris de la loi, lèvera le voile de mon épouse. Qu'Allah bénisse cette union et précipite dans la géhenne celui qui tentera de rompre ce lien sacré...

Paralysé, Asad-ed-Din demeurait bouche bée. Derrière lui, ses janissaires attendaient un ordre qui ne vint pas.

— Tu comprends maintenant, ô puissant Asad, pourquoi je t'ai résisté, dit le Reis. Tu

m'as souvent reproché mon célibat. Tu m'as souvent rappelé qu'Allah voit d'un œil favorable celui qui prend une épouse.

Asad baissa la tête.

— Ce qui est écrit est écrit, murmura-t-il.

Il tourna sur ses talons et, d'un geste, donna à sa troupe le signal du départ.

CHAPITRE XIV

LE SIGNE

Cachée derrière les fenêtres treillagées de son appartement, encore haletante de la course qu'elle avait fournie, Fenzileh assista au premier retour d'Asad-ed-Din dans son palais. Marsak, soucieux, se tenait derrière sa mère.

Le pacha, furieux, avait aussitôt appelé Abdul Moktar, le chef de sa garde, et lui avait ordonné de rassembler immédiatement ses janissaires. A la lueur mouvante des torches, Fenzileh avait vu le vieillard repartir à la tête des guerriers à robes noires.

— Sakr-el-Bahr a signé sa propre condamnation, Marsak ! cria la Sicilienne. Demain nous serons débarrassés de ce chien.

— Loué soit Allah ! dit joyeusement Marsak.

Fenzileh ne s'associa pas à ces actions de grâces : elle songeait que, le Reis disparu, Asad s'emparerait de l'esclave franque qui deviendrait sans doute son épouse favorite. Mais la Sicilienne adorait son fils, et il lui suffisait que Sakr-el-Bahr perdît la faveur du pacha et que

Marsak prît auprès de son père la place qui lui revenait de droit. Pour le reste, elle n'abandonnait pas l'espoir de se défendre, à la faveur de quelques intrigues habilement menées. Cependant, la favorite demeurait inquiète, partagée entre ses craintes et la joie de voir disparaître le rival de Marsak.

La mère et le fils étaient encore derrière la fenêtre lorsque le pacha revint de la seconde expédition. Les janissaires entrèrent les premiers et vinrent se rassembler devant la maison. Asad passa le dernier la grande porte voûtée. Il marchait lentement, traînant un peu les pieds, la tête basse, les mains derrière le dos. Fenzileh attendait les esclaves qui amenaient ou apportaient la femme franque. En vain.

D'une voix sèche. Asad congédia sa garde et, resté seul sous le clair de lune, il se dirigea vers la porte qui ouvrait sur le jardin.

Que s'était-il passé? Les avait-il tués tous les deux? La femme avait-elle résisté et Asad, dans sa colère, l'avait-il poignardée? Quant à Sakr-el-Bahr, il était certainement mort.

Fenzileh appela Ayoub et lui enjoignit de se renseigner sur-le-champ en interrogeant Abdul Moktar.

Lorsque le gros intendant revint et raconta ce qui s'était passé, Fenzileh demeura un instant atterrée, mais elle recouvra rapidement son sang-froid. Il serait facile de transformer l'abattement d'Asad en un ressentiment qui amènerait sans tarder la disgrâce du Reis.

Elle jeta un léger voile sur sa tête et se dirigea vers le jardin. Asad s'était retiré dans son appartement ; il était accroupi sur un divan. Elle alla sans bruit s'asseoir près de lui et, pendant un long moment, elle demeura immobile et silencieuse.

— Maître de mon âme, murmura-t-elle enfin d'une voix douce, l'ombre noire du chagrin est sur toi...

Asad sursauta :

— Qui te l'a dit ? demanda-t-il, méfiant.

— Mon cœur. Comment pourrait-il être joyeux lorsque tu t'abandonnes à la mélancolie ? Je suis venue te consoler.

Elle s'appuya légèrement contre lui. Le pacha la regarda et ses yeux s'adoucirent. Habilement, Fenzileh lui fit raconter les événements.

— Le chien ! cria-t-elle lorsque Asad eut tout dit. Je t'avais prévenu, ô lumière de mes yeux, et tu t'es détourné de moi. Tu sais maintenant, et tu rejetteras l'ingrat dans la poussière d'où tu n'aurais jamais dû le tirer.

Asad, sombre, le regard fixe, ne répondit pas tout de suite. Il était juste, aussi étrange que cela puisse paraître lorsque l'on parle d'un pirate barbaresque.

— Pourquoi me priverais-je des services du meilleur serviteur de l'Islam ? objecta-t-il.

— Cet homme a bravé ton autorité.

— Oui, l'autorité dont j'ai tenté d'abuser pour satisfaire mes désirs. La recherche de ma satisfaction personnelle ne saurait l'emporter sur

mon attachement à la Foi. Pourquoi sacrifierais-je le plus brave de mes soldats à cause d'une esclave ? Attirerais-je sur ma tête la colère d'Allah au nom de qui Sakr-el-Bahr a remporté tant de victoires ?

— Crois-tu que Sakr-el-Bahr soit un ardent serviteur du Prophète ? demanda Fenzileh.

— Les actions d'éclat qu'il a accomplies au service de l'Islam répondent à cette question.

— Je sais un autre de ses actes qu'un véritable croyant n'aurait jamais accompli, poursuivit insidieusement la Sicilienne. N'est-il pas écrit dans le Livre : « Tu ne prendras point femme parmi les Infidèles » ? Cette fille franque n'est point convertie à la vraie Foi. Le Reis n'a-t-il pas violé la Loi du Prophète, ô fontaine de mon âme ?

Asad fronça les sourcils. C'était vrai : il n'avait pas songé à cela.

— Il a agi sans discernement, murmura-t-il, mais son intention n'est point blâmable s'il déclare que sa femme abandonne ses erreurs passées.

— O miséricordieux père de Marsak, ricana-t-elle, un vrai croyant n'aurait pas péché ainsi contre la Loi. Et tu prétends que cet homme est le champion de la Loi Sainte ?

Asad se leva.

— Tu as dit vrai, cria-t-il. Il a péché.

— Doublement, insinua Fenzileh. Il te savait pieux et respectueux de ce qui est écrit. Il a abusé de ta bonne foi pour sauver cette esclave.

Le pacha, tourmenté, arpentait la pièce. Brusquement, il sortit dans le jardin. Fenzileh, demeurée sur le seuil, le vit marcher, au clair de lune, levant les bras vers le ciel, comme s'il interrogeait les étoiles.

Après un peu de temps, il rentra, sans hâte. Il hésitait encore. Il n'ignorait pas la haine tenace de Fenzileh contre Sark-el-Bahr ; il connaissait la jalousie de la mère de Marsak... et dans le fond de son cœur, le vieux pirate aimait le Reis.

— Assez, dit-il lorsque la Sicilienne voulut parler. J'espère qu'Allah m'inspirera pendant mon sommeil.

Et il alla se coucher sur le divan.

Fenzileh demeura toute la nuit étendue aux pieds de son maître.

Aux premières lueurs de l'aube, lorsque la voix aiguë du muezzin appela les fidèles à la prière, Asad sauta sur ses pieds et invoqua dévotement le nom d'Allah, le seul Dieu. Puis, frappant dans ses mains, il appela son vizir et donna des ordres. Il se rendait au port.

— Puisse Allah t'inspirer, ô mon maître ! dit Fenzileh. Quelle décision as-tu prise ?

— J'attends un signe, répondit-il.

Elle avait fait venir Marsak, qui demanda à son père la permission de le suivre jusqu'au môle.

La galère capitane de Sakr-el-Bahr était accostée au quai et une fiévreuse animation régnait alentour. Des portefaix amenaient des

provisions, des barils d'eau et de poudre. Lorsque le pacha et sa suite arrivèrent devant la galère, quatre nègres transportaient à bord un grand panier en feuilles de palme.

Sur la poupe se tenait Sakr-el-Bahr entouré de ses lieutenants : Othmani, Ali et Jasper-Reis. Le maître d'équipage surveillait l'embarquement des provisions, et le chef-comite, Vigitello, un renégat italien qui naviguait depuis deux ans avec le Reis, inspectait la chiourme.

Lorsque l'immense panier en feuilles de palmes tressées fut déposé au pied du grand mât, Sakr-el-Bahr intervint et commanda qu'on l'apportât dans la chambre de poupe.

Asad, fendant la foule qui se pressait sur le quai, venait d'arriver au pied de la passerelle lorsque le Reis l'aperçut et vint à sa rencontre pour lui souhaiter la bienvenue.

— La paix sur toi et sur ta maison, ô puissant Asad, dit Oliver. Je vais bientôt lever l'ancre, et je me réjouis de partir avec ta bénédiction.

Asad le considérait d'un air d'étonnement. L'aisance audacieuse de Sakr-el-Bahr indiquait certainement une conscience tranquille, après la scène qui, la veille au soir, avait dressé les deux hommes l'un contre l'autre.

— On m'a suggéré, non seulement de bénir cette expédition, dit le pacha, mais d'en prendre en personne le commandement.

Le Reis eut un battement de paupières qui n'échappa point à Asad.

— On t'a proposé de commander en personne, dit Oliver avec un rire bref.

Cet éclat de rire irrita le pacha. Il s'arrêta au pied du grand mât — la galère était mâtée d'un grand mât et d'un artimon — et regarda fixement Sakr-el-Bahr.

— Pourquoi as-tu ri, tout à l'heure? interrogea-t-il.

— J'ai ri de la folie d'un projet semblable, dit Sakr-el-Bahr. Le Lion de la Foi va ressortir ses griffes, après un long repos, pour capturer une galère espagnole? Lui qui menait une escadre entière au combat? Ce serait indigne de sa réputation.

— Tu as changé singulièrement, depuis hier, murmura le pacha, assombri. Tu évoquais nos jours de gloire, tu me pressais de prendre la mer. Pourquoi ce changement?

— Parce que j'ai réfléchi aux raisons que tu m'avais données pour justifier ton refus. Une expédition de cette importance n'est pas digne de toi.

Marsak ricana. Asad-ed-Din décida à ce moment précis qu'il resterait à bord.

— Sakr-el-Bahr, dit-il, je commanderai en personne. Je désire enseigner à mon fils Marsak les choses de la mer.

Le Reis sourit et s'inclina sans mot dire.

CHAPITRE XV

LE VOYAGE

La résolution une fois prise, Asad s'entretint avec Tsamani et donna à son vizir des instructions pour la conduite des affaires pendant son absence. Puis il le renvoya et ordonna aussitôt de lever l'ancre.

Le sifflet du maître d'équipage résonna ; les timoniers allèrent prendre leur place à l'arrière, dans des sortes de niches d'où ils manœuvraient les longues rames servant de gouvernails. Vigitello, le chef-comite, et deux de ses hommes gagnèrent la passerelle commandant les bancs des rameurs. Au coup de sifflet, les cinquante-quatre rames élevées au-dessus de l'eau plongèrent toutes ensemble ; deux cent cinquante galériens tirèrent d'un même effort et le navire s'ébranla. Il portait, à la pomme du grand mât, le pavillon rouge frappé du croissant vert, flottant au vent. Sur le môle, les Algériens acclamaient la galère capitane, lui souhaitant bon vent, victoire et prompt retour.

La brise, qui soufflait vers le large, sauva ce jour-là la vie de Lionel Tressilian ; sans elle, le misérable n'eût pas réussi à soutenir la cadence de ses voisins de chiourme. Enchaîné à son banc, à demi nu, il avait reçu plusieurs coups de fouet dès les premières battues des rames. Il avait poussé des cris de douleur sans attirer la moindre attention, puis il s'était rué en avant, en arrière, de toutes ses forces, afin d'éviter la mèche sifflante qui déchirait ses épaules. Lorsque la galère quitta l'abri de la jetée, Lionel, couvert de sueur, le cœur battant, sentait ses forces s'épuiser.

Ce fut alors que le vent le sauva. Sakr-el-Bahr, à qui Asad avait laissé le soin de la manœuvre du navire, fit hisser les voiles, qui, enflées par la brise, poussèrent la galère en avant, doublant sa vitesse de marche. Le chef-comite commanda aux rameurs de s'arrêter.

La proue du vaisseau, garnie d'un éperon d'acier et portant une coulevrine à chaque bord, était occupée par des corsaires qui se prélassaient au soleil matinal, fourbissaient leurs casques et leurs armes, ravaudaient leurs vêtements, accroupis autour d'un nègre qui chantait une mélopée de son pays en s'accompagnant sur une sorte de guitare primitive.

La poupe était en partie occupée par une chambre spacieuse dont la porte était fermée par une lourde tenture rouge ornée de croissants verts. Au-dessus se balançaient trois lanternes de fer doré. Une espèce d'auvent dis-

posé au-dessus de la porte semblait prolonger la chambre. On y avait jeté des coussins sur lesquels s'étaient assis Asad-el-Din, son fils Marsak, Briskaine et deux autres officiers qui avaient accompagné le pacha.

Sakr-el-Bahr, en cafetan et turban de drap d'argent, se tenait à l'écart. Appuyé au bastingage, il regardait s'éloigner la ville d'Alger apparaissant dans le lointain comme un amas de petits cubes de craie entassés sur la pente des collines.

Asad, les sourcils froncés, considérait fixement le Reis. Tout soudain, il l'appela. Oliver vint s'incliner devant lui.

— Ne pense pas, ô Sakr-el-Bahr, dit le pacha après un long silence, que j'éprouve à ton égard le plus léger ressentiment pour le différend qui nous a séparés hier soir, et que cet événement ait été l'unique cause de ma brusque décision. J'ai un devoir à accomplir, un devoir longtemps négligé qui m'a poussé à t'accompagner : je désire instruire mon fils Marsak des choses de la mer et le préparer au dur métier de corsaire.

Asad-ed-Din parlait sans colère, mais Marsak, pâle de rage, ne comprenait pas que le vieux pacha qui avait fait trembler la Chrétienté pût s'adresser avec autant d'égards à un rénégat.

Sak-el-Bahr s'inclina gravement.

— Ce n'est pas à moi, ô mon maître, dit-il, de critiquer tes pensées ou tes résolutions. Il me suffit de les connaître pour qu'elles me deviennent sacrées.

— Tes actes ne paraissent pas s'accorder avec les paroles que tu viens de prononcer, répondit aigrement Asad ; cependant je respecterai le mariage que tu as contracté, même si certains considèrent qu'il n'est pas strictement légal. Puisque nous avons pris la mer ensemble pour courir sus à l'Espagnol, ne laissons aucun ressentiment subsister entre nous.

— Qu'il en soit comme tu l'as dit, ô mon maître, répondit Sakr-el-Bahr ; je craignais...

— Tu n'as jamais eu peur de rien ni de personne, coupa le pacha, et c'est pour cela que je t'ai aimé comme mon fils.

Il congédiait le Reis du geste, mais Marsak, irrité par les paroles de conciliation que son père avait prononcées, s'adressa à Oliver.

— Comment ta jeune femme supportera-t-elle ton absence, ô Sakr-el-Bahr ? ricana-t-il.

— J'ai trop peu vécu en compagnie des femmes pour répondre à ta question, dit le Reis.

Feignant d'ignorer cette allusion blessante, Marsak insista.

— Je te plains, dit-il, esclave du devoir, de t'arracher à des bras si doux. Où l'as-tu laissée ?

— Où toute femme musulmane doit demeurer, dans ma maison.

— En vérité, ricana Marsak, j'admire ta résignation.

— Pourquoi, intervint Asad, t'étonnerais-tu de voir un Musulman observer fidèlement la loi ?

— Il ne se faut point fier aux apparences, ô mon père, murmura le jeune homme.

— Assez d'insinuations ! grogna le pacha, imposant silence à son fils.

Le Reis s'éloigna lentement, troublé par les questions du jeune homme. Avait-il appris quelque chose, ou ses insinuations étaient-elles seulement destinées à raviver la blessure d'amour-propre du pacha ?

Les craintes d'Oliver devaient rapidement se préciser. Marsak s'approcha de lui tandis que le Reis surveillait Vigitello et ses hommes qui distribuaient le maigre repas des galériens, composé d'une poignée de dattes et d'un gobelet d'eau additionnée de vinaigre.

Marsak montra du doigt le grand panier en feuilles de palmier tressées qui était rangé au pied du grand mât.

— Ce panier doit gêner la manœuvre, dit-il. Ne vaudrait-il pas mieux le descendre dans la cale ?

Oliver sentit son cœur se serrer. Marsak avait entendu le Reis commander que l'on portât le panier dans la chambre de poupe, puis donner un contre-ordre tandis qu'Asad s'embarquait sur la galère. Le contenu de la corbeille intriguait-il simplement le jeune homme ?

— Je croyais, ô Marsak, que tu t'étais embarqué avec nous pour apprendre le métier de marin, répondit le Reis.

— C'est vrai, avoua Marsak.

— Alors, observe et tais-toi, répondit Sakr-el-Bahr. Tu m'apprendras sans doute dans quel-

ques heures comme il faut aborder un navire et lancer le grappin...

Il s'interrompit et, tendant le bras, montra un point à l'horizon.

— Voici les îles Baléares, annonça-t-il, reprenant sa voix naturelle. Le vent nous a poussés très vite. S'il ne faiblit pas, nous doublerons la Pointe d'Aguila avant le coucher du soleil.

Sans quitter le panier du regard Marsak demeurait immobile, insensible à la diversion que le Reis tentait d'amorcer. Enfin, il tourna sur ses talons et alla rejoindre son père, sous l'auvent dressé devant la porte de la grande chambre. Il tenta d'engager la conversation, mais le pacha, sombre et préoccupé, lui imposa silence.

Sakr-el-Bahr, pensif et soucieux, était descendu du château de poupe et arpentait la passerelle qui domine les bancs des galériens. Trois hommes à bord connaissaient son secret : Ali, son lieutenant ; Jasper Leigh et Vigitello. Le Reis était persuadé qu'aucun de ces trois hommes ne l'avait trahi. Cependant, il éprouvait un sentiment de gêne en se remémorant les réflexions de Marsak. Il appela l'Italien.

— Vigitello ? murmura-t-il, crois-tu que quelqu'un ait pu livrer mon secret au pacha ?

— C'est impossible, répondit Vigitello. Si Asad l'avait appris avant de s'embarquer, il se serait fait accompagner par une escorte plus nombreuse.

— Pourquoi ? demanda le Reis ; si un diffé-

rend sérieux devait nous séparer, presque tous mes hommes se rangeraient derrière le pacha.

— J'en doute, répondit l'Italien. Tu es leur chef naturel, leur pacha. Ils ont grommelé lorsque Asad a déclaré prendre le commandement de l'expédition. Peut-être quelques fanatiques suivraient-ils l'exalté d'Allah, mais n'oublie pas que les meilleurs de tes soldats sont des renégats : ceux-là ont choisi.

— Il faut t'assurer de la solidité de ces sentiments, Vigitello, sonde les hommes avec précaution.

L'Italien cligna gravement de l'œil et s'éloigna.

Lentement Sakr-el-Bahr remonta vers la poupe ; son regard se posa sur les bancs des galériens et s'arrêta sur Lionel.

— Tu as déjà goûté du fouet, dit Oliver en anglais ; ce n'est encore rien ; bientôt tu connaîtras la vie que, par ta faute, j'ai vécue pendant six mois.

Lionel leva vers son frère ses yeux injectés de sang.

— Qu'as-tu fait de Rosamonde ? demanda-t-il.

— J'ai fait ce que m'imposait mon devoir de gentleman, ricana le Reis : je l'ai épousée.

Et il monta l'escalier de bois qui menait à la poupe.

Une heure plus tard, le contour des îles Baléares s'était précisé lorsque Sakr-el-Bahr rencontra de nouveau Vigitello dans l'entre-deux

des gaillards. Ils échangèrent rapidement quelques mots.

— La situation est plus délicate que je l'avais pensé, dit l'Italien à voix basse. Je crois que les chances seraient sensiblement égales. Dans ces conditions il serait hasardeux de tenter un coup de main.

— Je n'en ai pas l'intention, répondit le Reis. Je devrais seulement savoir sur qui je pourrais compter, au cas où Asad me chercherait querelle.

Les deux hommes se séparèrent. Inquiet et songeur, le Reis reprit sa promenade solitaire. Il avait promis à Rosamonde de l'amener dans un port français ou italien. Ne croirait-elle pas qu'il n'en avait jamais eu l'intention ? Comment pouvait-il tenir parole, alors que le pacha était à bord ? Devrait-il ramener la jeune femme à Alger et attendre une occasion plus favorable ? Chaque heure qui passait aggravait les risques de découverte.

Les mains croisées derrière le dos, tête basse, le cœur alourdi de tristes pensées, le Reis se demandait comment il tiendrait parole, fût-ce au prix de sa vie. Ce sacrifice suprême ne l'inquiétait guère : sa vie n'était-elle pas désormais sans but ?

CHAPITRE XVI

LE PANIER

Au coucher du soleil la galère mit en panne devant l'entrée étroite d'une petite anse rocheuse, sur la côte méridionale de l'île de Formentera.

Le Reis, qui avait poursuivi sa promenade solitaire, entendit la voix d'Asad commander que l'on franchît le chenal.

Le vent était tombé et Sakr-el-Bahr cria à son tour à Vigitello de faire préparer les rames. Un coup de sifflet de l'Italien prévint les galériens tandis que Jasper et quelques matelots musulmans carguaient les voiles. Sous la poussée vigoureuse des rames, la galère s'engagea dans l'étroit goulet et le franchit rapidement. Une fois dans la baie, le Reis vira bord pour bord afin d'être prêt à quitter son mouillage à la moindre alerte.

Le navire s'immobilisa à quelque distance d'un contrefort rocheux dont la pente abrupte était parsemée de buissons de genêts et le som-

met couronné par les têtes grises de quelques oliviers dont les feuilles argentées brillaient sous les rayons obliques du soleil couchant. Le Reis envoya aussitôt un poste de guetteurs sur la crête du promontoire d'où l'on apercevait une vaste étendue de la mer environnante.

Arpentant la poupe, appuyé sur l'épaule de son fils, Asad racontait comment, jadis, alors qu'il était simple capitaine de galère, il s'était embusqué dans cette anse pour tomber brusquement sur les navires chrétiens. Une fois, avec le fameux Dragut Reis et une flotte de six galères, il avait surpris et mis en fuite les caravelles et les galères de Doria, le célèbre amiral génois.

Marsak écoutait son père avec une indifférence polie. Il pensait à Sakr-el-Bahr et à ce grand panier dont le Reis ne s'était jamais écarté depuis le départ.

Lassé d'entendre le récit détaillé des exploits paternels, il interrompit brusquement Asad.

— Loué soit Allah ! s'écria-t-il ; si tu n'avais pris le commandement de cette expédition, nous n'aurions pas profité des avantages de cette embuscade.

— Détrompe-toi, ô mon fils, Sakr-el-Bahr connaît l'anse et la passe aussi bien que moi. Il a suggéré lui-même que nous attendions ici l'Espagnol.

— Je doute qu'il eût attendu l'Espagnol, répondit le jeune homme, si tu n'avais été à bord, ô mon père. Observe-le.

« D'autres pensées occupent son esprit. Il est

pensif et soucieux, comme un animal tombé dans un piège. On dirait qu'il a peur.

— Qu'Allah te pardonne ! murmura le vieillard, hochant la tête. C'est ta mère qui t'a nourri dans la haine de Sakr-el-Bahr. C'est elle qui m'a poussé à cette croisière inutile.

— Tu as oublié, ô mon père, l'outrage de la nuit dernière.

— Je n'ai rien oublié. Je me souviens surtout que, plus que les autres, le pacha doit suivre les voies de la justice. Demain, tu verras combattre l'homme que tu soupçonnes et tu n'oseras plus jamais médire de lui. Je désire que tu fasses la paix avec celui qui a remporté tant de victoires pour l'exaltation d'Allah.

Elevant la voix, il appela le Reis. Oliver obéit. Ce fut Marsak qui, le premier, lui adressa la parole.

— Est-ce l'approche du combat qui te bouleverse ainsi, ô terrible guerrier ?

Oliver le considéra d'un air de pitié méprisante.

— Attends d'avoir senti l'odeur du sang et de la poudre, dit-il. Tu ne connais même pas encore la peur.

— Il a raison, dit Asad. Attends de l'avoir accompagné à l'abordage.

— Me feras-tu toujours un grief de ma jeunesse, ô mon père ? s'écria le jeune homme. L'expérience viendra. Il est d'autres épreuves où je ne crains personne : le tir à l'arbalète, par exemple.

— Place! place ! dit le Reis en riant, et nous allons voir de merveilleuses choses.

Les paupières à demi fermées, Marsak le regarda.

— Qu'on me donne une arbalète, dit-il, et je montrerai au Reis ce que l'on en peut faire.

Asad et les officiers qui l'entouraient éclatèrent de rire.

— Sais-tu, ô mon fils, que la flèche de Sakr-el-Bahr tue une hirondelle en plein vol ?

— Il s'en est vanté, sans doute.

— Et tu te vantes probablement de toucher d'ici l'île de Formentera, dit Oliver en riant.

— Vigitello ! cria Marsak ; qu'on apporte deux arbalètes !

L'Italien obéit.

— Si la loi du Prophète ne l'interdisait pas, dit Asad en souriant, je ferais une gageure...

— Je l'aurais proposée moi-même, coupa Marsak.

— Et ta bourse aurait été aussi vide que ta tête, conclut Oliver.

Marsak prit l'une des arbalètes et posa une flèche dans la rainure.

— Vois-tu, dit-il, ô Sakr-el-Bahr, cette minuscule tache de bitume, sur le panier posé au pied du grand mât. Ma flèche se plantera exactement sur cette tache.

Il regardait fixement le Reis et il crut remarquer que le corsaire avait pâli. Mais Oliver, recouvrant rapidement son sang-froid, éclata de rire.

— Je comprends, dit-il, tu choisis une cible invisible. Là où ta flèche sera entrée, tu diras qu'était la tache. C'est un stratagème puéril qui n'impressionne que des femmes.

— Alors, dit Marsak, je vais viser la corde qui lie le panier.

Et il releva son arbalète.

Sakr-el-Bahr lui prit le bras.

— Attends, dit-il, tu choisiras un autre but, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, ta flèche pourrait blesser un rameur. Ces esclaves ont été choisis pour leur résistance et je n'ai pas l'intention d'en sacrifier un à ta maladresse. Ensuite, le but que tu as indiqué est à une dizaine de pas : une cible pour un enfant ; c'est sans doute pour cela que tu l'as choisie.

Marsak abaissa son arbalète.

Le Reis montra du doigt un olivier qui se détachait sur la crête, à une centaine de pas.

— Voici, dit-il, une cible digne d'un homme. Place ton trait au croisement des deux grandes branches qui s'écartent du tronc du côté du soleil couchant.

Asad et ses officiers approuvèrent.

— Une cible digne d'un homme, tu l'as dit, ô Sakr-el-Bahr, affirma le pacha.

Mais Marsak haussa les épaules d'un air de mépris.

— Je savais, ricana-t-il, qu'il refuserait la cible de mon choix. Quant aux branches de l'olivier, un enfant serait incapable de les manquer.

— Alors, tu as quelque chance de les toucher, dit le Reis, qui s'était placé entre Marsak et le panier.

En même temps il releva l'arbalète que Vigitello lui avait remise et, visant rapidement, il lança la flèche. Elle alla se planter au croisement des deux branches où dans le silence on l'entendit vibrer longuement.

Une acclamation s'éleva de l'entre-deux des gaillards.

Marsak, les lèvres pincées, pâle de rage, comprit qu'il avait perdu la partie.

— Vise bien, ô Marsak, dit en riant Briskaine.

L'adolescent ajusta lentement.

— Prends garde à la sentinelle qui est placée à cinquante pas de l'olivier, ricana le Reis.

Marsak lâcha son trait qui alla se planter à flanc de coteau à une dizaine de pas de l'arbre.

Personne n'osa huer le fils du pacha. Seuls, Asad et le Reis riaient sans contrainte.

— O présomptueux ! répétait Asad.

Sakr-el-Bahr haussa finalement les épaules et se dirigea vers l'escalier de poupe.

— Je te défie toujours pour ce qui est de la cible que j'avais choisie, lui cria Marsak. Regarde !

Il avait relevé son arbalète armée et visa le panier.

Rapide comme l'éclair, et sans se soucier des conséquences de son acte, Oliver releva à son tour son arbalète, l'arma et la pointa sur le jeune homme.

— Prends garde ! cria-t-il. Tire sur ce panier et mon trait te perce la gorge. Tu sais qu'il ne manque jamais son but.

Ceux qui étaient rassemblés derrière Marsak s'étaient soudain immobilisés.

Lentement, avec un sourire narquois, l'adolescent abaissa son arbalète : il lui suffisait que son ennemi se fût trahi.

Asad rompit le premier le silence.

— Par Allah ! Quelle est cette folie, ô Sakr-el-Bahr ? demanda-t-il.

— La folie de la peur, dit Marsak, s'abritant rapidement derrière Briskaine ; demande-lui, ô mon père, ce qu'il garde dans ce panier.

— Oui, parle, au nom d'Allah, dit le pacha marchant vers Oliver.

Le Reis abaissa son arbalète. Le sursaut d'exaspération qui l'avait secoué avait fait place à un calme souverain.

— Ce panier contient des marchandises de très grande valeur, ô mon maître, et je n'ai pas l'intention de les voir abîmer pour satisfaire un enfant capricieux.

— Des marchandises précieuses ! ricana Asad. Elles doivent l'être en effet pour être estimées davantage que la vie de mon fils. Voyons-les.

Il marcha vers l'escalier et cria :

— Ouvrez ce panier.

Sakr-el-Bahr posa une main sur le bras du pacha.

— Attends, ô mon maître, dit-il d'une voix sèche. Ce panier m'appartient ; nul n'a le droit...

— Suis-je ou non le maître ? ricana Asad ; que l'on ouvre ce panier !

Deux hommes d'équipage faisaient sauter les cordes. Le couvercle du panier fut rabattu.

— Que contient-il ? Qu'avez-vous trouvé ? cria Asad.

Dans le silence qui suivit, Rosamonde Godolphin se leva du milieu du panier de feuilles de palmes tressées. Oliver sauta sur le pont et vint se placer au pied du mât, près de la jeune femme.

CHAPITRE XVII

LA DUPE

Pendant quelques secondes Asad demeura immobile, incapable de prononcer un mot, tant sa stupéfaction était grande. Puis, il lui apparut brusquement qu'il avait été dupé par Sakr-el-Bahr, l'homme qu'il estimait le plus. Les avertissements intéressés de Fenzileh et de Marsak n'avaient pas réussi à ébranler la confiance que le vieillard éprouvait pour son brillant lieutenant. Et voici que la preuve éclatait, indéniable, de la duplicité du Reis.

A pas très lents, Asad-ed-Din descendit l'escalier, suivi par Marsak, Briskaine et les autres officiers. Il s'arrêta devant Oliver : une flamme de colère brûlait dans son regard.

— Ainsi, ricana-t-il, ce sont là les marchandises précieuses dont tu parlais ?

— Elle est mon épouse, répondit Sakr-el-Bahr, d'un ton de défi ; et j'ai le droit de l'emmener partout où je vais.

Il se retourna vers Rosamonde et du geste

l'invita à se voiler la face. Elle obéit aussitôt. Sa main tremblait.

— Personne ne t'a dénié ce droit, dit Asad ; mais pourquoi ne l'as-tu pas emmenée ouvertement ? Pourquoi n'occupait-elle pas la chambre de poupe, à laquelle l'épouse de Sakr-el-Bahr avait droit ? Pourquoi l'avoir transportée secrètement à bord, dans un panier ?

— Et pourquoi, ajouta Marsak, as-tu menti lorsque je t'ai demandé où elle était ?

— J'ai fait et dit tout cela, répondit le Reis avec une dignité dédaigneuse, parce que je craignais que l'on m'empêchât de l'emmener.

Son regard appuyé ne quittait pas celui du pacha, qui rougit légèrement.

— Pourquoi cette crainte ? répondit Asad. Parce qu'un homme qui s'embarque pour une expédition guerrière n'emmène pas sa jeune femme avec lui.

— Allah m'a gardé dans le passé, dit le Reis. J'ai remis mon sort entre ses mains.

Ce n'était pas répondre, mais le Reis avait souvent employé cet argument pour réduire ses ennemis au silence en témoignant des victoires ininterrompues qu'il avait remportées. Asad, au lieu de s'incliner, s'irrita.

— Tu blasphèmes ! cria-t-il. Tu l'as fait transporter à bord en grand secret parce que tu avais des projets que tu ne désirais confier à personne.

— Des projets, insinua Marsak, qui n'avaient rien de commun avec la capture de la galère espagnole.

Oliver haussa les épaules, et s'adressa à Asad.

— Je n'ai jamais eu l'intention de trahir, dit-il, ni de négliger la mission que tu m'avais confiée. J'ai décidé d'amener mon épouse à bord, en secret, afin de ne pas laisser supposer à mes ennemis que j'eusse d'autres intentions que celle de te servir loyalement et de combattre pour la gloire de l'Islam.

« J'avais, en fait, l'intention de débarquer mon épouse sur les côtes de France, d'où elle aurait pu regagner son pays. Ensuite, j'aurais attendu la galère d'Espagne et, par la faveur d'Allah, je m'en serais emparé.

— Par les cornes de Shaitan ! jura Marsak ; ô père des mensonges et de la dissimulation, expliqueras-tu ce désir de te débarrasser de ta nouvelle épouse ?

— Oui, réponds ! appuya Asad.

— Tu sauras la vérité, déclara Oliver.

— Loué soit Allah ! s'écria Marsak d'un air moqueur.

— Mais je te préviens, poursuivit le Reis, que la vérité te paraîtra beaucoup plus invraisemblable qu'un mensonge banal. Il y a des années, dans cette Angleterre où je suis né, j'ai aimé cette femme dont je voulais faire mon épouse. Mais les hommes de mon pays m'ont diffamé, cette femme a refusé de m'épouser et je suis parti avec la haine dans mon cœur. Hier soir, j'ai découvert que mon amour n'était pas mort, et j'ai résolu de réparer le mal que j'avais fait en renvoyant cette femme parmi les siens.

Asad éclata d'un rire méprisant.

— Depuis quand un homme exprime-t-il son amour pour son épouse en répudiant celle-ci ? ricana-t-il. Sont-ce là des façons de ton pays ?

— Je t'ai dit que la vérité t'apparaîtrait invraisemblable, répondit Oliver.

— N'est-il pas clair, ô mon père, dit Marsak, que ce mariage n'était qu'un prétexte ?

— Aussi clair que la lumière du jour, répondit le pacha. Une mômerie injurieuse pour notre religion et la Sainte Loi du Prophète. Un stratagème pour m'enlever cette femme.

Il se tourna vers Vigitello.

— Que l'on mette ce traître aux fers ! dit-il.

— Le Ciel t'a inspiré cette décision, ô mon père ! exulta Marsak.

— Une décision qui pourrait vous conduire rapidement au Ciel, en effet, répondit Sakr-el-Bahr.

Tandis que Vigitello demeurait immobile, comme s'il refusait d'arrêter son maître, le Reis s'approcha d'Asad et lui dit à voix basse :

— Ne crois pas que je vais me soumettre comme le chameau qui s'agenouille pour attendre son fardeau. Réfléchis, ô Asad. Si j'élève la voix, si j'appelle mes faucons, crois-tu qu'ils épouseront tous ta querelle ? Acceptes-tu cette épreuve ?

Asad pâlit.

— Traître infâme... dit-il d'une voix qui chavrotait.

— Non, coupa le Reis ; si j'avais eu l'intention

de trahir, je l'aurais déjà fait. J'aurais déjà appelé mes hommes à mon secours. Mon silence prouve ma loyauté.

Le pacha, soucieux, passait ses doigts dans sa longue barbe, pesant les paroles que Sakr-el-Bahr venait de prononcer. Le Reis était adoré de ses hommes et, quoi qu'il arrivât, la bataille serait rude. Si le renégat l'emportait, Asad perdrait sans doute la vie, à tout le moins son pachalik d'Alger. L'enjeu était trop important.

— Je réfléchirai à tes paroles, dit-il enfin, d'une voix mal assurée. Je veux avant tout qu'Allah me guide dans les voies de la Justice et de la Vérité.

CHAPITRE XVIII

NÉGOCIATIONS

Sous les regards interrogateurs de ceux qui les entouraient, Rosamonde et Oliver, tournés l'un vers l'autre, demeurèrent un instant silencieux après le départ du pacha.

Le Reis, quoiqu'il éprouvât une mortelle anxiété quant au sort de la jeune femme, se sentait en même temps comme soulagé ; Rosamonde n'aurait pas supporté indéfiniment de séjourner dans une cage d'osier qui avait été tout d'abord destinée à la transporter secrètement à bord. Il faudrait désormais combattre pour sauver la jeune femme. Et, à cette pensée, Oliver sourit.

— Que va-t-il se passer? demanda enfin Rosamonde à voix basse.

— Vous allez tout d'abord, répondit le Reis, gagner la cabine qui vous était destinée et que vous auriez occupée depuis que la galère a quitté Alger sans le caprice inattendu d'Asad.

Et, du geste, il l'invita à se diriger vers la poupe.

Elle hésitait, regardant fixement le pacha, son fils et ses officiers, assis sous l'auvent.

— Venez, madame, dit Oliver ; vous n'avez rien à craindre.

— Rien à craindre ? répéta-t-elle, interdite.

— Pour le moment, dit-il. Quant à l'avenir, nous l'affronterons sans peur.

Elle se roidit.

— Je n'ai pas peur, dit-elle, d'une voix qui ne tremblait plus.

— Alors, venez, madame, répéta-t-il.

Elle obéit. Côte à côte, ils montèrent l'escalier de poupe, sous les regards à la fois étonnés et réprobateurs du groupe assis devant la grande chambre. Les yeux brillants d'Asad ne quittaient pas la jeune femme. Le Reis se plaça entre Rosamonde et Asad, puis il s'inclina devant ce dernier.

— Permets-tu, ô mon maître, dit-il d'un ton respectueux, que mon épouse occupe la chambre que je lui avais destinée avant d'apprendre que tu avais résolu de nous accompagner ?

Le pacha, sans un mot, acquiesça d'un geste bref et hautain. Le Reis salua de nouveau, puis alla soulever la lourde tenture rouge frappée de croissants verts. A l'intérieur de la chambre, une lampe de cuivre allumée éclairait la pièce. Oliver s'effaça pour laisser passer Rosamonde, et il entra derrière elle, laissant retomber la tenture.

Un divan bas, couvert de coussins et de riches étoffes de soie, occupait un coin. Devant, une table basse, en bois noir marqueté, supportait

la lampe et un brûle-parfums de cuivre d'où montaient de lentes et lourdes volutes de fumée bleue.

Dans l'ombre, les deux Nubiens de Sakr-el-Bahr se tenaient debout, immobiles.

Le Reis donna un ordre bref et les deux esclaves tirèrent d'un coffre des aliments qu'ils posèrent devant Rosamonde : du poulet cuit avec du riz, des olives et des prunes ; du pain, un melon et un vase de terre cuite plein d'eau. Sur une nouvelle injonction de leur maître, les deux Nubiens vinrent se placer, le cimeterre nu, près de l'entrée. Rosamonde s'était assise, tête basse, les mains croisées sur ses genoux.

— Mangez, dit Oliver après un long silence. Vous aurez besoin de force et de courage.

Elle haussa les épaules.

— Pourquoi manger ? murmura-t-elle. A quoi pourraient servir la force et le courage ?

— A vous délivrer, répondit-il. Je vous ai donné ma parole et je vous sauverai.

— Vous ne pouvez plus rien, fit-elle secouant la tête.

— Rien n'est perdu tant que je suis vivant, répondit-il.

— Pensez-vous vivre longtemps ? murmura-t-elle avec un pâle sourire.

— Ma vie est entre les mains de Dieu, et ce qui est écrit est écrit. J'aurai vécu assez longtemps si je puis vous sauver.

Elle frissonna, ses mains tremblaient.

— Nous sommes perdus tous les deux, dit-elle. Si vous mourez, j'ai le poignard...

Il fit un pas vers elle, les yeux brillants, puis s'immobilisa brusquement. Il avait espéré, pendant une fraction de seconde, qu'elle pardonnait, mais il comprit rapidement qu'elle préférait tout simplement la mort à l'esclavage. D'une voix calme, il parla d'autre chose.

— Je crois que vous trouverez ici tout ce qui peut vous être nécessaire. S'il vous manquait quelque chose, demandez-le à mes Nubiens : ils savent un peu de français et vous connaissez cette langue. Que Dieu vous garde ! Je reviendrai vous voir après le lever du soleil.

Il sortit. Asad était resté seul, sous l'auvent, avec Marsak. La nuit était complètement tombée. Les lanternes allumées aux deux extrémités et au centre de la galère jetaient leurs lueurs jaunes sur le navire endormi et les flots calmes de l'anse. Le ciel était étoilé, le vent complètement tombé : on n'entendait que le bruit mou et cadencé des vaguelettes battant le fond sablonneux de la crique.

Sakr-el-Bahr marcha vers Asad et lui demanda de l'entretenir seul à seul.

— Je suis seul, dit Asad d'une voix sèche.

— Oui, je soupçonnais que Marsak ne comptait pas, répondit le Reis sur le même ton.

Marsak grogna. Le pacha murmura une sentence tirée du Coran : « Le fils d'un homme est l'ami de son âme. » Puis il ajouta :

— Parle, je n'ai pas de secret pour mon fils.

— Il peut être l'ami de ton âme, ô mon maître, répondit Sakr-el-Bahr, mais il n'est point l'ami de la mienne, et c'est justement de mon âme que je voulais te parler.

— Merci, coupa Marsak, je ne suis pas, en effet, l'ami d'un chien de chrétien.

— Ta langue, ô Marsak, me fait penser au trait de ton arbalète... riposta le Reis.

— En ce qu'elle perce les intentions malignes, coupa Marsak.

— Non, reprit Oliver, en ce qu'elle vise à atteindre des choses inaccessibles.

— Paix ! s'écria Asad.

Sakr-el-Bahr s'inclina et demanda aussitôt :

— Mon maître me permet-il de m'asseoir ?

Sans attendre la réponse, il s'accroupit sur les coussins et poursuivit :

— Un différend nous divise, ô mon maître, que nous devrions aplanir pour la gloire de l'Islam.

— Tu es coupable de l'avoir suscité, ô Sakr-el-Bahr. Il t'appartient donc de chercher ton pardon, répondit sèchement Asad.

— C'est pour cela même que j'ai voulu te parler, ô mon maître ! Si nous supprimons la cause du différend qui nous sépare, nous n'aurons plus de raison de nous détester mutuellement et notre ancienne amitié revivra.

Il savait bien que c'était chose impossible. Il savait qu'il avait défié Asad, qu'il l'avait fait trembler, et que l'orgueilleux vieillard ne pardonnerait pas. Dès le retour de la galère à

Alger, le Reis mourrait. Il lui restait une dernière chance de salut : susciter une mutinerie à bord, en accepter les risques. C'était cela même que le pacha craignait par-dessus tout. Aussi Oliver espérait-il convaincre son adversaire en lui proposant une solution qui permettrait à Asad de conserver l'espoir de se venger.

— Comment supprimer la cause ? demanda le pacha, les yeux brillants, après un long silence. As-tu l'intention de répudier ton épouse ?

— Ce ne serait pas supprimer la cause du différend, ô mon maître ! répondit tranquillement Sakr-el-Bahr. Je suggère que tu me permettes d'exécuter le projet que j'ai formé. Nous reprenons la mer à l'aube, ou cette nuit même ; nous abordons sur la côte française et je débarque ma femme qui s'arrangera pour regagner son pays. Ainsi sera supprimée la cause de notre différend. Nous reviendrons attendre la galère espagnole — il sera encore temps — puis nous regagnerons Alger, réconciliés dans la gloire d'Allah.

L'appât était si habilement présenté que le pacha et son fils ne soupçonnèrent pas un instant que ce fût un piège. Sakr-el-Bahr mettait sa vie entre les mains d'Asad en échange de la libération de Rosamonde.

Le pacha réfléchissait. La prudence le poussait à accepter cette offre inattendue. De retour à Alger, il saurait bien séparer le Faucon des Mers de ses fidèles, et il ferait proprement étrangler ce dangereux rival.

Marsak, très pâle, le regard fixé sur le visage de son père, attendait la décision. Incapable de se contenir plus longtemps, il intervint.

— Ce sont de sages paroles, ô mon père ! dit-il. La gloire de l'Islam doit passer avant toutes choses. Que cette infidèle disparaisse et tu pourras désormais rendre ta confiance et ton amitié à Sakr-el-Bahr.

Asad avait compris, mais une sourde tentation l'envahissait. Il revoyait l'image de la blonde fille des Francs et son vieux cœur battait à grands coups. Ainsi se trouvait-il déchiré entre deux désirs : abandonner la femme afin de se venger du rebelle, ou réclamer l'esclave de Sakr-el-Bahr. S'il choisissait cette seconde solution, le pacha devrait s'attendre à un soulèvement, à un combat, peut-être à une défaite. Ce n'était pas raisonnable... mais Asad-ed-Din, en songeant à Rosamonde, n'était plus maître de sa raison.

— Puisque tu décides de la répudier, dit-il enfin au Reis, pourquoi refuses-tu de me la céder ? Tu m'as dit que tu l'avais épousée pour la sauver, c'était donc un mariage contraire à l'esprit de la loi musulmane. La répudiation n'est même pas nécessaire. Cette femme n'est plus à toi. Laisse-la à un Musulman qui veuille d'elle.

Sakr-el-Bahr éclata de rire : un rire froid et menaçant.

— Ce Musulman tâtera du fil de mon cime-

terre avant de gagner le Paradis de Mahomet, dit-il, se levant d'un bond.

Asad l'avait imité avec une souplesse et une détente que l'on n'aurait pas attendues d'un homme de son âge.

— Tu menaces ? cria-t-il.

— Je prophétise, dit tranquillement le Reis.

Et, tournant le dos, il s'éloigna.

Tremblant de rage, Asad le regarda partir. Il fut sur le point de le rappeler, mais il doutait que Sakr-el-Bahr obéît. Il jugea inutile de compromettre plus avant l'autorité dont il jouissait encore.

Marsak avait saisi le bras de son père et tentait de le convaincre : il fallait céder, c'était le moyen le plus sûr.

— Suis-je un lâche, pour envisager toujours le moyen le plus sûr ? protesta Asad entêté.

— Je crains pour ta vie, ô mon père !

— N'aie aucune crainte, répondit Asad. Mes officiers ne me trahiront pas. Briskaine s'assure, en ce moment même, du nombre des fidèles sur qui je pourrais compter en cas de mutinerie. Pourquoi abandonnerais-je cette perle franque ?

— C'est une infidèle, et la loi du Prophète te défend de l'épouser. Elle a été exposée au souk sans que son visage fût voilé. Un de tes lieutenants l'a achetée, en a fait sa femme. Et pour cette créature tu risquerais de perdre le pachalik d'Alger ?

Importuné, Asad serrait les poings, cherchait

à se délivrer de cette insistance, lorsque Briskaine apparut au haut des marches.

Briskaine ne paraissait pas rassuré.

— Eh bien ? questionna le pacha, heureux de saisir cette occasion de rompre l'entretien.

— Tout ce que je puis dire, ô mon maître, dit Briskaine, c'est qu'il aurait tort de pousser ses hommes à se mutiner.

— Est-ce là tout ? demanda Asad. Et si je l'attaque moi-même ?

— Allah, qui sait reconnaître les siens, te donnerait sans doute la victoire, dit l'officier sans enthousiasme. Mais celui de vous deux qui attaquera l'autre commettra une imprudence.

— Je comprends, grogna Asad, la balance est égale.

— Tu l'as dit, ô mon maître !

— Alors, intervint Marsak, il faut accepter son offre.

Asad, impatienté, haussa les épaules.

— Chaque chose en son temps, dit-il ; j'y réfléchirai.

Sur la passerelle qui dominait les bancs de la chiourme endormie, le Reis s'entretenait à voix basse avec Vigitello. L'Italien tenait à son maître les mêmes propos que Briskaine avait tenus au pacha. Une moitié de l'équipage obéirait au chef religieux, l'autre demeurerait fidèle à son chef de guerre.

Lentement, Oliver regagna la poupe. Il espérait qu'Asad accepterait sa proposition. Le Reis

n'osait pas songer à provoquer une mutinerie qui pourrait échouer et perdre à jamais Rosamonde.

Il alla se coucher au seuil de la chambre et ses deux Nubiens veillèrent jusqu'au jour sur son sommeil tourmenté.

CHAPITRE XIX

LES MUTINS

Un peu avant le lever du soleil, la galère s'éveillait, lorsque Sakr-el-Bahr congédia les deux Nubiens et pénétra dans la chambre de Rosamonde.

La jeune fille avait pu dormir pendant quelques heures. Elle reçut la visite du corsaire sans plaisir apparent, mais aussi sans cette antipathie méprisante dont elle avait fait preuve jusqu'alors. Elle écouta attentivement Oliver lorsqu'il lui fit part de ses projets.

Il prit congé et revint dans l'après-midi, lorsque les deux Nubiens, après un bref repos, reprenaient leur garde. Le Reis n'apportait pas de nouvelles : la galère espagnole n'était pas signalée ; la sentinelle placée sur le promontoire venait seulement d'apercevoir une voile à l'ouest : un trois-mâts qui semblait voguer lentement vers l'île, poussé par une brise très molle. Oliver avoua alors qu'Asad avait définitivement rejeté le projet du débarquement sur la côte française.

— Cependant, ajouta-t-il, rien n'est encore perdu. J'attends une occasion d'agir.

— Et s'il ne se présente pas d'occasion ? murmura Rosamonde.

— J'en susciterai une, dit-il, souriant presque. J'ai agi ainsi durant toute ma carrière de corsaire ; il serait étrange qu'un premier échec me fût réservé en une circonstance qui me tient tant au cœur.

Cette allusion d'Oliver à sa carrière de pirate amena une question de Rosamonde.

— Par quel étrange concours de circonstances êtes-vous devenu corsaire ? demanda-t-elle.

— C'est une longue histoire, dit-il, et qui ne saurait vous intéresser.

— Si, répondit-elle, elle m'intéresse et je n'aurai peut-être pas d'autre chance de l'entendre.

— Vous désirez l'entendre afin de me juger, n'est-ce pas ?

— Peut-être, dit-elle, baissant les yeux.

Il se mit à arpenter l'étroite pièce. Le menton sur la poitrine, sans regarder Rosamonde, il raconta les faits, depuis qu'on l'avait enchaîné à un banc de galère espagnole, jusqu'au jour où, sur les hauteurs du Cap Spartel, il avait décidé de se rendre en Angleterre pour se venger de son frère. Il parlait très simplement, sans détail inutile. Rosamonde, émue, la vue troublée par de grosses larmes qui se formaient dans ses yeux, tentait de cacher son trouble. Mais le Reis ne la regarda pas une seule fois.

— Ainsi, conclut-il, vous savez comment j'ai été conduit à devenir corsaire. J'aurais dû résister, direz-vous ; c'eût été difficile, tant j'étais obsédé par le désir de me venger de mon frère...

— Et de moi, coupa-t-elle.

— Non, protesta-t-il. Je vous ai détestée pour votre infidélité et, par-dessus tout, pour avoir brûlé sans la lire la lettre que j'avais confiée à Pitt. Vous avez ainsi rendu impossible ma tentative de réhabilitation, vous m'avez condamné pour toujours à ma vie de pirate. Mais j'ignorais alors que vous aviez des raisons de douter de moi ; j'ignorais que l'on vous eût persuadée que j'avais fui devant la justice. C'est pour cette raison que je ne vous hais plus. Je vous haïssais encore le soir où, sans l'avoir prémédité, à Arwenack, je vous ai enlevée en même temps que Lionel.

— Vous n'aviez pas l'intention de m'enlever ? demanda-t-elle, interdite.

— Je vous jure que j'ai succombé à la tentation lorsque je vous ai vue auprès de lui.

— Je crois que je comprends... murmura-t-elle d'une voix très lente.

— Comprendre n'est pas encore pardonner, dit-il, relevant la tête. Il ne saurait d'ailleurs être question de pardon tant que n'a pas été réparé le mal qui vous a été fait.

— Si cela demeure possible, murmura-t-elle.

— Cela sera possible, répondit-il vivement.

Mais il s'interrompit en entendant crier sur le

pont. Il reconnut la voix de la sentinelle qu'il avait placée sur le promontoire.

— O Sakr-el-Bahr ! criait l'homme haletant.

Et son cri retentit, répété par tout l'équipage.

Le Reis écarta la tenture et sortit sur la poupe.

— Le navire que j'ai signalé ce matin... dit la sentinelle. Il est là, derrière le promontoire. Il a jeté l'ancre.

— Pourquoi s'alarmer ? dit Asad qui s'était levé et s'était placé près du Reis. Si ce navire a jeté l'ancre, il ignore notre présence ici. Comment est-il, ce navire ?

— Un trois-mâts de vingt canons, portant le pavillon d'Angleterre.

— Un Anglais ! s'écria le pacha, surpris. Que vient-il faire dans les eaux espagnoles ?

— N'a-t-il pas un second pavillon ? demanda Sakr-el-Bahr.

— Si, une flamme bleue au mât d'artimon : bleue avec un oiseau blanc, une cigogne, je pense.

— Une cigogne ! répéta le Reis, pensif.

Il ne connaissait pas de pavillon d'armateur portant cet oiseau. Il entendit soudain un léger bruit derrière lui. Il se retourna : Rosamonde, à demi cachée par la tenture, s'était approchée du seuil.

— Qu'y a-t-il ? demanda Oliver.

— N'a-t-il pas dit une cigogne ? murmura Rosamonde.

— Si, il a dû se tromper.

— Pas tout à fait, répondit-elle ; il a pu confondre une cigogne et un héron. Le blanc équivaut à l'argent en science de blason, et ce navire peut être le *Silver-Heron*.

Le Reis haussa les épaules.

— Qu'importe, fit-il, que ce soit un héron d'argent ou une sauterelle d'or !

— Le *Silver-Heron* est le navire de Sir John Killigrew, répondit-elle. Il était prêt à prendre la mer lorsque vous êtes arrivé à Arwenack. Il est possible que Sir John ait décidé de remettre son voyage aux Indes et de s'efforcer de me délivrer.

— Il a quelques jours de retard, grogna Sakr-el-Bahr.

— Et cependant, murmura-t-elle, sa venue est fort opportune. Pensez-vous qu'il soit possible de communiquer avec Sir John ?

— Oui, répondit-il, il sera facile d'étudier un moyen d'entrer en rapport avec lui.

Cependant, une rumeur s'élevait du pont de la galère. Quelques voix, venues du gaillard d'avant, réclamèrent qu'Asad ordonnât de lever l'ancre pour fuir le voisinage d'un adversaire aussi dangereux et disposant d'un espace favorable à la manœuvre. Marsak, qui s'était aventuré au milieu des corsaires, avait fait cette suggestion qui s'était répandue comme une traînée de poudre.

Le vieil Asad, irrité, s'avança sur le bord de la poupe, tourné hardiment vers les mécontents qu'il dominait de sa haute taille.

— Silence ! cria-t-il. Je suis le maître à bord et je n'ai d'autre conseiller qu'Allah. Lorsque je jugerai opportun de lever l'ancre, je le ferai, seul.

Dédaignant de discuter, il tourna le dos aux mutins.

Mais Asad-ed-Din était demeuré trop longtemps à l'ombre de son verger de la Kasbah tandis que sa flotte courait la mer sous le commandement d'Oliver-Reis. Les corsaires n'étaient plus accoutumés à entendre sa voix, à se reposer sur l'expérience de récents exploits. Il n'avait jamais mené au combat un seul des faucons de Sakr-el-Bahr, et tous, dans leur cœur, le considéraient comme déchu de son ancienne autorité. La maladroite suggestion de Marsak avait suffi pour créer cette atmosphère de méfiance et de révolte.

Le murmure allait augmentant, puis, tout soudain, un renégat, poussé par l'astucieux Vigitello, éleva la voix :

— Sakr-el-Bahr ! Sakr-el-Bahr ! cria-t-il. Vas-tu nous laisser massacrer ici comme des rats pris au piège ?

Vingt voix reprirent l'appel adressé au chef, des mains se tendirent vers le Reis immobile.

Asad, pâle et mortifié, la barbe tremblante, avait porté la main sur la garde de son cimeterre. Briskaine tentait de l'apaiser, tandis que Rosamonde, qui avait fait quelques pas en avant, s'enhardissait jusqu'à toucher le bras d'Oliver.

— Les hommes vous aiment ; ils vous seront fidèles.

Il tourna la tête vers elle.

— Oui, madame, dit-il, comme s'il s'éveillait en sursaut d'un long rêve.

Il venait de prendre une décision. Asad avait raison si l'Anglais ignorait la présence de la galère dans la baie. Sinon, un brusque départ, même s'il éveillait l'attention de Sir John, sauverait la galère par ce calme plat. Enlevée à force de rames, elle distancerait facilement le voilier, mais il fallait compter avec un boulet heureux de l'Anglais qui pouvait couler le navire des corsaires. A tout bien considérer, il valait mieux prendre le parti d'Asad, surtout si Rosamonde désirait entrer en rapport avec le capitaine du voilier.

Le Reis vint se placer près d'Asad, au haut de l'escalier de poupe. Le pacha, imaginant que son lieutenant allait profiter de l'émeute, tira lentement son cimeterre de son fourreau de cuir. Feignant d'ignorer ce geste, Sakr-el-Bahr leva la main, indiquant à ses hommes qu'il voulait parler, et le silence se fit aussitôt.

— Que veut dire ceci ? cria-t-il. Etes-vous aussi sourds que de vieilles femmes pour n'avoir pas entendu l'ordre de votre pacha, l'exalté d'Allah ?

Asad haussa ses sourcils touffus et poussa un soupir de soulagement. Rosamonde pâlit. Oliver l'avait-il jouée ? Elle le vit renvoyer du

geste la sentinelle à son poste du promontoire. Les corsaires s'étaient tus.

— Parce que cet habitué des harems, reprit le Reis, désignant Marsak à ses hommes, bêle de terreur, allez-vous tous vous transformer en timides agneaux? Par Allah! êtes-vous les faucons qui ont combattu sous moi ou des corneilles qui s'envolent dès qu'on agite devant elles un épouvantail?

Une seule voix, celle d'un vieux guerrier, protesta :

— Nous sommes pris au piège, cria-t-il, comme Dragut à Jerba.

— Tu mens! dit le Reis. Dragut n'a pas été pris au piège. Il s'est frayé un chemin à travers la flotte entière du Génois Doria. Un seul navire nous menace. Par Mahomet! seriez-vous devenus fils de la honte? Mais pourquoi discuter? Vous avez entendu les ordres de votre maître Asad, l'exalté d'Allah. J'ai dit!

Sans attendre que les corsaires se fussent dispersés sur le gaillard d'avant, le Reis se tourna vers Asad :

— Je ne sais pourquoi je n'ai pas fait pendre le chien qui a parlé de Dragut à Jerba, dit-il simplement.

Le pacha, un instant interdit, puis tenté d'admirer la conduite de son lieutenant, se laissa bientôt aller à la jalousie en comprenant que l'autorité du Reis l'emporterait toujours sur la sienne. A ce moment précis, Asad-ed-Din se

promit de faire étrangler Sakr-el-Bahr aussitôt qu'il aurait regagné Alger.

Oliver comprit ce qui se passait dans l'esprit du vieillard, et il se repentit presque de n'avoir pas saisi l'occasion que le hasard lui avait offerte. S'adressant à Briskaine, il lui dit, en montrant Marsak :

— Laisse-nous et emmène ce guerrier chevronné.

— Est-ce ton désir, ô mon maître ? demanda Briskaine au pacha.

Asad fit oui de la tête, et les deux hommes s'écartèrent.

— Tu as refusé, ô mon maître, dit Oliver aussitôt, de régler le différend qui nous séparait. Tout à l'heure, j'aurais pu imposer mon autorité ; je ne l'ai pas fait, désirant te donner une nouvelle preuve de ma loyauté. Consentiras-tu à m'accorder satisfaction pour ce qui est de mon épouse ?

— Tu connais ma volonté sur ce point, répondit le vieillard. Tu m'as bravé en refusant de me céder cette femme. Prends garde !

— Pas si haut, murmura le Reis. Si mes hommes t'entendaient, je ne donnerais pas cher de ta vieille barbe, Asad. C'est donc la guerre puisque tu l'as voulu ainsi.

— Fils de chien ! Renégat ! cria le pacha, tremblant de rage.

Sakr-el-Bahr tourna sur ses talons. Par-dessus son épaule, il jeta :

— Continue de suivre le sentier des vieillards coiffés de jeunes femmes, et vois où il mène.

Puis, s'adressant à Rosamonde :

— Rentrez, Madame, il n'est pas convenable que vous vous montriez ainsi à tous ces hommes.

— Craignez-vous que j'assiste à votre trahison ? répondit-elle d'un air hostile.

Un instant interdit, il sourit enfin et murmura :

— Ne jugez pas hâtivement ; vous avez déjà commis cette imprudence à mon égard.

— Mais... murmura-t-elle.

— Rentrez dans votre chambre, répéta-t-il. Je vous ai promis de vous sauver, et votre présence sur le pont ne m'y aiderait pas.

Elle baissa la tête et rentra dans la chambre de poupe.

CHAPITRE XX

LE MESSAGER

Rosamonde resta seule dans la grand'chambre pendant le reste de la journée, en proie à une mortelle inquiétude, et le soleil se couchait derrière les montagnes lorsque la jeune fille, incapable de contenir plus longtemps son impatience, s'approcha de la tenture et l'écarta.

L'équipage tout entier de la galère était prosterné pour la prière du soir. Asad, Marsak, Briskaine et les officiers du pacha se tenaient sous l'auvent. Rosamonde aperçut Sakr-el-Bahr lorsque, la prière terminée, les Musulmans se relevèrent. Le Reis marchait sur la passerelle dominant les bancs des galériens, à qui l'on distribuait leur repas. Elle vit soudain Oliver s'arrêter près de Lionel et s'adresser à lui dans cette « lingua franca » dont elle comprenait quelques mots.

— Eh bien ! chien ? demanda le Reis à son frère. Comment trouves-tu l'ordinaire de la chiourme ?

Lionel, qui ne comprenait pas, leva la tête et demanda en anglais :

— Que dis-tu ?

Sakr-el-Bahr se baissa, s'agenouillant presque pour répondre. Mais il parlait à voix basse, en anglais sans doute. L'aspect de son visage révélait la haine et le mépris, pensa Rosamonde. La jeune femme ignorait que ce n'était qu'un masque.

— Je veux laisser croire que je t'injurie, disait le Reis. Baisse la tête ou ricane, à ton gré, mais écoute-moi. Te souviens-tu du temps où, ensemble, nous avons plusieurs fois nagé de Penarrow à la pointe de Trefusis ?

— Que veux-tu dire ? fit Lionel, tête basse.

— Es-tu encore capable de parcourir une aussi longue distance à la nage ? Le *Silver-Heron*, le navire de Sir John Killigrew, a jeté l'ancre derrière le promontoire. Si je t'en fournis les moyens, pourras-tu nager jusque-là ?

— Te moques-tu de moi ? demanda Lionel sans bouger. Tu consentirais à me sauver ?

— Te sauver ? murmura Oliver. Tu ne songes donc qu'à toi-même ? Je veux que tu gagnes à la nage le navire de Sir John et que tu le préviennes de la présence de Rosamonde à bord de la galère. C'est elle que je désire sauver, et je t'offre en même temps une chance d'échapper à l'enfer de la chiourme. Acceptes-tu ?

— Oui.

— Alors, continue d'agir comme si je t'injuriais. Lève-toi et tente de me frapper au visage. Je frapperai à mon tour et tu t'écrouleras sur ton banc. Es-tu prêt ?

Le Reis éleva la voix, injuriant son frère avec une fureur accrue, et Lionel joua parfaitement son rôle.

Lorsqu'il frappa brusquement son frère, Briskaine, qui surveillait la scène, sauta sur ses pieds, et Asad lui-même sursauta en constatant cette chose inouïe : un galérien frappant un corsaire.

Sakr-el-Bahr riposta sur-le-champ, en poussant un cri de rage et Lionel s'écroula sur son banc.

— Chien ! rugit Oliver.

Il fit un signe à Vigitello qui accourait.

— Qu'on brise ses fers et que l'on jette cette charogne à la mer !

Deux matelots eurent vite fait, à coups de marteau, de rompre les chevilles qui fermaient les anneaux des fers.

Sur la poupe, Briskaine riait et Asad approuvait de la tête. Rosamonde tremblait, atrocement pâle.

Elle vit transporter Lionel, inerte, jusqu'au bastingage. Elle entendit le cri de terreur qu'il poussa lorsque les deux matelots le lâchèrent au-dessus de l'eau noire, et, dans le silence qui suivit, le ricanement de Sakr-el-Bahr.

La jeune femme, frappée d'horreur, ne pouvait bouger. Oliver venait de tuer son frère ! Tout ce qu'il avait dit et fait auparavant n'avait été que mensonge et trahison. Quelle était son intention ? Elle était encore incapable de la découvrir, mais c'était certainement une inten-

tion vile et méprisable. Et, oubliant tout soudain les fautes de Lionel, elle s'attendrit sur le sort du malheureux jeune homme.

Mais une clameur s'éleva, venue du gaillard d'avant.

— Il nage ! Il nage !

— Où ? cria Sakr-el-Bahr, s'élançant d'un bond vers le bastingage.

— Là-bas.

Un corsaire montrait du doigt la tête de Lionel à peine visible dans le crépuscule qui tombait, à une vingtaine de brasses du bord.

— Il tire vers le large ! cria le Reis. Il n'ira pas loin ! Mais nous allons l'arrêter avant qu'il ait franchi le goulet.

D'un bond, il gagna le pied du grand mât, prit une arbalète à un râtelier et revint vers le bastingage. Lorsqu'il eut placé le trait et bandé l'arc, avant de tirer, il se tourna vers Marsak :

— O prince des archers ! cria-t-il, voici une cible digne de toi.

Sur la poupe, debout près de son père qui regardait disparaître la tête de Lionel dans l'ombre du soir, Marsak ne répondit que par un regard de dédain.

— Viens ! cria le Reis. Prends ton arbalète.

— Si tu tardes encore un peu, dit Asad, ce chien sera hors de portée.

— L'épreuve n'en sera que plus difficile, répondit Oliver cherchant à gagner du temps. Cent sequins, Marsak, je gage cent sequins que

tu ne toucheras pas la tête du fuyard en trois coups, et que je l'atteindrai dès ma première flèche.

— Les gageures sont interdites par la loi sainte, répondit Marsak.

— Hâte-toi, ô Sakr-el-Bahr, pressa le pacha, ou tu ne verras plus rien.

— Je tuerai dans l'obscurité, répliqua Oliver.

Il lâcha enfin son trait et sembla le suivre des yeux.

— J'ai touché ! cria-t-il, quoiqu'il fût certain d'avoir tiré trop court. On ne le voit plus !

— Je le vois encore ! cria quelqu'un.

— C'est une erreur de ta vue, répondit le Reis. On ne nage pas avec une flèche dans la nuque.

— C'est vrai, appuya Jasper. On ne voit plus rien.

Asad s'était levé.

— Blessé ou noyé, déclara-t-il, il est perdu.

Et il tourna le dos, tandis que le Reis allait remettre son arme au râtelier.

A pas lents, Oliver regagna la poupe. Au haut de l'escalier, il aperçut, entre les deux Nubiens immobiles, derrière la tenture écartée, le visage pâle de Rosamonde. Elle recula en le voyant approcher. Il la suivit, demandant à l'un des esclaves d'allumer une lampe.

Lorsqu'il fut en face d'elle, sous la lumière jaunâtre qui rayonnait de la mèche baignant dans l'huile, il constata la profonde agitation de

Rosamonde, et, tout de suite, il en comprit la cause.

— Lâche ! Assassin ! bégaya-t-elle, avant qu'il ait pu parler. Dieu vous punira. Je me suis laissée prendre à vos belles paroles ; j'ai cru que votre repentir était sincère...

Il l'interrompit, la main levée.

— Qu'avez-vous à me reprocher ? demanda-t-il, très calme.

— D'avoir assassiné votre frère ! cria-t-elle. Et vous pensiez que j'accepterais mon salut de vos mains criminelles ? Je vous méprise et je vous hais.

Il eut un léger sourire, plein d'amertume.

— J'étais venu vous dire, murmura-t-il, que Lionel est sain et sauf ; j'étais venu vous révéler la mission que je lui ai confiée.

Elle le regardait fixement, sans comprendre.

— La scène qui s'est déroulée entre nous, poursuivit-il, n'était qu'une comédie. J'ai défié Marsak de tirer afin de gagner du temps. Le trait lancé par mon arbalète n'a pas touché mon frère. Il nage en ce moment vers la pointe du promontoire, vers le navire de Sir John, à qui il apporte un message. Lionel est un excellent nageur. Il arrivera.

— Est-ce bien là la vérité ? dit-elle, après un long silence, d'une voix étouffée.

Il haussa les épaules.

— Il vous sera difficile de trouver une raison qui m'ait poussé à mentir, répondit-il.

Elle s'écroula sur le divan et, soudain, elle se prit à pleurer.

— Et... j'ai cru... bégaya-t-elle.

Il marchait vers la porte. Avant de sortir, il se retourna.

— Je sais, murmura-t-il, je sais que vous avez de moi une excellente opinion.

CHAPITRE XXI

CELUI QUI VA MOURIR...

Oliver avait quitté la chambre de poupe en proie à une profonde amertume sans se douter que Rosamonde, éperdue, éprouvait un sincère repentir. La dernière injustice qu'elle venait de commettre à l'égard du Reis la poussait même à exagérer les faits et elle s'accusait d'avoir causé la perte de Sir Oliver.

Que pouvait-elle tenter pour réparer ces torts ? Si le Reis n'était sorti si rapidement, elle eût pu lui demander de pardonner. S'il revenait...

Mais il ne revenait pas. Les heures coulaient lentement, et la jeune fille songea soudain que le navire de Sir John pouvait d'un instant à l'autre attaquer la galère, la surprendre à la faveur de la nuit. Qu'adviendrait-il de Sir Oliver, s'il y

avait bataille ? Périrait-il aux mains des Anglais ou assassiné par les Musulmans qu'il avait trahis ? Mourrait-il sans avoir pardonné à Rosamonde son infidélité et ses injustices ?

Vers minuit, incapable de supporter plus longtemps cette anxieuse attente, elle se leva et marcha vers la sortie de la chambre. Avec des précautions infinies, elle écarta la tenture, puis elle fit un pas en avant et faillit tomber : son pied avait touché le corps d'un homme étendu sur le seuil. Rosamonde se baissa puis, doucement, elle s'agenouilla. De grosses larmes coulaient sur ses joues : des larmes de gratitude. Elle ignorait qu'Oliver eût couché là la nuit précédente, mais il lui suffisait de constater que l'homme qu'elle avait méprisé et soupçonné lui faisait un rempart de son corps.

Elle ne put retenir un sanglot étouffé, et le Reis dormait si légèrement qu'il s'éveilla aussitôt et, sans bruit, se mit sur son séant. Leurs visages étaient tout près l'un de l'autre.

— Que se passe-t-il ? murmura Oliver.

Elle eut un sursaut et recula, brusquement intimidée par l'imminence de la situation qu'elle avait ardemment souhaitée naguère.

— Pensez-vous, murmura-t-elle, que Lionel a pu atteindre le navire de Sir John ?

Oliver jeta un regard rapide vers l'auvent sous lequel le pacha dormait, puis il songea immédiatement que Rosamonde s'était exprimée en anglais. Il se leva, fit signe à la jeune fille de rentrer dans la chambre et la suivit.

— Il est inutile de vous inquiéter, assura-t-il. Sir John ne nous attaquera pas avant que la nuit soit très avancée. Je suis convaincu que Lionel est arrivé. Après avoir doublé le promontoire, il a pu revenir à la côte et la suivre à pied pour se remettre à la nage à petite distance du navire.

Elle s'assit sur le divan et détourna la tête, évitant le regard d'Oliver. Mais celui-ci pouvait voir, sur le visage de Rosamonde, la trace de larmes récentes.

— Est-ce que le pacha livrera bataille en cas de surprise ? demanda-t-elle.

— Certainement, répondit-il, mais il est pris au piège, comme Dragut à Jerba. La situation est bien plus grave car il est impossible de franchir l'étroit goulet, alors que Dragut a pu manœuvrer et échapper aux Génois. Qu'importe, puisque vous serez délivrée.

Il s'interrompit, puis ajouta, dans un souffle :

— J'espère seulement que, plus tard, vous considérerez les quelques semaines qui viennent de s'écouler comme un rêve, un cauchemar.

Elle ne répondit pas tout de suite.

— J'aurais souhaité être délivrée sans combat, murmura-t-elle enfin, comme si elle feignait d'ignorer le sens des dernières paroles du Reis.

— Pourquoi vous alarmer ? dit-il. Vous demeurerez ici jusqu'à la fin du combat, et vous serez bien gardée.

— Vous vous trompez, dit-elle, le regardant en face. Je n'ai pas peur pour moi-même. Qu'adviendra-t-il de vous ?

— Je suis très sensible à l'intérêt que vous portez soudainement à ma vie, dit-il gravement. Vous n'ignorez pas que j'en ai fait le sacrifice.

— Non ! s'écria-t-elle ; pas cela !

Elle s'était levée, très émue.

— Il n'est pas d'autre moyen, dit-il. Quelle autre fin pourrait-on souhaiter pour moi ?

— Vous vivrez, dit-elle ; vous retournerez en Angleterre. La vérité se fera jour et l'on vous fera justice.

Il la regarda d'un air si étrange qu'elle détourna les yeux. Alors, il rit. doucement.

— La justice que l'on me réserve en Angleterre, dit-il, je la connais : c'est une corde de bon chanvre. Croyez-moi, madame, mieux vaut que se termine ici ma vie aventureuse. En outre — et sa voix devint sourde — songez à la trahison dont je me suis rendu coupable envers mes hommes, ceux qui ont partagé avec moi les périls de vingt batailles, ceux qui ont prouvé qu'ils m'aimaient au point de désobéir au pacha, leur chef naturel. Pensez-vous que je pourrai survivre après qu'ils auront été massacrés ou faits prisonniers ? Je sais, ils ne sont pour vous que de misérables païens, mais ils m'ont servi fidèlement, et je ne survivrai pas à leur défaite.

— C'est donc là, murmura Rosamonde, atrocement pâle, le prix de ma délivrance ?

— Non, répondit-il, j'espère user d'un moyen qui épargnera toutes ces vies humaines.

— Et la vôtre ? coupa-t-elle d'un ton interrogateur.

— Pourquoi vous soucier à ce point de ma vie qui ne tient plus qu'à un fil ? Je suis condamné. Si je retourne à Alger, Asad me fera pendre ou étrangler.

Elle retomba sur le divan et ouvrit les bras en un geste désespéré.

— Je comprends, dit-elle. Je suis la cause de tout le mal. Lorsque vous avez envoyé Lionel à Sir John vous avez offert votre vie pour me sauver. Vous n'aviez pas le droit de le faire sans m'avoir consultée, et je refuse.

— Vous n'avez plus la possibilité de choisir, Dieu merci, répondit-il ; et je dois payer tout le mal que je vous ai fait.

Il haussa les épaules, puis, d'une voix soudain adoucie :

— Puis-je vous demander de me pardonner ?

— Non, dit-elle, c'est à moi de solliciter votre pardon.

— Pourquoi ?

— Pour les injustes soupçons qui ont causé tout le mal, pour avoir refusé de lire la lettre qui contenait votre justification.

— Je n'ai pas besoin de pitié, fit-il, détournant la tête.

Elle s'était levée de nouveau et elle marchait vers lui. Elle lui prit les bras et parla tout contre sa poitrine.

— Pardonnons-nous nos offenses réciproques, Oliver, murmura-t-elle. Et, puisque le pardon efface tout, effaçons les cinq années qui viennent de s'écouler, voulez-vous ?

Retenant son souffle, il baissa la tête et regarda le visage pâli, mouillé de larmes.

— N'est-il pas possible de revenir en arrière? poursuivit-elle. N'est-il pas possible de revenir à l'instant où, ensemble, à Godolphin Court...

Le visage du corsaire, un instant détendu, se durcit de nouveau et ses yeux se voilèrent.

— Celui qui a fait le mal ne peut espérer d'échapper au châtiment, et c'est justice. On ne revient pas en arrière : les portes du passé sont irrémédiablement fermées.

— Tournons le dos au passé, insista-t-elle.

Il posa ses deux mains brunies sur les épaules de Rosamonde et la repoussa doucement, à bout de bras.

— Douce amie! murmura-t-il ; comme nous aurions pu être heureux!

Puis ses bras retombèrent et il fit un pas en arrière, se détournant à demi.

— Je m'attendris, grogna-t-il. Votre pitié m'a touché au point que j'allais presque parler d'amour. Je n'en ai plus le droit. L'amour appartient aux vivants, et je suis celui qui va mourir.

— Non! cria-t-elle.

— Il est trop tard, fit-il, hochant la tête. On ne peut jeter de pont sur l'abîme que j'ai creusé moi-même.

— Alors, moi aussi, je mourrai.

— En quoi cela m'aiderait-il? murmura-t-il d'un ton d'impatience, tandis qu'elle s'approchait de lui et posait sa tête sur sa poitrine. Voulez-

vous attrister mes dernières heures et me dénier le droit d'une mort sans gloire? Non, Rosamonde, vous vivrez, ne serait-ce que pour défendre ma mémoire et faire triompher la vérité...

Des cris, venant de l'extérieur, l'interrompirent. Des cris d'alarme.

— L'heure est venue, dit-il simplement.

Il tourna sur ses talons et sortit en courant.

CHAPITRE XXII

LA RÉDDITION

Ali, l'un des lieutenants du Reis, qui surveillait la mer du haut du promontoire, venait de monter à bord de la galère. Il courait sur l'étroite passerelle, entre les bancs des rameurs, se dirigeant vers la poupe.

— Maître! maître, cria-t-il, aux armes, ou nous sommes perdus!

A mesure qu'il avançait, les occupants du navire s'éveillaient.

Sous l'auvent, Asad s'était levé, avec Marsak, Briskaine et Othmani. Vigitello et Jasper, sur le gaillard d'avant, alertaient les corsaires.

— Que se passe-t-il? demanda le pacha.

— Le navire a levé l'ancre, ô mon maître, dit Ali. Il se dirige vers l'entrée de la passe.

Asad saisit sa barbe à deux mains.

— Comment aurait-il pu être averti de notre présence dans la baie ? grogna-t-il.

— Pourquoi lèverait-il l'ancre par une nuit sans brise ? remarqua Briskaine.

— Que dis-tu, ô Sakr-el-Bahr ? grogna Asad.

Le Reis haussa les épaules.

— Que dirais-je ? Attendons. S'il nous sait ici, nous sommes perdus. Demain nous serons tous morts ou prisonniers.

Il parlait d'une voix si sèche et si froide que la plupart des officiers frissonnèrent. Quant à Marsak, il tremblait de tous ses membres et ses dents s'entrechoquaient.

— Que tes os pourrissent dans ton corps ! cria-t-il, ô prophète de malheur !

— Ce qui est écrit est écrit, répondit le Reis.

— En vérité ! déclara Asad, résigné, si nous sommes mûrs pour la main du jardinier, il nous cueillera.

Mais Briskaine n'approuvait point cet indolent fatalisme.

— Si nous sommes perdus, pourquoi ne tenterions-nous pas de gagner la haute mer à tout prix ?

— Ce serait révéler notre présence et courir plus vite au danger, murmura Marsak, terrifié.

— Non ! cria Asad. Loué soit Allah qui nous a envoyé cette nuit calme. Nous pouvons ramer dix lieues pendant qu'ils en feront une à la voile.

Un murmure d'approbation accueillit cette décision.

— Mais leurs canons peuvent nous couler au sortir de la passe, objecta le Reis.

Le pacha haussa les épaules.

— C'est un risque à courir, répliqua-t-il. Attendre ici, c'est présenter la gorge au couteau. Ali, appelle les timoniers. Vigitello, que la chiourme se prépare à ramer. Briskaine, commande de prendre les armes et rends-toi sur le gaillard d'avant. Allez !

Ils bondirent tous à leurs postes. Le sifflet de Vigitello prévint les rameurs. Sur la poupe, les canonniers chargeaient les deux coulevrines et préparaient leurs mèches.

Quelques instants plus tard, les lanternes d'avant et d'arrière s'éteignirent. Celle qui était accrochée à mi-hauteur du grand mât descendit jusqu'au pied et fut dissimulée sous un manteau. L'obscurité paraissait impénétrable, mais, par degrés, les yeux s'y accoutumaient et les mouvements un instant suspendus reprirent, à cadence plus lente, dans un calme absolu. La plate-forme de combat de l'avant se couvrait d'hommes. Une ligne d'archers d'abord, tout contre le bastingage. Derrière eux, les corsaires armés de poignards, de haches et de cimeterres. Sur la poupe, on voyait briller les mèches allumées qui devaient mettre le feu à la poudre des coulevrines.

Asad se tenait au haut de l'escalier de poupe et surveillait de là l'exécution des ordres qu'il avait donnés. Derrière lui, Sakr-el-Bahr obser-

vait le pacha et songeait que celui-ci ne lui avait pas confié la moindre responsabilité.

Il s'écarta pour laisser passer les timoniers qui gagnaient les niches d'où ils manœuvraient les grandes rames plates servant de gouvernails.

Les galériens, les mains posées sur les rames, attendaient le coup de sifflet de Vigitello, derrière qui les comites se tenaient, le fouet à la main.

Un bref commandement d'Asad et le roulement strident du sifflet déchira le silence nocturne. Les fouets claquèrent, un tam-tam retentit marquant la cadence, et, sous l'effort des esclaves, la galère s'ébranla, glissant le long du promontoire, vers le goulet.

Rosamonde avait suivi Oliver. Elle posa une main sur son bras.

— Allons-nous fuir ? demanda-t-elle à voix basse.

— J'espère que nous n'en aurons pas le temps.

Il lui montra la mer du geste. La galère franchissait la partie la plus étroite du goulet ; l'on voyait la pleine mer et, à une encâblure de l'entrée de la passe, à bâbord, la masse sombre du voilier anglais qui se détachait sur le fond lumineux des eaux grises.

— Plus vite ! cria Asad.

Les mèches des fouets sifflèrent, la cadence du tam-tam se précipita. On entendait le craquement des rames et les ahannements des esclaves.

— Plus vite ! cria encore le pacha, inexorable.

Enlevée à force de rames, la galère se diri-

geait vers tribord, évitant le voilier qui ne pouvait suivre cette course rapide, tant la brise était légère. Après quelques minutes, le *Silver-Heron*, qui apparaissait immobile sur l'eau calme, était nettement distancé.

Un long cri s'éleva du bord du navire anglais. Asad y répondit en riant à gorge déployée, puis il maudit les Infidèles, au nom d'Allah et de son prophète, Mahomet.

Une formidable détonation interrompit les imprécations du vieillard. Le *Silver-Heron* venait de lâcher sa bordée tribord et dix boulets vinrent tomber dans l'eau à quelques dizaines de brasses de la galère.

Rosamonde, appuyée contre le Reis, regardait diminuer la silhouette sombre du navire de Sir John.

— Il ne nous rattrapera plus, murmura-t-elle.

Sakr-el-Bahr ne répondit pas tout de suite. Il savait qu'elle disait vrai, qu'on ne pouvait espérer que le vent fraîchit subitement.

— Il nous reste encore une chance de salut, dit-il enfin. Un coup de dé, avec nos vies pour enjeu. Me faites-vous confiance ?

Elle le regarda dans les yeux et inclina lentement la tête.

— Alors, suivez-moi, dit-il.

Il descendit l'escalier de poupe et se dirigea vers le grand mât. Rosamonde venait derrière lui. Au pied du mât, il se baissa, prit la lanterne cachée sous le manteau et la souleva. Asad cria que le chien qui avait levé la lanterne l'éteignît

sur-le-champ. Sakr-el-Bahr sans obéir à l'ordre du pacha s'approcha des barils de poudre posés sur le pont. L'un d'eux avait été défoncé pour fournir de la poudre aux canonniers. Le Reis prit le couvercle, le jeta à ses pieds, souleva l'une des vitres de corne de l'énorme lanterne qu'il posa sur le bord du tonneau à quelques pouces de la poudre.

Des cris d'alarme et de terreur s'élevèrent, mais un autre cri les couvrit, poussé d'une voix vibrante par le Reis, le cri de commandement qui ordonne à la chiourme de cesser de ramer au moment précis de l'abordage :

— Lève rame !

Le tam-tam cessa de battre, mais les galériens, lancés, achevèrent leur battue.

— Lève rame ! cria de nouveau Oliver. Asad ! qu'ils cessent de ramer ou je vous envoie tous dans les bras de Shaitan !

Les rameurs s'étaient immobilisés. Le pacha, ses officiers et les corsaires demeuraient comme paralysés, les regards fixés sur la flamme jaune.

Asad recouvra le premier son sang-froid.

— Es-tu possédé des djinns, ô Sakr-el-Bahr ? cria-t-il.

— Tuez-le ! cria Marsak. Qu'on m'apporte une arbalète !

— Si quelqu'un bouge, dit tranquillement le Reis, je lâche la lanterne. Si l'on me lance une flèche, le résultat sera tout pareil.

— Sakr-el-Bahr ! cria de nouveau Asad, d'une voix qui, maintenant, suppliait, Sakr-el-Bahr,

au nom du pain et du sel que nous avons partagés, reviens à la raison, mon fils.

— J'ai toute ma raison, répondit Oliver, et le sort que tu me réserves à Alger ne me tente point.

— Et si je te jure que tu ne seras point inquiété ?

— Tu n'observerais pas ton serment. Je n'ai plus confiance en toi, Asad. Hier, j'ai supplié, je t'ai montré la voie de la sagesse. En outre je t'offrais ainsi ma vie. Mais tu as sottement suivi le sentier des vieillards présomptueux. Que ton péché retombe sur toi !

— Dis ton prix ! cria le vieillard. Je jure par la barbe du Prophète que je le paierai.

— Je te l'ai dit hier et tu as refusé, répondit le Reis. Je t'ai offert ma liberté et ma vie pour la liberté d'une autre...

— Je t'enrichirai, et tu auras tous les honneurs ! supplia Asad. Tu seras pacha après moi.

— Non, Asad. Tu as souhaité ma mort ; songe que je t'entraînerai avec moi dans le Paradis d'Allah. Nous avons coulé ensemble de nombreux navires, ô Asad. Cette fois nous sombrerons ensemble, si tu y consens.

— Et tu brûleras éternellement dans la géhenne, traître ! cria enfin le pacha, emporté par la colère.

Mais d'autres cris s'élevaient de la proue, les cris des corsaires.

— Souviens-toi que nous te sommes restés fidèles et que nous t'aimons, ô Sakr-el-Bahr.

— Vous aurez la vie sauve ! répondit le Reis.

— Mais, le voilier est sur nous ! cria Vigitello.

Il disait vrai. Le *Silver-Heron* était presque arrivé à hauteur de la galère et sur le point de l'accoster. Le grand voilier lofa une dernière fois et l'on entendit le bruit des deux coques heurtées. Les marins anglais avaient déjà lancé leurs grappins et des hommes en cuirasse et morion, sautant par-dessus bord, tombèrent sur la proue où le combat s'engagea aussitôt.

Sir John Killigrew et Lionel avaient sauté les premiers, Jasper Leigh les attendait à la tête de ses corsaires, et le vieux forban passa proprement son épée à travers du corps de Lionel avant que celui-ci ait eu le temps de se mettre en garde.

Mais, presque instantanément, la voix du Reis domina le vacarme, intimant à ses hommes l'ordre de ne pas combattre. Puis, en anglais, il s'adressa à ses compatriotes :

— Sir John Killigrew, cria-t-il, retenez vos hommes et écoutez-moi.

Sir John, apercevant Rosamonde près de celui qui avait crié, donna aux siens l'ordre de cesser le combat. Les deux groupes, à deux pas l'un de l'autre, échangeaient des regards féroces.

— Qu'avez-vous à dire, renégat ? demanda Sir John.

— Ceci. Si vous ne regagnez pas votre bord, avec ceux de vos hommes qui vous ont suivi, je

lance cette lanterne dans le baril de poudre et nous sauterons tous ensemble. Si vous vous retirez en paix, vous aurez Mistress Rosamonde.

Sir John réfléchit un instant.

— Je suis prêt à accepter ces conditions, dit-il enfin, si vous me livrez en même temps un renégat que j'ai juré de faire pendre. Il s'appelait jadis Oliver Tressilian.

— Vous l'aurez aussi si vous me donnez votre parole de regagner votre bord et de vous éloigner sans inquiéter la galère.

Sir John approuva de la tête et donna sa parole.

Alors, le Reis, tourné vers les corsaires, expliqua en lingua franca les conditions de sa reddition.

— Puisqu'il te prend pour te pendre, dit Asad, il nous épargnera une corde, ô traître à l'âme noire.

Pour toute réponse, le Reis lança à l'eau la lanterne allumée et, jetant ses armes, se dirigea vers les hommes de Sir John.

Les corsaires, interdits et muets, considéraient avec stupeur la reddition du capitaine qui les avait toujours menés à la victoire, et ils ne pouvaient comprendre pourquoi le Reis les avait trahis, pourquoi il avait favorisé l'abordage, pourquoi enfin ce lion se rendait comme une femme. Cependant, lorsque les Anglais lièrent les poignets du Reis, les rangs des corsaires s'agitèrent ; des mains élevaient des lances nues et des cris sourds grondèrent brusquement.

— Paix là ! dit Sakr-el-Bahr. Souvenez-vous que j'ai consenti à me rendre. Aucun de vous ne sera inquiété. Que la bénédiction d'Allah soit désormais sur vous.

Ils ne bougèrent plus, mais des murmures parcouraient leurs rangs, tandis que l'on coupait les câbles des grappins et que déjà, Sakr-el-Bahr, emmené à bord du voilier, s'en allait vers sa destinée.

Les deux vaisseaux, lentement, se séparèrent. Lentement le voilier s'éloigna et disparut dans la nuit.

Sous l'auvent de la poupe, Asad, accroupi, était comme un homme qui vient de s'éveiller d'un long cauchemar. La tête dans les mains, il pleurait celui qu'il avait si longtemps considéré comme son fils et qu'il avait perdu par sa folie. Il murmurait des imprécations, contre Fenzileh, contre toutes les femmes, contre le destin, et surtout contre lui-même.

A l'aube, lorsque Briskaine vint demander des ordres, annonçant que quelques corsaires seulement avaient été blessés, il signala au pacha que le lieutenant de Sakr-el-Bahr, le renégat à barbe rouge, avait disparu.

Asad haussa les épaules et ordonna que l'on regagnât Alger sans attendre plus longtemps la galère espagnole. Dans la ville blanche, les corsaires ne dirent jamais clairement de quelle façon leur chef avait disparu. Ils éprouvaient une sorte de honte à constater que le vaillant guerrier s'était rendu sans combattre. Cepen-

dant, le Reis n'était pas mort, avaient-ils assuré.

Ainsi se créa la légende qu'il reviendrait un jour. Des galériens, délivrés cinquante ans plus tard, racontaient que l'on croyait encore, à Alger, au retour miraculeux de Sakr-el-Bahr.

CHAPITRE XXIII

LE PRISONNIER

Le Reis avait été jeté dans une sorte de réduit obscur, sous le gaillard d'avant du *Silver-Heron*, en attendant le jour. Sir John ne lui avait pas adressé la parole. Il avait rencontré, lorsqu'on le poussait vers son cachot, Lord Henry Goade, qui lui avait jeté un regard de mépris et de réprobation.

Oliver était couché depuis une heure sur le parquet du cachot et songeait aux événements récents qui s'étaient précipités depuis le coucher du soleil. Il avait abandonné ses hommes et il avait sauvé Rosamonde. Il paierait de sa vie cette désertion et ce sauvetage, mais Lionel devrait aussi rendre des comptes : Rosamonde Godolphin défendrait la mémoire du Reis.

Quant à lui, il avait fait le sacrifice de sa vie et il en éprouvait une sorte de soulagement. N'était-il pas né chrétien, et n'était-il pas indigne

de lui de mener une vie de piraterie et de rapines...

Soudain, au sein de l'obscurité impénétrable, Oliver entendit s'élever un léger bruit. Un rat, songea-t-il. Il se mit sur son séant et frappa le plancher de ses talons. Alors, il entendit une voix :

— Qui est là ?

Le Reis sursauta : il se croyait seul.

— Qui est là ? Où suis-je ? répéta l'inconnu.

Et Oliver reconnut la voix de Jasper Leigh.

— Tu es dans la cale du *Silver-Heron*, Jasper, répondit le Reis, et je me demande comment tu as pu y venir.

— Qui êtes-vous ? interrogea Jasper.

— On me connaissait à Alger sous le nom de Sakr-el-Bahr.

— Sir Oliver ! s'écria Jasper.

— Je suppose que c'est sous ce nom que l'on me pendra à une vergue, dit tranquillement le Reis. Mais comment es-tu venu jusqu'ici ? J'avais demandé à Sir John qu'aucun de mes hommes ne fût molesté, et Sir John m'a donné sa parole.

— J'ignorais tout cela, répondit Jasper. J'ai été assommé au début de la rencontre, non sans avoir pris le temps de passer mon épée au travers du corps de maître Lionel.

— Que dis-tu ? Tu as tué Lionel ? demanda Oliver, surpris.

— Je le crois, répondit Jasper, très calme. A tout le moins ma lame est ressortie dans son dos. Maître Lionel était au premier rang des

assaillants, et j'avoue que je ne m'attendais pas à le voir en si bonne place.

Il y eut un long silence, puis Sir Oliver reprit, à voix basse :

— Oui, Lionel n'était pas un soldat ; cependant il a cherché sans doute une mort honorable par l'épée, sachant bien qu'il aurait des comptes à rendre à la justice de son pays. Que Dieu ait pitié de lui !

— Et de moi-même ! soupira Jasper.

— Tu n'as rien à craindre de Sir John, répondit Oliver. Les termes de la reddition seront strictement observés.

— Mais... j'ai tué Maître Lionel.

— C'est vrai, mais au cours de la première échauffourée, avant ma reddition. L'honneur de Sir John est engagé et il n'y manquera pas.

Jasper Leigh poussa un soupir de soulagement et s'étendit pour chercher un peu de repos. Mais le coup qu'il avait reçu sur la tête lui causait une douleur sourde qui le tint éveillé. Après un peu de temps, il entendit le souffle régulier de Sir Oliver et comprit que le Reis s'était endormi. Jasper admira le courage de cet homme qui reposait paisiblement quelques heures avant une mort qu'il savait certaine, et, dans son cœur, le vieux pirate éprouva pour Sakr-el-Bahr une reconnaissance infinie. Le Reis le sauverait avant d'être condamné. Eh bien ! lui, Jasper Leigh, n'hésiterait pas à dire tout ce qu'il savait. Peut-être cette confession réussirait-elle à sauver Sir Oliver de la corde ?

A l'aube, deux marins anglais ouvrirent la porte de l'étroite cabine. Ils venaient chercher Sir Oliver qui devait comparaître devant Sir John Killigrew. Jasper Leigh demanda qu'on l'emmenât aussi, mais l'un des marins secoua la tête.

— Je n'ai pas reçu d'ordre pour cela.

— C'est que Sir John ignore que je puis lui communiquer des renseignements très importants, objecta Jasper.

— Reste là, dit le marin, le repoussant vers le fond de la cabine. Ton tour viendra plus tard. Tu es bien pressé de te balancer à une vergue.

— Tout ce que tu pourrais dire ne me serait d'aucun secours, ajouta Oliver, mais je parlerai pour toi. Je te remercie, Jasper, pour ta louable intention. Adieu.

Le prisonnier sortit sur le pont et ferma un instant les yeux, tant le soleil était éblouissant. Les deux marins le conduisaient vers la cabine du capitaine, lorsqu'un officier les arrêta, qui leur demanda d'attendre.

Oliver s'assit sur un rouleau de cordages. Les marins occupés sur le pont considéraient d'un air de curiosité le formidable corsaire qui avait été jadis gentilhomme de Cornouailles, avant de devenir la terreur de la chrétienté.

Le Reis portait son cafetan de drap d'argent, sur une tunique blanche. Son turban était enroulé autour d'un casque à pointe. Il balançait d'un air d'indifférence ses jambes nues, avec le calme fataliste d'un véritable musulman. Et les

Anglais qui étaient accourus pour le narguer furent frappés par l'assurance tranquille qu'il manifestait en présence de la mort.

Les yeux bleus du corsaire cherchaient Rosamonde. Il espérait la voir une dernière fois avant de mourir.

Il ignorait que la jeune fille était dans la cabine du capitaine, et qu'il attendait lui-même, entre ses deux gardes, que leur entretien eût pris fin.

CHAPITRE XXIV

LES JUGES

Sur l'ordre de Lord Henry Goade et de Sir John, Rosamonde Godolphin avait été confiée aux bons soins du médecin du *Silver-Heron*, Maître Tobias. Celui-ci avait installé la jeune fille dans l'une des spacieuses cabines du château de poupe, puis il s'était rendu aussitôt dans l'entrepont, pour soigner les blessés et, entre autres, Lionel Tressilian qui n'avait pas encore repris connaissance.

Au lever du jour, Sir John était venu demander des nouvelles de son ami. Il trouva le médecin agenouillé auprès de la couchette basse sur laquelle on avait placé Lionel.

Maître Tobias tourna la tête.

— Je ne puis plus rien pour lui, Sir John, murmura-t-il. Il est perdu.

— Mort ? s'écria Sir John, très ému.

Le médecin rabaissa lentement les manches de son pourpoint noir.

— Il n'en vaut guère mieux, répondit-il. Je m'étonne même qu'il ait survécu à une pareille blessure. Le sang s'est répandu à l'intérieur, le pouls va s'affaiblissant. Il mourra doucement, sans douleur.

— Et il ne recouvrera pas conscience ? insista Sir John, bien que le médecin eût déjà répondu à cette question.

— Ma science ne peut plus rien pour lui.

— Ni ma vengeance, ajouta Sir John à voix basse.

— Il ne saurait être question de vengeance, Sir John, mais de justice.

Sir John, penché sur le mourant, ne répondit pas tout de suite.

— S'il avait pu parler, dit-il enfin, son témoignage m'aurait été précieux, le jour où je pourrais avoir à me justifier pour avoir pendu Oliver Tressilian après un jugement sommaire.

— Le témoignage de Mistress Rosamonde vous suffit, objecta le médecin.

Quelqu'un heurta la porte : le valet de Sir John venait annoncer à son maître que Mistress Rosamonde désirait le voir.

— Elle attend des nouvelles de Lionel ! dit Sir John. Et je suis destiné, aussitôt après sa

délivrance, à lui annoncer qu'il va mourir.

Il sortit lentement, d'un pas lourd et, sur le pont, il donna l'ordre que l'on attachât solidement un filin à la grande vergue. Puis, il se dirigea vers la poupe et, le visage grave, il heurta à la porte de la cabine de Rosamonde.

Elle cria d'entrer. Sir John, le chapeau à la main, pénétra dans la chambre.

— Ma chère enfant, dit-il aussitôt.

Mais elle l'interrompit :

— Je viens d'entendre, dit-elle, un marin annonçant à ses camarades que Sir Oliver Tressilian serait pendu ce matin même.

Sir John se méprit sur le sentiment qui avait dicté ces paroles.

— En effet, dit-il, vous pouvez vous reposer sur moi pour venger tout le mal que vous a causé ce renégat.

— Mais, balbutia-t-elle, bouleversée, de quel droit...

— De quel droit? coupa-t-il. C'est vous qui me posez cette question?

Puis, haussant les sourcils, il la considéra plus attentivement, vit ses yeux hagards et songea qu'elle ne comprenait plus très bien ce qui arrivait.

— Vous avez besoin de repos, murmura-t-il d'une voix très douce. Ne pensez plus à tout cela ; laissez-moi le soin de tout régler.

— Vous vous trompez, Sir John, dit-elle, très calme. Je n'ai pas l'intention de vous confier le soin de me venger. Je vous demande de quel

droit vous feriez pendre Sir Oliver sans jugement.

— Mais... bégaya le brave gentilhomme, un peu ahuri, du droit qu'ont tous les capitaines de navires de pendre un pirate, et celui-ci est un pirate fieffé. Que désirez-vous que je fasse, mon enfant ?

— Que vous l'emmeniez en Angleterre, où son procès sera instruit en lui laissant le droit de se défendre.

Sir John haussa les épaules et fit une pirouette sur ses hauts talons.

— C'est bon, dit-il, si Oliver Tressilian l'exige nous le ramènerons en Angleterre, mais je le crois trop intelligent pour ne pas comprendre l'inutilité de cet expédient. Je comprends que cette extraordinaire aventure vous ait bouleversée, mon enfant...

— Ce qui me bouleverse, fit-elle, tendant les mains vers lui, c'est que vous refusiez de m'aider...

— En quoi pourrais-je vous aider ? Parlez, je suis prêt...

— Je ne demande pas de pitié pour moi, mais pour lui.

— Pour lui ?

— Pour Oliver Tressilian !

Le digne gentilhomme laissa retomber ses bras et jura sourdement dans sa moustache.

— Vous êtes folle, déclara-t-il enfin.

— Je l'aime, dit-elle simplement.

Ces trois mots semblèrent paralyser Sir John.

Bouche bée, il demeura un long moment immobile, consterné.

— Vous l'aimez, dit-il enfin. Vous aimez un pirate et un renégat, l'homme qui a assassiné votre frère ?

— Il n'a pas assassiné mon frère ! cria-t-elle.

— Il vous a sans doute persuadé de son innocence ? ricana Sir John. Et vous l'avez cru ?

— Si je ne l'avais pas cru, je ne l'aurais pas épousé.

— Epousé !

Une horreur soudaine se mêlait à l'ahurissement de Sir John. Ces extraordinaires révélations n'auraient-elles point de fin ? Qu'allait-il apprendre encore ?

— Vous avez épousé ce coquin ? s'écria-t-il.

— Oui, à Alger.

— Cela suffit ! cria Sir John comme frappé d'une brusque folie. Dieu m'est témoin que je le ferai pendre pour cette unique raison, pour mettre fin aujourd'hui même à ce mariage infamant.

— Ecoutez-moi ! supplia-t-elle.

— Vous écouter ? dit-il, marchant vers la porte. J'ai entendu assez de choses pour le faire pendre.

Tous les Killigrew étaient ainsi, assure Lord Henry Goade dans ses chroniques : impétueux, honnêtes, mais manquant totalement de jugement et de perspicacité. Sir John aurait pu poser à Rosamonde certaines questions qu'un homme plus avisé n'aurait pas négligées, mais,

si le seigneur d'Arwenack ne sortit pas sur-le-champ, ce fut uniquement par curiosité, dans l'espoir d'apprendre quelque nouvelle extravagance.

— Cet homme a beaucoup souffert, dit Rosamonde.

Et, sans se soucier du rire méprisant qui accueillait ces mots, elle poursuivit :

— Dieu seul sait ce qu'il a souffert dans son corps et dans son âme, pour des fautes qu'il n'a pas commises. Il a souffert à cause de moi. Je sais qu'il n'a pas assassiné Peter. Je sais que, si je n'avais commis à son égard un acte déloyal, il eût pu se justifier. Je sais qu'il a été enlevé, vendu comme esclave et qu'il a dû accepter la vie de piraterie que vous lui reprochez. Je suis la cause de tout cela. Si vous m'aimez...

Sir John haussa les épaules. Son visage, pâle à l'accoutumée, s'était empourpré.

— N'ajoutez pas un mot, coupa-t-il. C'est parce que je vous aime que je refuse de vous écouter plus avant. Plus tard, vous me remercierez, Rosamonde.

— Vous remercier, cria-t-elle, avec un rire effrayant ; je vous maudirai, je vous haïrai, pour votre cruauté et votre sottise !

Il fit un pas en arrière. C'était la première fois que Sir John Killigrew s'entendait traiter ainsi. Certes, d'autres avaient pensé ce que Rosamonde venait de dire, mais jamais personne n'avait osé le déclarer ouvertement. A la réflexion, il se dit qu'elle avait perdu la raison, et,

tremblant d'indignation contenue, il allait sortir lorsque la porte s'ouvrit, poussée de l'extérieur.

Lord Henry Goade, en pourpoint noir, portant au cou la chaîne d'or de lieutenant de la reine pour le pays de Cornouailles, se tenait debout sur le seuil.

— Je suis particulièrement heureux, mon enfant, déclara-t-il, de vous trouver en excellente santé.

— Elle aurait été beaucoup mieux inspirée en gardant le lit, grogna Sir John.

— Sir John se trompe, déclara tranquillement Rosamonde. Comme vous l'avez constaté, mylord, je suis en excellente santé.

— Je m'en réjouis tout particulièrement, mon enfant, dit Lord Henry. D'autant que votre témoignage nous sera nécessaire pour ce qui est du procès sommaire que vous savez.

Il se tourna vers Sir John.

— J'ai ordonné qu'on amenât le prisonnier. J'espère que Mistress Rosamonde pourra supporter...

— Non, non, Henry, protesta Sir John, son témoignage n'est pas nécessaire.

— Au contraire, insista-t-elle. Je suis la principale plaignante, et je désire être entendue.

Lord Henry la regarda longuement, sans rien dire, puis il se tourna vers la porte entr'ouverte.

— Entrez, messieurs, dit-il, et faites amener le prisonnier.

Trois officiers du navire, le chapeau à la main, entrèrent sans un mot.

CHAPITRE XXV

L'AVOCAT

Les juges étaient assis derrière une longue table de chêne brun. Ils faisaient face à la porte ouverte sur le pont, par où entraient les rayons du soleil, et tournaient le dos aux grandes fenêtres à vitres de corne translucide qui donnaient sur la galerie de poupe. Lord Henry Goade siégeait au centre. A sa droite, Sir John Killigrew et un officier du navire, à sa gauche, deux autres officiers.

A l'extrémité de la table, on avait placé un siège occupé par Rosamonde. Elle appuyait ses coudes sur le plateau de bois et ses mains soutenaient son menton. Son regard était fixé sur les juges.

On entendait des pas sur le pont et, soudain, une ombre, sur le seuil, se détacha sur le fond lumineux de la porte ouverte. Sir Oliver entra, puis deux marins en armes qui vinrent se placer de chaque côté du prisonnier.

Le Reis jeta un regard de surprise vers Rosamonde. Il avait les mains liées derrière le dos. Il s'inclina imperceptiblement vers les juges.

— Une belle matinée, messieurs, dit-il.

Ils le considéraient en silence, d'un air de mépris.

— J'espère que vous n'ignorez pas, monsieur, dit enfin Sir John, dans quelle intention vous avez été amené devant nous.

— J'ignore encore moins ce qui m'est réservé lorsque vous en aurez fini avec moi, répondit froidement Oliver. A considérer l'ordonnance de cette réunion, j'imagine que vous avez décidé de former une sorte de cour martiale. J'aurais cru que vous eussiez épargné ce spectacle à Mistress Rosamonde.

— Elle a insisté pour être présente, dit Sir John, les sourcils froncés.

Le prisonnier, un instant interdit, haussa les épaules.

— Alors, je n'ai plus aucune observation à présenter, sauf que je désire, avant les débats, vous rappeler les termes de ma reddition. Vous m'avez promis, Sir John, sur votre honneur, qu'aucun des autres occupants de la galère ne serait inquiété. Cependant, j'ai rencontré à bord un Anglais qui était sous mes ordres, Jasper Leigh, que vous retenez prisonnier.

— Il a tué Lionel Tressilian, dit sèchement sir John.

— C'est possible, mais il l'a tué avant la reddition dont vous avez juré de respecter les conditions sur votre honneur.

— Osez-vous parler d'honneur, monsieur? intervint Lord Henry.

— De l'honneur de Sir John, dit Oliver avec un léger sourire.

— Vous n'avez rien à dire, ajouta Sir John. C'est en inculpé que vous êtes amené devant nous.

— Je le suppose, et, en tout cas, je suis prêt à payer le prix que votre tribunal fixera. Cependant, il apparaît que vous n'avez pas tenu parole. Je dis : il apparaît, car je pense que Jasper Leigh a été arrêté à votre insu et qu'il sera libéré aussitôt que vous aurez compris le sens de mes observations.

Sir John regardait fixement la table. Il était évident que son honneur était engagé et qu'il devait libérer Leigh, quoi que celui-ci ait pu faire auparavant.

— Que ferais-je de lui ? objecta-t-il enfin.

— Ce qu'il vous plaira, Sir John. Je puis vous suggérer ce que vous ne pouvez faire. Ne pas le molester, ne pas l'emmener en Angleterre. Je suis sûr que vous agirez en gentilhomme. Maintenant, messieurs, je suis à votre disposition.

Il y eut un silence, puis, d'un air d'hostilité froide, Lord Henry s'adressa au prisonnier.

— Nous vous avons cité devant nous afin de savoir si vous avez des raisons de vous opposer à ce que nous vous condamnions à être pendu sur-le-champ, ainsi que le veut le droit maritime. Si vous désirez être jugé en Angleterre, nous accéderons cependant à votre désir et nous vous ramènerons en Cornouailles où vous répon-

drez de tous vos crimes en plus de ceux de piraterie.

— Vous n'avez pas le droit de me juger pour des crimes de piraterie, dit tranquillement Oliver.

— Vous niez les faits ? demanda Sir John.

— Non. Je nie simplement la compétence de votre tribunal. Je n'ai commis aucun acte de piraterie dans les eaux anglaises.

Lord Henry eut un battement de paupières et sursauta. Le prisonnier avait raison : aucun des juges n'avait songé à cela. Mais Sir John insistait :

— N'êtes-vous pas venu à Arwenack, dit-il, enlever de force...

— Allons, allons, coupa Oliver en souriant, il faudra compléter vos notions de droit maritime, Sir John ; un enlèvement n'est pas un acte de piraterie.

— Ce n'en est pas moins un crime, grommela Sir John ; un crime puni de mort en Angleterre. Abandonnons l'accusation de piraterie, si Lord Henry le juge bon.

— Il n'en saurait être autrement, soupira Lord Henry.

Rosamonde bougea, croisa les bras, qu'elle laissa appuyés sur le bord de la table. Ses yeux brillaient, un peu de rose était monté à ses joues.

Oliver la regarda du coin de l'œil et s'émerveilla de la voir aussi calme. Il se demanda

quelle attitude elle adopterait à son égard, maintenant qu'elle était sauvée.

— Nous vous jugerons donc, reprit Sir John, pour le crime d'enlèvement. Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

— Rien que vous puissiez comprendre, répliqua Sir Oliver. Pourquoi, d'ailleurs, ce simulacre de jugement ? Pendez-moi si vous voulez, mais cette parodie de justice est inutile et ridicule.

— Monsieur... s'écria Sir John, furieux.

Lord Henry l'apaisa du geste.

— Monsieur, dit-il, s'adressant à Oliver, vos crimes sont trop flagrants pour que vous narguiez la justice. Vous avez quitté brusquement l'Angleterre afin de n'être pas jugé, et vous y êtes revenu pour commettre un nouveau crime. La sentence d'un tribunal anglais, vous la connaissez. Si j'étais votre ami, Sir Oliver, je vous conseillerais de choisir l'exécution immédiate.

— Messieurs, répondit Oliver, je n'ai jamais prétendu que vous n'aviez pas le droit de me faire pendre et je n'ai rien à dire.

— J'ai, moi, quelque chose à dire.

Rosamonde, en parlant, s'était levée, et tous se tournèrent vers elle.

— Rosamonde ! cria Sir John, je vous supplie...

Elle eut un geste sec pour l'interrompre.

— Puisque, déclara-t-elle, on reproche à Sir Oliver de m'avoir enlevée, il serait peut-être

opportun de savoir ce que je dirais devant un tribunal anglais.

Sir John haussa les épaules, sentant bien qu'il valait mieux laisser parler Rosamonde.

Lord Henry l'interpella gravement.

— L'inculpé n'a pas nié, déclara-t-il. Ainsi votre témoignage n'est-il pas plus nécessaire devant nous que devant un tribunal anglais.

— Il sera indispensable, Mylord, répondit-elle, lorsque je demanderai moi-même que vous soyez traduits devant un cour anglaise pour abus de pouvoir et assassinat d'un innocent.

— Rosamonde ! cria Olíver.

Elle le regarda longuement, en souriant, puis elle se tourna vers les juges.

— Puisqu'il refuse de nier, déclara-t-elle, je nierai pour lui. Il ne m'a pas enlevée. J'aime Oliver Tressilian. Je suis majeure et maîtresse de mes actes. Je l'ai suivi de bon gré à Alger, où je suis devenue sa femme.

— Sa... sa femme... bredouilla Lord Henry.

— Elle ment pour le sauver, ricana Sir John.

— Comment pourrais-je tenter de le sauver, s'il m'avait réellement fait tout le mal dont vous l'accusez ? répondit-elle.

— Qu'avez-vous à dire sur ce point, monsieur ? dit Lord Henry à Oliver.

— Je n'ai rien à ajouter aux déclarations de Mistress Rosamonde.

— Mais c'est faux, Henry ! cria Sir John. Tu étais présent. Tu as vu !

— Vous avez vu, coupa Rosamonde, mais vous ignoriez que nous étions d'accord.

Le silence retomba. Sir John, un moment interdit, recouvra le premier son sang-froid.

— Vous allez sans doute prétendre, reprit-il, que Lionel Tressilian vous a accompagné de son plein gré ?

— Non. Lionel Tressilian a été réellement enlevé ; il avait à répondre d'une faute très grave, d'une faute que vous n'allez pas manquer de reprocher à Sir Oliver.

— Que veut dire ceci ? demanda Lord Henry.

— Que Sir Oliver n'a pas tué mon frère. Le meurtrier, c'est Lionel Tressilian qui, afin de se disculper complètement, a fait enlever Sir Oliver pour qu'il soit emmené sur la côte de Barbarie et vendu comme esclave.

— C'est trop d'impudence ! cria Sir John. Elle se moque de nous. Ce renégat l'a ensorcelée.

La main levée, Lord Henry s'était tourné vers Rosamonde.

— Vos déclarations sont très graves, Mistress, dit-il. Pouvez-vous prouver ce que vous avancez, prouver que Lionel Tressilian a tué Peter Godolphin ?

— Je le jure, devant Dieu qui m'entend ! s'écria-t-elle. J'avais cru que Sir Oliver était coupable et qu'il avait fui. Depuis, j'ai découvert la vérité.

— Dois-je conclure, Mistress, demanda Lord Henry, que la fuite de l'inculpé n'avait pas été

volontaire, et qu'il avait été enlevé, par force, et par ordre de son frère ?

— C'est la vérité même, répondit Rosamonde, avec un accent de sincérité qui impressionna les juges. Le véritable assassin voulait ainsi à la fois se disculper et recueillir les biens de Sir Oliver. Mais le navire qui transportait ce dernier n'est pas arrivé jusqu'à la côte de Barbarie. Il a été capturé par des Espagnols et Sir Oliver a ramé à bord d'une galère de Castille jusqu'au jour où, tombant au pouvoir de corsaires musulmans, il a joint sa fortune à la leur. Ensuite...

— Nous savons ce qui s'est passé depuis, coupa Lord Henry, mais comment espérez-vous prouver ce que vous venez d'avancer ?

— J'ai une preuve éclatante : je l'aime et je l'ai épousé.

— Cela prouve seulement que vous êtes convaincue ; qu'Oliver Tressilian vous a persuadée...

— En présence de son frère qui a avoué son crime, coupa-t-elle.

Sir John s'était levé à demi.

— Vous osez accuser Lionel ! cria-t-il.

— Je répète mon accusation, dit-elle, soutenant son regard.

Lord Henry, pensif, tirait sur sa barbiche.

— Dans ces conditions, Killigrew, déclara-t-il, il est inutile d'insister. Sir Oliver sera jugé en Angleterre.

A ce moment, l'officier qui était assis à droite de Sir John demanda la parole.

— Avec votre permission, Mylord, dit-il, je voudrais poser une question à Mistress Rosamonde Godolphin. A quelle occasion le frère de Sir Oliver a-t-il avoué son crime ?

— Dans la maison de Sir Oliver, à Alger, répondit spontanément Rosamonde. La nuit où...

Elle s'interrompit brusquement, comprenant qu'on lui avait tendu un piège.

— Poursuivez, pressa Sir John.

— La nuit de notre arrivée, reprit-elle.

— Ce fut donc la première fois, dit Sir John d'un ton lent et moqueur, qu'il vous fut donné d'entendre Sir Oliver justifier sa conduite passée.

— Oui, murmura-t-elle.

— C'est donc que vous avez ignoré jusqu'à ce soir-là l'innocence de Sir Oliver ?

Elle baissa la tête.

— Répondez, insista Sir John.

— C'est inutile, intervint Lord Henry, les yeux baissés, Mistress Rosamonde nous demande de croire sur parole tout ce qu'elle a dit, et nous constatons qu'elle a, en une occasion au moins, altéré la vérité.

— Je jure que tout le reste est vrai, s'écria Rosamonde, frémissante. Vous ignorez tout ce qu'il a souffert par ma faute. Vous paraissez oublier qu'il a amené ma délivrance, que, sans lui, je serais encore prisonnière.

Les juges la regardaient sans comprendre.

— De quoi voulez-vous parler ? demanda enfin Lord Henry.

— Vous n'ignorez pas qu'il a envoyé Lionel vous prévenir de la présence de la galère dans la crique.

— C'en est trop, cria Lord Henry, perdant son sang-froid. Jusqu'ici j'ai cru que vous mentiez par ignorance. Lionel nous a raconté comment son frère l'avait fait rouer de coups avant de le faire jeter à la mer en croyant qu'il était mort.

— Je reconnais bien là la droiture de mon frère, murmura Oliver. J'aurais dû y songer.

— Il a menti, cria Rosamonde.

— Madame, dit Sir John, je vous rappelle au respect d'un mourant...

— Je désire aussi être entendu, puisque vous prétendez rechercher la vérité, dit Oliver. J'ai parlé tout à l'heure du prisonnier que les hommes de Sir John ont ramené à bord. La Providence a voulu que ce prisonnier fût le capitaine du navire à bord duquel j'ai été enlevé. Cet homme est tombé en même temps que moi aux mains des Espagnols, puis, dans les miennes, lorsque j'étais au service du pacha d'Alger. Faites-le venir et interrogez-le. Il s'appelle Jasper Leigh.

A ce moment on entendit des pas sur le pont, au dehors de la grand'chambre, et l'instant d'après la porte s'ouvrait et maître Tobias se tenait sur le seuil.

Il marcha tout de suite vers les juges.

— Sir John, dit-il, Lionel Tressilian a repris connaissance. Il vous demande et il demande son frère. Hâtez-vous. Il ne vivra pas longtemps.

CHAPITRE XXVI

LE JUGEMENT

Lord Henry, Sir John et Rosamonde avaient suivi le médecin dans l'entrepont. Oliver venait derrière, escorté par ses deux gardes du corps.

Sir John avait couru près de la couchette, s'était agenouillé et avait entouré de son bras les épaules du mourant.

— Lionel ! dit-il, d'une voix que l'émotion faisait chevroter. Lionel ! Nous tenons ton frère, et il va expier.

Avec effort, Lionel tourna lentement la tête.

— Oliver, dit-il, dans un souffle, où est Oliver ? Est-ce qu'Oliver est sauvé ?

— Je suis là, dit Oliver d'une voix grave et basse.

Il fit deux pas en avant et les autres s'écartèrent. Le mourant le regarda longuement.

— Dieu merci ! bégaya-t-il, je puis encore

avouer mes fautes. Oliver, veux-tu me pardonner ?

Les mains liées derrière le dos, le Reis demeurait sombre.

— Que veux-tu que je te pardonne ? demanda-t-il.

Le mourant voulut parler, mais un peu de mousse rosée apparut sur ses lèvres. Sa tête retomba contre l'épaule de sir John.

— Parlez, Lionel ! supplia Rosamonde.

— Je parlerai, dit-il, avec effort. Sir John, laissez-moi, je ne suis pas digne... c'est moi qui ai tué Peter Godolphin.

— Mon Dieu ! grogna Sir John.

— Ce n'est pas là mon péché, haleta Lionel, je l'ai tué en combat loyal, mais après, j'ai laissé soupçonner Oliver qui me savait coupable... j'ai fait enlever mon frère pour qu'on le vendît comme esclave... chez les Maures...

Sa voix allait s'affaiblissant.

— Dites, murmura Rosamonde, dites le nom de l'homme que vous avez payé pour enlever Oliver.

— Jasper Leigh... le capitaine du *Swallow*.

Lord Henry Goade s'était approché. Il posa la main sur l'épaule de Rosamonde.

— Il est inutile de le harceler, murmura-t-il. Il en a dit assez. Killigrew, que Dieu nous pardonne notre aveuglement.

— Vous êtes là, Sir John ? murmura le blessé. Je sens que je vais mourir, mais Olivier est sauvé. Oliver, donne-moi ta main.

— Tu l'aurais déjà, cria le Reis, si on ne m'avait lié les poignets derrière le dos.

En un effort surhumain, exerçant sa force herculéenne, il rompit les liens de chanvre, comme il l'eût fait de brins de laine et, agenouillé près de la couchette, il prit les mains de son frère.

— Lionel, mon petit, sanglota-t-il, tu étais trop faible pour résister à la tentation.

— Tu es sauf, n'est-ce pas, Oliver ? demanda le mourant. Dites qu'il ne sera pas accusé, vous autres ?

— Je vous en donne ma parole, dit gravement Lord Henry.

— J'ai nagé longtemps, Oliver, poursuivit Lionel, délirant, à voix très basse. Tu te souviens lorsque nous nagions ensemble jusqu'à la pointe de Trefusis. Tu étais là, pour me maintenir. Oh ! j'ai froid... si froid !

Il frissonna, puis s'immobilisa soudain, mort.

Doucemént, Sir John le coucha. Rosamonde, à genoux, pleurait, le visage dans les mains.

Il y eut un très long silence, puis Oliver croisa les mains de son frère et, lentement, lourdement, se releva. Les autres l'imitèrent. Sur la pointe des pieds, Lord Henry s'approcha de Rosamonde et lui toucha l'épaule. Elle se leva et, tous ensemble, ils quittèrent la cabine, laissant le médecin auprès du mort.

Sur le pont ensoleillé, Sir John, qui allait le premier, tête basse, s'arrêta brusquement et, avec une sorte de timidité que l'on n'eût pas

attendue de cet homme violent, il regarda Sir Oliver.

— Il était mon ami, dit-il d'une voix rauque ; ce que j'ai fait, je l'ai fait par amour de lui...

— Il était mon frère, répondit gravement Sir Oliver, que Dieu lui pardonne !

Sir John, d'un air de défi qui prétendait à masquer son repentir et sa confusion, ajouta :

— Me pardonnerez-vous jamais, monsieur ?

Sans un mot, Sir Oliver lui tendit sa main ouverte.

— Dois-je continuer à me considérer comme votre prisonnier ? demanda Oliver, regardant tour à tour Sir John et Lord Henry Goade.

— La Reine saura la vérité, monsieur, dit Lord Henry. Dès notre retour en Angleterre, je demanderai personnellement que vos biens et vos droits vous soient rendus, et je serai très honoré, Sir Oliver, si vous voulez me compter au nombre de vos amis.

Il lui tendit à son tour la main, puis, se tournant vers le groupe des officiers qui attendaient à quelques pas de lui :

— Suivez-moi, messieurs, nous avons affaire ailleurs.

Ils s'éloignèrent, laissant Rosamonde et Oliver face à face. Longuement, ils se regardèrent. Ils avaient tant de choses à se dire qu'ils ne trouvaient pas de mots, et Rosamonde vint tout contre Oliver. La tête sur sa poitrine, ne sachant que dire, elle murmura :

— Oh ! mon Dieu !

Et les marins curieux qui flânaient sur le gaillard d'avant ne virent pas sans une certaine surprise un grand gaillard de Musulman enturbanné, aux jambes nues, qui serrait dans ses bras la dame de Godolphin Court.

FIN

IMPRIMERIE CHARAIRE, A SCEAUX. 17.775-11-39.

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

LE MASQUE

I. — ROMANS D'ACTION

1. LE CAPITAINE ARDANT.	PIERRE NORD
2. LA MARCHANDE DE MORT	M. CONSTANTIN-WEYER
3. LES PORTES DU DESTIN	JEAN D'ESME
4. L'OR DU PACIFIQUE	H. DE VERE STACPOOLE
5. HÉLÈNE ET LE POISSON CHINOIS	JEAN LOMMART
6. LE CYGNE NOIR	RAFAËL SABATINI
7. LA CONQUE DE NACRE	H. DE VERE STACPOOLE
8. LA BOULE ROUGE	FRANK-J PACKARD
9. LE FANTOME DE L'ILE DE VARDA	SAPPER
10. LA FIÈVRE BLANCHE	RAYMOND SILVA
11. MIRAGES	JEAN MARTIN
12. L'OR BLANC	OTTWELL BINNS
13. L'ILE PERDUE.	EDISON MARSHALL
14. BAROUD.	JEAN MARTIN
15. SORTILÈGES.	GILBERT STIÉBEL
16. LE ROI DES SABLES.	PIERRE APESTÉGUY
(Grand Prix du roman d'aventures 1939.)	
17. LE VAISSEAU DE CORAIL.	H. DE VERE STACPOOLE
18. LES CRANES D'OR.	FRANK-L. PACKARD
19. PELOTON D'EXÉCUTION	PIERRE NORD
20. DENIS CRAWFORD A MAL TOURNÉ	LOUIS DE WOHL

II — ROMANS POLICIERS

1. LE MEURTRE DE ROGER ACKROYD. — A. CHRISTIE
2. LE TROIS DE TRÈFLE. — Valentin WILLIAMS
3. LA MAISON HANTÉE. — P. WENTWORTH
4. LES MILLE MAINS. — B. NORMAN
5. L'HOMME AU PIED BOT. — Valentin WILLIAMS
6. LE BOURREAU FANTOME. — Léon GROC
7. QUI ? — J.-S. FLETCHER
8. LA CHASSE AU PAPIER. — HEARNDEN et BALFOUR
9. UN AN ET UN JOUR. — Guy THORN
10. LE RETOUR DU PIED BOT. — Valentin WILLIAMS
11. LE MYSTÈRE DU ZOO D'ANVERS. — SINTAIR et STEEMAN
12. LES TROIS MENSONGES. — BOYSIVON
13. LE LOUP SOLITAIRE. — L.-J. VANCE
14. C'EST FAIT. — J. CHANCELLOR
15. LES VENGEANCES DU PIED BOT. — Valentin WILLIAMS
16. PRENDS GARDE. — André CHARPENTIER
17. LA FASCINANTE LUEUR VERTE. — Vincent FULLER
18. LA CABINE 19. — John IRONSIDE
19. LA MAISON SUR LA FALAISE. — Valentin WILLIAMS
20. LE TREIZIÈME COUP DE MINUIT. — SINTAIR et STEEMAN
21. LE DRAME DE RAVENSDENE. — J. FLETCHER
22. DANS L'OMBRE. — Herbert FLOWERDEW
23. L'ÉCHELLE DE CARTES. — John CHANCELLOR
24. LE CHEVALIER DE BATAVIA. — Horace VAN OFFEL
25. 142 QUEEN'S GATE. — Herbert ADAMS
26. L'AFFAIRE WALTON. — Edgar WALLACE
27. S. O. S. — René PUJOL
28. LE CLUB DES MASQUES. — Alen UPWARD

29. **LA SPHÈRE D'OR.** — Erle COX
30. **MORT OU VIF.** — Laurence GASTINE
31. **LA VALLÉE DE LA PEUR** (Une aventure de Sherlock Holmes). — A. CONAN DOYLE
32. **LE MANOIR DE TAPLING.** — Marten CUMBERLAND
33. **LE MEURTRE DE DALE HOUSE.** — Francis EVERTON
34. **LA MAIN DANS L'OMBRE.** — Edgar WALLACE
35. **LE DIPLOMATE ASSASSINÉ.** — Peter OLFELD
36. **FAUX VISAGES.** (Une aventure du Loup Solitaire) — Louis-Joseph VANCE
37. **LA BETE RAMPANTE** (Une aventure du Pied Bot). — Valentin WILLIAMS
38. **LE TALISMAN DES VAIL.** — E.-F. BENSON
39. **L'ARRESTATION DE JACK YEMMEURDE.** — Herbert FLOWERDEW
40. **LE DIVAN ORANGE.** — Valentin WILLIAMS
41. **LE CRIME D'ANN.** — R.-T.-M. SCOTT
42. **LA NOUVELLE CHRONIQUE DE SHERLOCK HOLMES.** — A. CONAN DOYLE
43. **L'HOMME CHAUVE.** — SIDNEY HORLER
44. **LES SEPT CADRANS.** — A. CHRISTIE
45. **SAMUEL BOYD DE CATCHPOLE SQUARE.** — B.-L. FARGEON
46. **LE MYSTÉRIEUX MONSIEUR RAMOSI.** — V.WILLIAMS
47. **L'ÉCOLE DU CRIME.** — Marten CUMBERLAND
48. **LE POIGNARD DE CRISTAL.** — Rodolphe BRINGER
49. **L'ÉNIGME DE BAGSCHOTT.** — Oscar GRAY
50. **LA VEINE JAUNE.** — Valentin WILLIAMS
51. **LA CHANCE MERVEILLEUSE.** — Patricia WENTWORTH
52. **DEUX CRIS DANS LE BROUILLARD.** — Fergus HUME
53. **L'ÉTRANGE MORT DE BILSITER.** — John LAURENCE
54. **LE COFFRE DE CYPRÈS.** — Gérald CUMBERLAND
55. **LE DIABLE AU COLLÈGE.** — SINTAIR et STEEMAN
56. **L'INSPECTEUR MANDERTON.** — Valentin WILLIAMS
57. **LE MYSTÈRE DE CLOOMBER.** — CONAN DOYLE
58. **LA TOUR NOIRE.** — Patrick WYNNTON
59. **L'HOMME SANS TÊTE.** — H. de Vere STACPOOLE
60. **LE TESTAMENT DE BASIL CROKES.** — Pierre VERY

(Grand Prix du roman d'aventures 1930.)

61. LE TROISIÈME MESSAGER. — P. WYNNTON
62. SERVICE SECRET. — Valentin WILLIAMS
63. LA CHAINE FERMÉE. — Frank ARNAU
64. STOP (U CONTRE U). — Alex COUTET
65. LE MARTEAU FATAL. — Francis EVERTON
66. LE DOIGT VOLÉ. — STEEMAN
67. L'AGENDA DE M. LANSON. — WALLING
68. LE CRIME DE LA MADELEINE. — DOU
69. L'HOMME AU COMPLET MARRON. — A. CHRISTIE
70. LA DAME AUX RUBANS MAUVES. — Ernest FOX
71. JANE SMITH. — Patricia WENTWORTH
72. LA ROSE VERTE. — Roy VICKERS
73. LE CRIME DE MINUIT. — Sax ROHMER
74. LA FILLE DU LOUP SOLITAIRE. — L.-J. VANCE
75. LE FINANCIER BARDOLPH. — R.-A.-J. WALLING
76. L'HOMME DANS LA NUIT. — John FERGUSSON
77. CHASSÉ-CROISÉ. — Douglas NEWTON
78. LE FAUSSAIRE. — Edgar WALLACE
79. L'OMBRE MYSTÉRIEUSE. — Fergus HUME
80. L'ÉTUI DE LAQUE ROUGE. — Patricia WENTWORTH
81. RUPTURE D'ANÉVRISME. — Henry WADE
82. L'AUBERGE DE LA DOUBLE CROIX. — J. LAURENCE
83. SANS MERCI. — Marten CUMBERLAND
84. SIX HOMMES MORTS. — Stanislas-André STEEMAN

(Grand Prix du roman d'aventures 1931.)

85. LE CERCLE NOIR. — Mansfield SCOTT
86. CICATRICES BLANCHES. — Muriel SHARP BUCHANAN
87. LA MENACE. — John FERGUSSON
88. LE DOCTEUR FRÉGOLLE. — Oswald DALLAS
89. LA MAISON DU MYSTÈRE. — Herman LANDON
90. LE CASSE-TÊTE MALAIS. — Horace VAN OFFEL
91. ANGEL ESQUIRE. — Edger WALLACE
92. BOB BANTAM. — Paul ROSENHAYN
93. LE PUZZLE DE L'INSPECTEUR FROST. — H. Maynard SMITH
94. LE DOCTEUR FU-MANCHU. — Sax ROHMER
95. LA NUIT DU 12 AU 13. — Stanislas-André STEEMAN
96. LE SINGE D'OR. — Herbert ADAMS
97. LE SCEAU DE LA PIEUVRE. — Sydney HORLER

98. VENGEANCE. J.-S. FLETCHER
99. LA PUPILLE SANGLANTE. Anthony WYNNE
100. M. BROWN. Agatha CHRISTIE
101. LE MANNEQUIN ASSASSINÉ. Stanislas-André STEEMAN
102. PILE OU FACE. Victor BRIDGES
103. ARSENIC. Austin FREEMAN
104. LES FAISEURS D'OR. Georges HOFFMAN
105. LA MÉLODIE DE LA MORT. Edgar WALLACE
106. LA MYSTÉRIEUSE AFFAIRE DE STYLES. Agatha CHRISTIE
107. LE DIABOLIQUE FU-MANCHU. Sax ROHMER
108. L'HORRIBLE MORT DE MISS GILDCHRIST Jean-Toussaint SAMAT
(Grand Prix du roman d'aventures 1932.)
109. RENDEZ-VOUS DE CHASSE. M.-G. EBERHARJ
110. LE DÉTECTIVE DANS LA CITÉ. Maynard SMITH
111. LE RETOUR DU LOUP SOLITAIRE. L.-J. VANCE
112. VILLA MARGUERITE. Dudly LAMBERT
113. UN DANS TROIS. Stanislas-André STEEMAN
114. L'AFFAIRE PROTHÉRO. Agatha CHRISTIE
115. LA MESSE ROUGE. Valentin WILLIAMS
116. OBSESSION. Herman LANDON
117. UN MEURTRE DANS L'AQUARIUM. Stuart PALMER
118. LE CRIME DU GOLF. Agatha CHRISTIE
119. LE MAITRE DU MYSTÈRE. SEAMARK
120. LE JARDIN HOLLANDAIS. Herbert ADAMS
121. LES ATOUTS DE M. WENS. Stanislas-André STEEMAN
122. LE TRAIN BLEU. Agatha CHRISTIE
123. L'INCENDIE DE WAVERDALE. L. MAYNARD
124. MONSIEUR SHERLOCK HOLMES (UNE ÉTUDE EN ROUGE). CONAN DOYLE
125. L'HOMME AUX ROMANS POLICIERS. Juliette PARY
126. LE SECRET DE CHIMNEYS. Agatha CHRISTIE
127. LE VISITEUR NOCTURNE. André BERGE
128. LE COFFRE D'ARGENT. Herman LANDON
129. L'ASSASSINÉ ASSASSINÉ. Stanislas-André STEEMAN
130. LA TRAGÉDIE DU RAIL. John RHODE
131. PRINCE DU CRIME. Phillips OPPENHEIM

132. L'ÉTRANGE VOLONTÉ DU PROFESSEUR LORRAIN. Simone d'HERIGNY

(Grand Prix du roman d'aventures 1933.)

133. LE CRIME DE MONTE-CARLO. Henry HOLT
134. LES QUATRE. Agatha CHRISTIE
135. MONSIEUR FAUX-PAS. Mr. et Mrs. Dudly LAMBERT
136. LE DÉTECTIVE EN VACANCES. Charles BARRY
137. RYNOX. Philip MACDONALD
138. LA PREMIÈRE MORT DE H.-W. CRAGGS. Gérard Y. MAC ARY
139. LE MASQUE DE FU-MANCHU. Sax ROHMER
140. LE CRIME DANS L'AUTOBUS. Cecil F. GREGG
141. LE YO-YO DE VERRE. Stanislas-André STEEMAN
142. SOIR D'ORAGE. Philip MACDONALD
143. L'OISEAU DE MER. Jack HURST
144. ÉNIGMES. N.-S. LINCOLN
145. LE MAGICIEN NOIR. R.-T.-M. SCOTT
146. « Z ». Jefferson FARJEON
147. JUSTICE SAUVAGE. A. BIRMINGHAM
148. L'OREILLE COUPÉE. J.-S. FLETCHER
149. LE PAQUEBOT TRAGIQUE. F.-H. SHAW
150. NOUVELLE AVENTURE DU LOUP SOLITAIRE. L.-J. VANCE
151. « AUX TROIS CORBEAUX ». Henry HOLT
152. UN PASSAGER POUR FOLKESTONE. J.-S. FLETCHER
153. L'ARBRE DE LA MORT. L. MACFARLANE
154. LA DISPARITION DE LORD BYGRAVE. R. FORSYTHE
155. LA MAISON DE L'HORREUR. Carolyne WELLS
156. LE POISSON CHINOIS. Jean BOMMART

(Grand Prix du roman d'aventures 1934.)

157. LA MAISON DU PÉRIL. Agatha CHRISTIE
158. LA FORMULE DU PROFESSEUR MATHESON. J.-S. FLETCHER
159. REX. Martin PORLOCK
160. LE LÉVRIER BLEU. Stanislas-André STEEMAN
161. CIRCUIT FERMÉ. J.-T. SAMAT
162. DOUCHE ÉCOSSAISE. Robert MASON
163. UNE PREUVE ACCABLANTE. Fergus HUME
164. LA MOUCHE. Edgar WALLACE

165. LA MARQUE INFAMANTE. — Seldon TRUSS
166. UN MEURTRE A L'UNIVERSITÉ. — P. PATRICK
167. CALIBRE 22. — Aubrey TYSON
168. HISTOIRE SANS ISSUE. — Thomas COBB
169. LE CRIME DE L'ORIENT-EXPRESS. — Agatha CHRISTIE
170. LE TRÉSOR DE LA VILLA ROSE. — A.-E.-W. MASON
171. LA PREMIÈRE AFFAIRE DE RICHARDSON. — Sir Basil THOMSON
172. LE CHIEN DE MARKENMORE. — J.-S. FLETCHER
173. LE MYSTÉRIEUX N° 1. — Anthony ARMSTRONG
174. LORD PETER ET L'AUTRE. — Dorothy SAYERS
175. LA LÈVRE TORDUE. — Herbert ADAMS
176. LE MYSTÈRE DU MASQUE. — Maurice RENARD
177. L'ADORABLE SPECTRE. — Stanislas-André STEEMAN
178. LA PORTE AUX SEPT SERRURES. — Edgar WALLACE
179. LA POLICE S'ÉNERVE. — Werner SCHELLE
180. LA BÊTE AUX SEPT MANTEAUX. — P.-A. FERNIC
(Grand Prix du roman d'aventures 1935.)
181. LA MORT VERTE. — Elaine HAMILTON
182. LE GRAND MSYTÈRE DE BRIGHTON. — J.-S. FLETCHER
183. LA MAISON VIDE. — Francis-D. GRIERSON
184. LA BÊTE DORÉE. — Phillips OPPENHEIM
185. LA FILLE DE FU-MANCHU. — Sax ROHMER
186. LE RUBIS DE PATRICK HENLEY. — Francis OCAMPO
187. LE JUGEMENT DE LAROSE. — A. CASK
188. LA MALLE DE BOMBAY. — L.-G. BLOCHMAN
189. LES TROIS JUSTICIERS. — E. WALLACE
190. 5 H. 25. — Agatha CHRISTIE
191. LORD PETER ET LE BELLONA CLUB. — Dorothy SAYERS
192. LE PRINCE MAIYO. — Phillips OPPENHEIM
193. LE MESSAGE ROUGE. — Henry HOLT
194. L'ÉPAVE TRAGIQUE. — Jefferson FARJEON
195. LE STUDIO D'EN-HAUT. — Elaine HAMILTON
196. LA PREUVE EST AU FOND. — Rufus KING
197. LE COUTEAU SUR LA NUQUE. — Agatha CHRISTIE
198. LA MAUDITE FAMILLE WILLETT. — Rufus KING
199. L'INSPECTEUR DICKINS PREND SA RETRAITE. — Phillips OPPENHEIM

200. LE TÉMOIGNAGE DU SINGE. — Bruce HARRISON
201. JERRY FRISH, DÉTECTIVE. — Nellise CHILD
202. LE CHATEAU DES ARAIGNÉES. — J.-S. FLETCHER
203. LE POT DE CONFITURE. — Henry HOLT
204. WEEK-END AU TOUQUET. — Yves DARTOIS

(Grand Prix du roman d'aventures 1936.)

205. TERREUR DANS LA VALLÉE. — G. PATRICK
206. LA CROIX NOIRE. — J.-M. WALSH
207. LA CLOCHE SILENCIEUSE. — Elaine HAMILTON
208. DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT. — Pierre NORD
209. L'HOMME AUX CENT MASQUES. — Edgar WALLACE
210. LA MORT EN BLOUSE BLANCHE. — Etienne ALERET
211. LE CARNAVAL DES LOUPS. — Philips OPPENHEIM
212. L'INSAISISSABLE Mr. DEATH. — Carlton WALLACE
213. L'AS DE PIQUE. — Henry HOLT
214. DERRIÈRE LA PORTE JAUNE. — Valentin WILLIAMS
215. KIDNAPPERS. — Hughe CLEVELY
216. LE DÉTECTIVE PARESSEUX. — George DILNOT
217. LA SORCIÈRE. — Olga HARTLEY
218. LA MORT DANS LES NUAGES. — Agatha CHRISTIE
219. LE MEURTRE DU CHAMOIS. — Cécil M. WILLS
220. L'HOMME DE SCOTLAND YARD. — Valentin WILLIAMS
221. 17 CARTES. — E.-C. VIVIAN
222. LE MAITRE DE L'OR. — Phillips OPPENHEIM
223. MEURTRE EN NOIR. — F.-D. GRIERSON
224. SINISTRE ALIBI. — Carlton WALLACE
225. LE VIEUX TOM. — Miles BURTON
226. NOUVELLE ENQUÊTE DE RICHARDSON. — Sir Basil THOMSON
227. LA PRISON EST OUVERTE. — David HUME
228. TERRE D'ANGOISSE. — Pierre NORD

(Grand prix du roman d'aventures 1937.)

229. LE SECRET DE BOGEY HOUSE. — Herbert ADAMS
230. ON A TUÉ LE JUGE ROBINSON. — R.-L. GOLDMAN
231. L'INCONNU DE LA GRANGE. — Henry HOLT
232. L'HOROCOSPE DU MORT. — Yves DARTOIS
233. DÉBUT DANS LA POLICE. — M.-A. HYCHX

234. LE CARNET VERT. — Anthony ARMSTRONG
235. LA LOI DU GANG. — Hugh CLEVELY
236. LA TOILE D'ARAIGNÉE. — Valentin WILLIAMS
237. LA MORT D'UN ÉDITEUR. — Norman FORREST
238. LE NUMÉRO GAGNANT. — Francis BEEDING
239. RIEN N'EST IMPOSSIBLE. — Hearnden BALFOUR
240. LE DÉPUTÉ RANDALL. — C.-F. GREGG
241. POURQUOI PAS EVANS ? — A. CHRISTIÉ
242. MADAME. — Ph. OPPENHEIM
243. CI-GIT. — Seldon TRUSS
244. DANS LA SALLE DE BAINS. — Sir Basil THOMSON
245. SOUS LE TUNNEL. — Miles BURTON
246. L'HEURE INEXORABLE. — Valentin WILLIAMS
247. MONSIEUR X... — Henry HOLT
248. UNE MISSION DÉLICATE. — David HUME
249. DRAME EN ÉCOSSE. — Valentin WILLIAMS
250. APPEL DU BUREAU CENTRAL... — Léonard R. GRIBBLE
251. L'ASSASSIN EST A BORD. — Q. PATRICK
252. LE REPOS DE BACCHUS. — Pierre BOILEAU
(Grand Prix du roman d'aventures 1938.)
253. L'INFAILLIBLE SILAS LORD. — S.-A. STEEMAN
254. LE CRI DE LA CHOUETTE. — Arthur J. REES
255. LA CHAMBRE NOIRE. — Cecil M. WILLS
256. L'ARAIGNÉE DE FER. — Baynard H. KENDRICK
257. QUATRE GRIFFES. — Henri HOLT
258. LE MORT AUX DEUX VISAGES. — Raymond SILVA
259. DINER D'ANNIVERSAIRE. — Phillips OPPENHEIM
260. LE DRAGEOIR D'OR. — Valentin WILLIAMS
261. TROIS DÉTECTIVES. — Léo BRUCE
262. LA DAME D'ONZE HEURES — Pierre APESTÉGUY
263. A. B. C. CONTRE POIROT — Agatha CHRISTIE
264. LIBERTÉ PROVISOIRE — R.-L. GOLDMAN
265. BAS LES MASQUES ! — David HUME
266. BROUILLARD — Valentin WILLIAMS et Dorothy Rice SIMS
267. PERTE DE VITESSE — Hugh CLEVELY
268. LA MAIN DE MARBRE — Jean Dickson CARR
269. PARTIE D'ÉCHECS — GANPAT
270. TEMPÊTES SUR L'ATLANTA — Werner E. HINTZ

271. LE DORMEUR S'ÉVEILLE	Richard ESSEX
272. LE TIROIR OUVERT	Luke ALLAN
273. MARTINSON CONTRE LES GANGSTERS	Hugh CLEVELY
274. LA CHEMINÉE SANS FEU	Maxence RHONNER
275. CARTES SUR TABLE	Agatha CHRISTIE
276. SEPT SIGNATURES.	Richard ESSEX
277. LA MINIATURE VOLÉE.	Ersch KASTNER
278. LA MORT SOURIANTE.	Francis D. GRIERSON
279. LE BLUFF	Hébert ADAMS
280. DES PAS DERRIÈRE EUX...	Seldon TRUSS
281. DROLE D'ASSASSIN	Marie-Madeleine ALLEMAND
282. LORD PETER ET L'INCONNU	Dorothy SAYERS
283. MEURTRE EN MÉSOPOTAMIE	Agatha CHRISTIE
284. L'ASSASSIN HABITE AU 21	Stanislas-André STEEMAN
285. STATION N° 4	Leonard R. GRIBBLE
286. LE CHATEAU DE LA PEUR	Carlton WALLACE
287. LE MATELOT.	Henry HOLT

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
2 bis, RUE DE MARIGNAN, 2 bis

LE FAUCON DES MERS

RAFAEL SABATINI

LIBRAIRIE DES CHAMPS ÉLYSÉES

21

SERIE EMERAUDE

RAFAËL SABATINI

LE FAUCON DES MERS

ROMANS D'ACTION